LE
JE NE SAI QUOI.

PAR

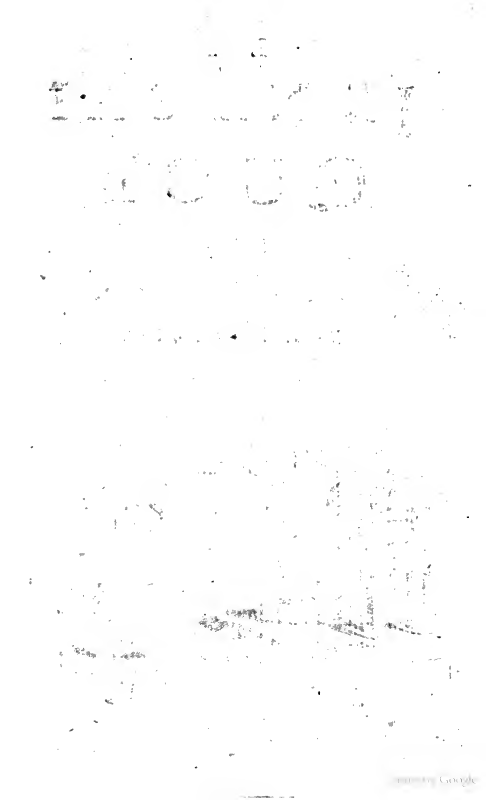
M. C** D* S* P**.

TOME SECOND.



A LA HAYE,

MDCCXXIII.

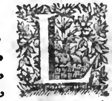


LE JE NE SAI QUOI.

TROISIEME PARTIE.

ARTICLE PREMIER.

Effets des Richesses.



„ 'OR corrompt l'innocence de
„ nos mœurs, & la pureté de notre
„ ame. C'est lui qui enfante les
„ guerres, qui produit les dissen-
„ sions, qui commet les larcins & les
„ meurtres, qui rompt les attachemens les plus forts
„ de la tendresse & du sang; qui fait les lâches,
„ les traîtres, les menteurs, les ambitieux. Il
„ nourrit mille passions, que sa possession ne fait
„ qu'accroître. Il trouble la Raison, il renverse
„ même les Loix les plus sacrées de la Nature.
„ C'est un mal intarissable pour les Hommes; &
„ d'autant plus dangereux, que ces mêmes Hom-
„ mes sont convenus entr'eux, que ce seroit un
„ mal absolument nécessaire. *.

„ L'Or a donné de l'audace aux *Ixions* contre
„ la Divinité; il a été la cause de la prophanation
„ des

* *Phocylide*, Précepte XVIII.

„ des Temples ; il a forcé les Péres à porter le „ poignard dans le sein de leurs Enfans ; & c'est „ lui qui par une cruelle vicissitude a mis le fer à „ la main des mêmes Enfans, pour arracher la „ vie à ceux qui leur avoient donné la naissance. „ Il a triomphé de la cruauté & de la vertu du „ Beau-Sexe ; il a troublé l'union des plus tendres „ nœuds, il a fait faire naufrage à la constance & „ à la fidélité, que deux cœurs unis s'etoient pro- „ mises ; & s'il fait quelques heureux, combien en „ rend-il de miserables ? Aussi *Lycurgue*, qui avoit „ vû que la corruption des mœurs, & les plus „ violentes séditions des Peuples, avoient été les „ suites funestes de l'usage de ce Métal, le défen- „ doit avec sévérité par les Loix qu'il donna aux „ *Lacédémoniens.* Et les *Scythes*, qui ne se servi- „ rent ni d'or ni d'argent, conservérent cette no- „ ble hardiesse, tellement éloignée de la crainte, „ que lorsqu'*Alexandre* demanda aux Députés, „ qu'ils lui envoiassent ce qu'ils apréhendoient, ils „ lui répondirent, *Qu'ils n'avoient point d'autre* „ *peur, que celle de voir tomber le Ciel sur leurs tê-* „ *tes.* *Tacite*, dans sa Description des Mœurs & „ des Coutumes des Allemans, remarque que cet- „ te Nation, non plus que ces fiers Septentrionaux, „ n'avoient ni or, ni argent : ***Et je doute***, dit ex- „ cellemment bien ce savant Historien, ***Si c'est un*** „ ***effet de la colére ou de la bonté des Dieux.*** *

LE POETE SANS FARD. †

Au tems du Siécle d'Or, ce funeste Métal
Sous terre encor caché ne causoit aucun mal.

La

* Morale Universelle par le Sr. *Des-Coutures.* pag. 78.
† Epitre à Monseigneur le Prince de *Conty.*

La Vertu seule alors des Mortels révérée,
Etoit pour les Honneurs une route assûrée.
Le Riche vicieux souffroit mille mépris,
Et d'un riche en vertus un Sceptre étoit le prix.
Mais depuis qu'on a vû l'odieuse Avarice,
Bannir de l'Univers l'amour de la Justice,
L'Argent, *Conty*, fait tout, & parmi les Mortels,
Ce faux Dieu chaque jour voit fumer ses Autels:
Dans tous les Tribunaux c'est l'Argent qui préside,
Et ce n'est que par lui que le Juge décide:
Il fait taire à son gré les Arrêts & les Loix;
Et se trouve toujours dans le Conseil des Rois.
On le voit pénétrer jusques au Sanctuaire,
Prêtres, Abbez, Prélats, même le Solitaire,
Se laissent de nos jours gagner par les tresors,
Et souvent pour agir n'ont point d'autres ressorts.
On fait après l'Argent marcher la Loi Divine,
Le Commerce n'est plus qu'usure, que rapine.
Enfin les Financiers sont des Monopoleurs,
Et la Terre est un Bois tout rempli de Voleurs.
Oui, grand Prince, il n'est plus que des Ames vénales,
Les Honneurs sont en proïe aux brigues, aux cabales,
Le Pauvre est méprisé, du seul Riche on fait cas,
Et l'Argent en un mot régle tout ici-bas.

LE MÊME.

Si donc, même au milieu d'une verte jeunesse
Je passe de beaux jours sans amour, sans Maîtresse,*
C'est qu'auprès d'une Belle on soûpire sans fruit;
Dès-que pour tout talent on n'a que de l'esprit.

* Epitre à Mademoiselle S***.

Le plus épais *Butor*, dont la bourse est garnie,
Y suplante bientôt le plus rare génie;
Et pour plaire au Beau-Sexe, il faut d'autres trésors
Que ceux d'un bel-esprit logé dans un beau corps.
Depuis que les *Crésus*, à force de finance,
Ont sû de leurs desirs hâter la jouïssance,
L'Amour, le tendre Amour, ne dompte plus les cœurs
A force de soûpirs, de soins, & de langueurs.
Bien loin d'être écouté le delicat *Ovide*,
Pour les pauvres Amans n'est plus qu'un mauvais guide;
Et l'Or seul, plus puissant que toutes ses leçons,
A banni de l'Amour jusqu'aux moindres façons.

Vous me plaisez, belle Brunette,
Vous vendez-vous? je vous achette. *Mr. Lebrun.*

J'entre fort dans la pensée d'un Prédicateur * qui dit: „ Qu'il y a du peché dans ces déférences „ excessives, & ordinairement intéressées, que „ l'on a pour les Riches, & pour ceux qui ont „ du credit. Outre que les égards & les discours „ flateurs qu'on tient d'eux marquent un cœur en„ ivré de l'amour du monde; on ne fait qu'aug„ menter cet amour dans le cœur de ceux pour „ qui l'on marque tant d'estime, & que les rem„ plir d'une folle opinion d'eux-mêmes.

Je crois au reste, que ce que l'Auteur de la *Bagatelle* † dit en particulier de la Hollande, est assez aplicable à tous les Païs du Monde, où l'on donne malheureusement dans le Luxe. „ Dans notre

* Mr. *Ostervald* Sermon sur St. Luc XVI. 15.
† T. I. pag. 196.

„ notre Patrie, il n'y a rien dont on se fasse vanité plus généralement & plus ouvertement, que „ des trésors que l'on posséde. On confond la „ *Richesse* & le *Mérite*, & on les traite précisément „ sur le même pié. La fausse Modestie nous rend „ également reservés sur la confession que nous „ sommes *riches*, & sur l'aveu que nous avons de „ l'*esprit* & du *savoir*. Si quelqu'un prétendant se „ distinguer du Commun, par des idées plus nobles & moins vulgaires, dit cavaliérement, *Qu'il* „ *est pauvre, qu'il n'a pas un sou*; on se croit obli- „ gé par honnêteté de lui répondre, *Que cela lui* „ *plait à dire, & qu'on sait bien mieux.* Que di- „ roit-on de plus à un Homme, qui pour s'attirer „ quelque éloge, feroit le modeste sur son *Esprit* „ ou sur son *Savoir*?

ARTICLE II.

Réflexions judicieuses de quelques Poëtes Anciens sur les Richesses, & sur les Grandeurs du Monde.

J'OPPOSE aux sentimens & aux discours ordinaires des Hommes sur les Grandeurs du Monde, les sentimens & les discours de quelques Poëtes Anciens & Modernes sur le même sujet. Comme leurs paroles m'ont frapé, je me flatte qu'elles fraperont aussi ceux d'entre mes Lecteurs, qui ne les ont jamais luës, & qui souhaittent avec ardeur leur repos. J'entre en matiére par les Poëtes Anciens.

Ovide (*a*) compare avec raison la plûpart des Riches à des Hydropiques, qui plus ils boivent, plus ils veulent boire.

Cre-

(*a*) Fastorum L. I. V. 211.

Creverunt & opes, & opum furiosa cupido,
Et cum possideant plurima, plura petunt.
Sic quibus intumuit suffusâ venter ab undâ,
Quò plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ.

Il n'est rien de plus vrai encore que ce qu'assûre *Juvenal* (*a*), Que moins on a, moins on souhaitte.

Crescit amor nummi, quantum ipsa pecunia crevit,
Et minus hanc optat, qui non habet.

Que ce qu'*Horace* (*b*) nous dit sur l'heureuse Médiocrité est beau aussi!

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobrius aulâ.
Sæpius ventis agitatur ingens
Pinus; & celsæ graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulmina montes.

Traduction par le P. *Tarteron.*

„ Celui qui se contente de la Médiocrité, si rare & „ si difficile à trouver, vit en sûreté & à couvert de „ l'envie. Sa Maison n'a pas la magnificence des Pa- „ lais, mais elle en a la propreté. Les plus hauts „ Pins sont le plus souvent agités des Vents. Plus „ les

(*a*) Sat. 14. V. 139.
(*b*) Lib. II. Ode 10.

„ les Tours sont élevées, plus elles se précipitent „ en tombant. La Foudre frape d'ordinaire les „ plus hautes Montagnes.

Les paroles suivantes du même Poëte (*a*) sont encore bien remarquables.

Vivitur parvo benè, cui paternum
Splendet in mensâ tenui salinum:
Nec leves somnos timor, aut cupido
Sordidus aufert.
Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa? quid terras alio calentes
Sole mutamus? patriæ quis exsul
Se quoque fugit?
Scandit æratas vitiosa naves
Cura, nec turmas equitum relinquit,
Ocyor cervis, & agente nimbos
Ocyor Euro.
Lætus in præsens animus, quod ultra est
Oderit curare, & amare læto
Temperet risu: nihil est ab omni
Parte beatum.

Traduction.

„ Il faut peu de chose pour vivre. Heureux ce„ lui qui ne voit luire sur sa table que la Vaissel„ le de ses Péres, remplie de quelques petits mets „ proprement servis. La crainte & la sordide ava„ rice ne lui ôtent point la tranquilité de son som„ meil. Pourquoi former tant de vastes projets, „ dans un si petit cercle de vie? Pourquoi chan„ ger de Climat? On a beau s'exiler de sa Patrie; „ on

(*a*) Lib. II. Ode 16.

„ on se porte par tout. Les chagrins qui viennent de notre fonds, montent avec nous dans le même Vaisseau; plus legers que le Cerf ils nous suivent à la Guerre, & nous chassent devant eux, comme le Vent chasse les Nuës. Contens du présent, en repos sur l'avenir, adoucissons par notre joie les amertumes de la vie; car il n'y a point de bonheur parfait.

Portrait de la Vie Heureuse par *Martial.* (*a*)

Vitam quæ faciunt beatiorem,
Jucundissime Martialis, *hæc sunt:*
Res non parta labore, sed relicta;
Non ingratus ager; focus perennis;
Lis numquam; toga rara; mens quieta;
Vires ingenuæ; salubre corpus;
Prudens simplicitas; pares amici;
Convictus facilis; sine arte mensa;
Nox non ebria, sed soluta curis;
Non tristis torus, & tamen pudicus;
Somnus qui faciat breves tenebras.
Quod sis, esse velis, nihilque malis:
Summum nec metuas diem, nec optes.

Traduction par le Comte de *Bussy*.

Mon Fils, écoute, je te prie,
Ce qui fait une heureuse vie.
Point de chagrin, point de procès,
Un feu qu'on n'éteigne jamais,
Assez de bien acquis sans peine,

Un

(*a*) Lib. X. Epigr. 47.

Un air aisé, point de *Chimène*,
Des Amis égaux, le corps sain,
Etre prudent sans être fin,
Peu de devoirs, point de querelles;
Peu de viandes, mais naturelles,
Une Femme de bonne humeur,
Mais au fond pleine de pudeur.
Etre complaisant & facile,
Un sommeil pas long, mais tranquile;
Etre satisfait de son sort,
Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre,
Et regarder venir la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

J'ai préféré cette traduction à celle de Mr. *Des-Yvetaux*, où entre plusieurs sentimens très-loüables, il y en a aussi de fort libres & de fort sensuels. Je crois que l'Auteur y a moins voulu dépeindre son Caractére, que celui des Habitans de Paris.

Douceurs de la Vie Privée par *Senèque* (*a*)

Stet quicunque volet potens
Aula culmine lubrico:
Me dulcis saturet quies.
Obscuro positus loco;
Leni perfruar otio.
Nullis nota Quiritibus
Ætas per tacitum fluat.
Sic cum transierint mei
Nullo cum strepitu dies,

Ple-

(*a*) Thyestis Actu II. in Choro. V. 391. & seqq.

Plebeius moriar Senex.
Illi mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi.

Traduction par Mr. D'HENAULT.

S'éléve qui voudra par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la Cour;
Mais, je veux sans quiter mon aimable sejour,
Loin du monde & du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des Grands, sans faste & sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naitre le jour;
Je verrai les saisons se suivre tour à tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi, lors que la Mort viendra rompre le cours
Des bienheureux momens, qui composent mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un Homme est misérable, à l'heure du trépas,
Lors-qu'aïant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, & ne se connoît pas!

Mr. LANTIN a fait des Imitations de quelques Epigrammes de l'*Anthologie*. Je n'en raporterai que ces quatre ici.

I. Imitation.

Plus on a de grands biens, plus on en veut avoir.
Cette soif de *Tantale* est un mal sans reméde.
Je ne recherche point ni grandeur ni pouvoir.

Je

Je borne mes desirs au peu que je possède.
Pour accroitre mon bien, je ne fais point de vœux,
Avec le peu que j'ai mon bonheur est extrême.
Je vois avec dédain & Pourpre & Diadême,
Et crois qu'un Homme enfin est seulement heureux,
Quand il se possède soi-même.

II. Imitation.

Ce ne sont, cher Rufin, ni Palais ni Lambris,
Qui font le bonheur de la vie.
Il faut les regarder, sans leur porter envie;
Et par ce genereux mépris
On fait voir aisément, qu'une Ame non commune
Est au-dessus de la Fortune;
Qu'on est Roi sans Etats, qu'on est riche sans bien,
Qu'on n'a qu'à ne rien craindre, & ne desirer rien.

III. Imitation.

Sois certain que quand on est sage,
On a tous les biens en partage,
On rit impunément des injures du sort.
Les biens que la Sagesse donne,
Sont plus constans qu'une Couronne,
La Fortune la donne, & peut l'ôter d'abort,
Mais la Vertu survit à notre mort.

IV. Imitation.

Souvien-t-en donc toute ta vie,
Je veux te le redire encor;
Ne soûpire pas après l'Or;
A ce que tu n'as point, ne porte nulle envie,

Si tu n'as pas de bien, n'en sois point abatu;
Et pour en acquerir ne commets point de crime.
Grave en ton cœur cette Maxime,
Qu'on en a d'éternels, quand on suit la Vertu.

ARTICLE III.

Réflexions judicieuses sur les mêmes sujets par des Poëtes Modernes.

POUR venir aux Poëtes Modernes, dont j'ai promis de donner aussi quelques Pensées sur le sujet en question, je commencerai par celle d'un Poëte du XVI. Siécle qui a écrit en Latin, & sur le nom & la Religion de qui les Savans sont encore aujourdhui en dispute, comme nous l'aprend Mr. *Bayle* dans son Dictionaire, à l'Article de *Palingenius*, qui est le Poëte dont je veux parler.

Heu midi quid prodêst congesta pecunia nobis,
Quid gemmæ, argentum, atque aurum, pretiosaque vestis?
Quid populos, magnasque urbes, ditione tenere,
Marmoreosque habitare lares, vultuque superbo
Omnes despicere, atque parem se credere Divis?
Si mors cuncta rapit, si tanquam pulvis & umbra
Deficimus miseri, si tam citò fatus, & omnis
Gloria nostra perit, nullum reditura per ævum.

„ A quoi servent les Lingots du *Perou*, & les „ Perles du *Méxique*, si la mort nous enléve à nos „ richesses? Que gagnons-nous à nous rendre Maî- „ tres de Villes & de Provinces entiéres; si nous pas- „ sons comme l'ombre, & que nous soïons em- „ portés comme la poussiére que le Vent agite? „ Quel avantage nous revient-il d'habiter des Pa- „ lais, de regarder nos pareils avec dedain, & de „ nous

„ nous croire égaux à Dieu; S'il nous faut quiter „ en peu d'heures, & pour jamais, les honneurs „ & les trésors de ce monde?

La pensée d'*Owen* est encore au-dessus de toute exception.

Non est, crede mihi, multos qui possidet agros,
Dives, sed dives cui satis unus ager.

Traduction par Mr. le B*.

Etre riche, *Damon*, ce n'est point dans un Port,
Avoir mille Vaisseaux d'un prix inestimable;
Mais être riche véritable,
C'est être sans désirs, & content de son sort.

Ou pour dire la même chose dans les termes du *Misantrope* †, que je trouve admirables;

En bornant tes désirs, étens ton héritage,
Un desir resserré vaut un desir rempli.

B E Z E.

Celui qui se hazarde à courir sur la glace,
Si la glace se rompt, est pris de tous côtés.
Riches, notez ceci, qui de vos biens sentez
En cent mille façons la glissante fallace.

Le même.

Quiconque imprudemment voudra cueillir des roses,
Sentira qu'elles sont de piquerons encloses.

Riches,

* In Virgine ejus *Zodiaci Vita*. V. 142.
† Dans son Imitation de la 16. Ode du II. Livre d'*Horace*.

Riches, pensez à vous; car parmi vos douceurs
Sont cachées beaucoup de piquantes douleurs.

BENSERADE.

De l'or en abondance est le meilleur tresor,
Heureux qui trouveroit le secret d'en produire!
Qui pourroit s'en passer bien plus heureux encor!

REGNARD.

L'Or est comme une Femme, on n'y sauroit toucher,
Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.
L'un & l'autre en ce tems, si-tôt qu'on les manie,
Sont deux grands Remoras pour la Philosophie.

LE POETE SANS FARD.

Pour moi, j'ai toujours crû que le Ciel, juste & sage,
Ne donnoit aux Méchans la richesse en partage;
Que pour nous faire voir quel en est le néant,
Et qu'il reserve aux Bons un bonheur bien plus grand.

Mr. DESPREAUX.

Mais pour moi que l'éclat ne sauroit decevoir,
Qui mets au rang des Biens l'esprit & le savoir,
J'estime autant Patru, même dans l'indigence,
Qu'un Commis engraissé des malheurs de la France.
Non, que je sois du goût de ce Sage insensé,
Qui d'un Argent commode esclave embarrassé,
Jetta tout dans la Mer, pour crier, je suis libre.
De la droite-Raison je sens mieux l'équilibre:
Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
La Vertu se contente, & vit à peu de fraix.

Mr.

Mr. DE FONTENELLE.

Si l'Or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie,
Que d'amaſſer bien de l'Or.
La Mort me rendant viſite,
Je la renverrois bien vîte,
En lui donnant mon tréſor:
Mais ſi la Parque ſevére
Ne le permet pas ainſi,
L'Or ne m'eſt plus néceſſaire.

Hélas! Comment l'Or, qui ne ſauroit faire le moins, pourroit-il faire le plus?

Non domus & fundus, non æris acervus & auri
Ægroto Domini deduxit corpora febres,
Non animo curas (a).

„ Les Fonds de terre, les Maiſons, les Treſors ne-
„ gue iſſent point de la Fiévre, & ne peuvent rien
„ contre les chagrins.

Sonnet par Mr. BOUDIER, ſur le deſir que l'on a d'éterniſer ſon Nom.

Le deſir inſenſé d'éterniſer ſon Nom,
Tourmente horriblement les Eſprits qu'il enivre:
L'un conſume ſa vie à pâlir ſur un Livre,
L'autre ſe donne en proïe au boulet d'un Canon.
Tel jadis fut *Homére* & tel *Agamemnon*,
Et mille autres depuis, qui les ont voulu ſuivre.
Moi, bien éloigné d'eux, je ne ſonge qu'à vivre,

Sans

(a) *Horat.* Lib. I. Epiſt. 2.

Sans soin qu'après ma mort on me connoisse, ou non:
Travailler nuit & jour, parce-qu'on se propose
Qu'on dira dans mille ans, *Un tel fit telle chose*:
N'est-ce pas se ronger de soucis superflus?
Le bruit tant recherché que fait la Renommée,
Pendant que nous vivons, n'est qu'un peu de fumée,
Et c'est encore moins, quand nous ne vivons plus.

ARTICLE IV.

La Fortune par Mr. ASSELIN,

ODE.

FAUT-IL qu'esclave de l'exemple,
Je rende Hommage à tes Autels?
Fortune, aux portes de ton Temple
J'ai suivi d'aveugles Mortels.
Flatté d'un espoir téméraire,
Pour entrer dans ton Sanctuaire,
J'ai long-tems envain combattu.
La peine a lassé ma constance;
J'ai toujours vû la violence
Y triompher de la Vertu.

Libres d'un espoir tyrannique,
Cedons enfin à nos rivaux.
Eh! quel est le prix chimerique
Que tu promets à nos travaux?
Envain fixant ton inconstance,
Pour nous tu joins à l'opulence
L'éclat du rang & des honneurs.
De quelques biens que tu disposes;
Les maux cruels que tu nous causes,
Sont-ils païés par tes faveurs?

Dans

Dans le plus dur des esclavages,
Pour toi notre orgueil se dément.
D'un Grand nous païons les outrages,
Par un servile attachement.
Souvent encor l'encens frivole,
Que nous offrons à cette Idole,
Ne nous sert qu'à l'importuner.
Trop heureux si dans ses caprices,
Las enfin de nos sacrifices,
Il daignoit nous les pardonner ?

Cruel Tyran de notre vie,
Lui seul par des droits souverains,
En fait, au gré de son envie,
Tous les jours sombres ou séreins.
Combien, honteux de ma foiblesse,
Ai-je rougi de la bassesse
Où je me suis souvent surpris!
Quand, briguant de vains avantages,
J'ai fait l'objet de mes hommages
Du vil objet de mes mépris.

Biens trop chers à nos cœurs serviles,
Avez-vous des attraits si doux ?
Et connoît-on les Biens tranquiles,
Quand on les peut quiter pour vous ?
Notre erreur seule a fait vos charmes?
Vous cachez les soins, les alarmes;
Sous l'éclat qui nous éblouït,
Et trompés dans la jouïssance,
Nous ne trouvons que l'aparence
D'un bonheur qui s'évanouït.

De notre ambition ſtérile .
Où nous conduit la folle ardeur,
Les noirs ſoucis ſont leur azile,
Dans le ſejour de la grandeur.
Jouët d'une attente importune,
Le favori de la Fortune
Ne connoît point les vrais plaiſirs.
Son eſpoir n'a rien de ſolide,
Et ſon cœur toujours plus avide,
Fait ſon tourment de ſes deſirs.

Ces Rois, que charme un ſort paiſible,
Trouvent-ils l'art de le goûter?
Leur Sceptre eſt un fardeau pénible,
Qu'ils ſont ſouvent las de porter.
Comblés des faveurs de *Bellone*,
Que leur ſert, qu'aux pieds de leur Trône
Tombent les plus fameux Héros?
Amis conſtans de la victoire,
Lors-qu'ils ont tout fait pour leur gloire,
Ils n'ont rien fait pour leur repos.

Ainſi le penſoit ce Monarque (*a*),
Qui jaloux de ſa liberté,
Dépouilla l'importune marque
De la ſuprême Autorité.
Qui vivant ſans inquietude,
Oublia dans la ſolitude
Le fruit de tant d'exploits divers.
Et dégoûté du Diadème,
Aima mieux régner ſur lui-même,
Que de régner ſur l'Univers.

Heureux

(a) *Charles V.*

Heureux qui de ſoi toujours Maître,
A de faux Biens ſait renoncer ;
Et qui n'aprit à les connoitre,
Que pour aprendre à s'en paſſer!
Du ſort il brave les atteintes,
Par les deſirs, &c. par les craintes,
Jamais ſon cœur n'eſt combattu:
Il trouve toute ſa richeſſe,
Dans les treſors de la Sageſſe,
Et dans le don de la Vertu.

Vous, qui loin des grandeurs du Louvre,
Dont vous ignorez les attraits,
Sous l'humble chaume, qui vous couvre,
Reſpirez une heureuſe paix:
Exempt de l'erreur qui nous trompe,
Par l'éclat d'une vaine pompe,
Vous n'avez point été ſurpris;
Vous jouïſſez dans le ſilence,
Des Biens qui ſuivent l'innocence:
En goutez-vous aſſez le prix?

Heureux Mortels, toutes les heures
Coulent pour vous dans le repos.
Morphée autour de vos demeures
A ſemé ſes plus doux pavôts.
Libres des Loix de la contrainte;
Parmi vous l'on goûte ſans crainte
Des plaiſirs acquis ſans effort.
Votre joïe eſt ſincére & pure,
Et vous tenez de la Nature,
Plus que ne peut donner le ſort.

Depuis long-tems mon cœur soûpire,
Jaloux des Biens que vous goûtez:
Par un faux charme qui m'attire,
Pourquoi mes vœux sont-ils tentés?
Pour jouïr d'une paix profonde,
J'irois, loin du bruit & du monde,
Vivre sous un Ciel étranger.
Mais helas! j'aime encor mes peines,
Et je secouë envain des chaînes,
Dont je ne puis me dégager.

ARTICLE V.

ODE *sur la Fausse & sur la Véritable Grandeur, adressée à Mr.* LAUGIER DE TASSY, *par* Mr. POTIN.

TOI, dont je respecte l'Empire,
Raison, digne présent des Cieux,
Aux nouveaux accords de ma Lyre,
Prête un secours victorieux:
Ma voix, dévouée à tes charmes,
Implore l'effort de leurs armes,
Pour combattre tes ennemis.
Qu'à tes Autels ils sacrifient,
Et que désormais ils envient,
Le bonheur de t'être soûmis.

Disparoissez, vaines chiméres,
Séduisantes illusions,
Qui faites des Ames vulgaires
Le vil jouët des Passions.
Le fard, dont vous masquez le Vice,
N'est qu'un inutile artifice

Dont

Dont le Sage n'eſt point ſéduit.
Fuïez, que l'impoſture céde.
Mais Ciel! A mes vœux tout ſuccéde,
Le Maſque tombe, l'Erreur fuit.

Quel ſpectacle annonce à ma vuë
Le théatre de l'Univers!
Où court la Multitude émuë
De ces perſonnages divers?
Dupes des Vanités brillantes,
Par mille routes différentes,
Ils cherchent la félicité.
Par tout on croit la voir paroître,
Par tout on prend, ſans la connoître,
L'Ombre pour la réalité.

L'Ambitieux dans la victoire
Seconde les vaſtes projets,
Prend pour la véritable gloire
Un tiſſu d illuſtres forfaits.
Le Vindicatif ſe croit brave,
Mais du Point-d'honneur vil eſclave,
Il n'oſe mépriſer les Loix.
Et d'un bonheur imaginaire
Victime aveugle, il court ſe faire
Mille maux réels à la fois.

L'Avare, à ſon penchant ſervile,
Abandonnant un lâche cœur,
A garder un bien inutile
Fait conſiſter le vrai bonheur.
Le Voluptueux s'abandonne
Au trompeur eſpoir, que lui donne
L'avidité de ſes deſirs.

Envain à les suivre il se lasse,
Nouvel *Ixion* il n'embrasse
Que le phantôme des plaisirs.

Les Mortels, livrés aux caprices
De leurs imaginations,
Des Vertus, des Crimes, des Vices
Ont-ils perdu les notions?
Des Passions impérieuses,
Par leurs Maximes odieuses,
Ils subissent le joug honteux.
La Raison, qui doit les conduire,
Ne sert qu'un Instinct en délire:
Qui met la Brute au-dessus d'eux.

Une aparence de sagesse,
Que fait naître la Vanité,
Prend l'Humilité pour Bassesse,
L'Orgueil pour Magnanimité.
Près des Grands la Fourbe introduite
Proscrit l'infortuné Mérite.
L'Intérêt bannit la Pudeur.
O Corruption incroïable!
Par quelle route abominable
Arrive-t-on à la faveur?

Que d'horreurs! Mais baissons la toile
Sur les ombres de ce Tableau.
La Scéne à mes regards dévoile
Les charmes d'un Objet nouveau,
Son aspect d'une clarté pure
Embellit toute la Nature:
En quels lieux suis-je transporté!
Malgré les maux que je déplore,

Sur la Terre voit-on encore
Les traits de la Divinité!

Oui, ſon image reflechie
Brille dans la droite-Raiſon,
Qui des préjugés affranchie
N'en craint point le fatal poiſon.
Je vois, dans celui qu'elle guide,
De la Félicité ſolide
Les caractéres évidens.
Mépris de l'eſtime publique,
Devoirs qu'il reduit en pratique,
Vous en êtes de ſûrs garans.

Par le grand Art de ſe connoitre
Aprenant à ſe corriger,
A l'excellence de ſon Etre
On ne le voit point déroger.
Heureux effet de cette Etude,
La Nature prend l'habitude
De ceder à l'inſtruction.
Et les Défauts qu'elle lui laiſſe,
Sont les effets de la Foibleſſe,
Et non de la Corruption.

D'un ſiécle rempli d'injuſtices,
Et des exemples pernicieux;
Son cœur hait, déteſte les Vices,
Et ne hait point les Vicieux.
Pour lui Cenſeur inexorable,
Il excuſe l'Humble coupable
De ſes foibleſſes gemiſſant:
Mais il mépriſe un indigne Etre,

Qui

Qui plein d'Orgueil ose paroitre,
Fier de l'oubli de son néant.

Aux balances de la Sagesse
Pesant & les Biens & les Maux;
Dans tout ce qui nous intéresse,
Il distingue le Vrai du Faux.
La Raison, de préjugés libre,
Lui fait trouver dans l'équilibre
L'Avarice & la Pauvreté.
Et l'état d'un sort déplorable,
Souvent lui paroit préférable
A ce qu'on croit Félicité.

Faveurs que le Hazard dispense,
Mais dont il nous fait peu jouïr;
Honneurs, Dignitez, Opulence,
Vous l'élevez sans l'éblouïr.
De tout ce qui n'est point lui-même,
Fût-il né dans le rang suprême,
Le Bon-sens fait le séparer:
Et si le sort le persécute,
Sa Constance à ses traits en bute,
Sans s'émouvoir, fait les parer.

Tel, un Rocher inébranlable
Attaqué des Vents & des Flots,
Malgré leur fureur implacable,
Jouït d'un tranquile repos.
O toi! qui d'une Ame bien née
Dois avoir une juste idée,
Que tu peux prendre dans ton cœur;
Ami, juge si cet Ouvrage,

Peint

Peint assez dignement l'Image
De la véritable Grandeur.

Mais, Cher Ami, de ce Modèle
Envain je rassemble les traits;
Si l'on croit qu'une Ame si belle
N'existe que dans les Portraits.
Pour détruire cette Chimére,
Souffre que ma Lyre sincére
T'indique, en t'adressant ses sons:
Sûre que des Vertus sublimes
Ton exemple, mieux que mes rimes,
Donnera d'utiles leçons.

ARTICLE VI.

ODE *sur les Egaremens de l'Homme par raport à la Religion, adressée à Mr.* VAN EFFEN *par Mr.* POTIN. *

HEUREUX celui qui se délivre
Du joug honteux des Passions,
Et du Vrai, qu'il cherche, aime à suivre
Les utiles impressions!
Par l'examen de chaque Doute,
Il se trace une sûre route
Au travers des Difficultés.
Et sa Raison d'intelligence,
Avec ce qu'il voit, sent & pense,
Le guide aux grandes Vérités.

Le

* Cette Ode, qui a paru dans le *Courier*, est corrigée ici & augmentée des Strophes 8 & 9mes.

Le fier Athée envain se pique
Du pompeux titre d'Esprit fort,
Un Raisonnement Sophistique
De sa Doctrine est tout l'effort.
Etrange effet de sa Manie!
De l'Universelle Harmonie
Il dément l'éloquente voix.
Mais quand le Trepas le menace,
La Terreur succéde à l'Audace,
Dont il faisoit gloire autrefois.

Ainsi la Conscience même,
Témoin cruel qui le trahit,
Sert à prouver l'Etre Suprême,
Dans l'Incrédule qui périt.
Ce choc d'Atômes Chimériques,
Phantôme des Docteurs Antiques,
Pour lui demeure sans pouvoir.
Et ces vains Songes qu'il déteste,
Fuïans dans cet instant funeste,
L'abandonnent au desespoir.

Digne fruit de l'Erreur grossiére
D'un Insensé, dont la fureur
Ose accorder à la Matiére
Ce qu'il refuse au Créateur.
Suivant son odieux Systême,
La Matiére par elle-même
A de tous les tems existé.
Se peut-il qu'un Etre qui pense,
D'une pareille extravagance
Adopte la brutalité?

Mais Ciel! quelle autre Erreur s'empare
D'une meilleure intention,
Et dans quelle route s'égare
L'Aveugle Superſtition?
Culte groſſier & puérile,
Effet d'une Crainte ſervile,
Dont l'Eſprit foible s'aplaudit.
Mais dont la Majeſté Sacrée
Ne ſe trouve point honorée,
Et que le Bon-ſens contredit.

Que vois-je encor! dans ſa Furie
L'Ennemi, les foibles mortels,
Les abat ſous l'Idolatrie,
Et s'empare des Saints Autels.
L'Homme, dégradant ſa Nature,
Rend à la vile Créature,
Un Culte de Dieu déteſté,
Et telle eſt ſa Folie extrême,
Que tout, excepté Dieu lui-même;
Eſt pour lui la Divinité.

A quel excès d'Extravagance
Se laiſſe entraîner notre Eſprit,
Quand une orgueilleuſe Ignorance
De ſes préjugés le nourrit!
Etoit-ce donc pour cet uſage,
Que l'Homme reçut en partage
La Raiſon qu'il fait tant valoir?
Le moindre Intérêt la captive;
Ne ſauroit-elle être attentive
Au plus grand de tous, au Devoir?

Cependant, c'est à le connoître,
Plus encor à le pratiquer,
Que l'excellence de notre Etre
Nous prescrit de nous apliquer.
Loin cette Paresse imprudente,
Qui, sans examen, s'épouvante
De l'ombre des Difficultés.
S'il s'en trouve dans nos Oracles,
Par l'amour du Vrai quels Obstacles
Ne peuvent être surmontés?

Il est sans-doute des Mystéres,
Qui passent nos Esprits bornés:
Mais, à leurs Divins Caractéres,
Ils peuvent être discernés.
Telle n'est pas une Doctrine,
Qui décèle son origine,
Par les plus absurdes Erreurs.
Evitons d'en être Victimes,
L'Egarement a ses abimes,
La Vérité ses profondeurs.

Bannissons le Doute funeste,
Et dans la Révélation
Cherchons la Volonté Céleste,
Régle de la Religion.
Mais que l'Esprit dans cette étude
Unisse son exactitude,
Avec la droiture du cœur.
L'Obstacle le plus ordinaire,
Aux progrès qu'on y devroit faire,
Nait du Vice Ami de l'Erreur.

C'est

C'eſt par là que nos jours funébres
Fameux en naufrages divers,
Etendent l'horreur des tenébres,
Dont nos foibles yeux ſont couverts.
Puiſſe la Raiſon qui s'égare,
Dans ce danger prendre pour Phare
Le flambeau de la Vérité!
Puiſſe-t-il à toujours nous luire,
Et loin des écueils nous conduire,
Dans le Port de la Vérité!

A tes Vertus je rens hommage,
O Toi, qui corrigeant mes ſons,
Daignas aprouver cet Ouvrage,
Que m'ont inſpiré tes Leçons!
Par ce que le Sage doit faire,
Ici je trace un Caractére,
Que forment des traits reſſemblans:
C'eſt le tien, qui ſur mon eſtime
T'acquiert un droit plus légitime,
Que ne font tes rares talens,

Oui, desaprouvant la Manie,
Que fait naitre la Vanité,
J'eſtime moins le beau Génie,
Que la ſolide Pieté.
Sans elle l'Humaine Sageſſe
N'eſt même encor qu'une foibleſſe
Subordonnée aux Paſſions.
Et les ſentimens qu'elle inſpire,
Souvent ne ſont qu'un beau délire,
Que fardent nos Préventions.

Tout Homme, qui lira avec attention ces deux Odes de Mr. *Potin*, ne pourra lui dénier le beau Génie & la solide Pieté. Et ceux qui, comme moi, le connoissent à fonds, savent à quel point il porte la Discretion, la Douceur, la Modestie, le Desintéressement & la Haine pour la Médisance & pour la Calomnie. .

ARTICLE VII.

Le Mérite & la Fortune. FABLE, *par le* P. BENOÎT.

LE Mérite, Cadet de fort bonne Maison,
Et l'Infante Fortune, opulente héritiére,
Par les liens d'Hymen furent unis, dit-on,
Au bon vieux tems, c'étoit là la maniére.
Entr'eux point de débat; point de dissension:
Il n'étoit bruit par tout, que de leur union.
Jamais on ne voioit Fortune sans Mérite;
Mérite sans Fortune étoit cas surprenant:
C'étoit même chose illicite.
La mode hélas! n'en est plus maintenant.
Tant pis; car après tout l'Hymen étoit sortable,
L'Epoux étoit bien fait, insinuant, aimable;
L'Epouse avoit de grands attraits,
Et du Comptant, que faut-il davantage?
Comptant lui seul tient lieu des plus beaux traits.
Au demeurant l'humeur un peu volage,
C'étoit le seul défaut, dont on pût la taxer,
Mais Mérite, fin personnage,
Mieux que tout autre avoit su la fixer.
Pour un Cadet une telle Alliance
Devoit sans-doute avoir de grands apas;
Si de tous Biens la jouïssance
A la longue n'ennuïoit pas.
Chez ce Couple charmant, accouroient à toute heure

Gens de toute condition :
L'Interêt joint à l'Inclination
Les attiroit à leur demeure ;
D'où l'on ne ſortoit point ſans admiration.
Mérite, beau diſeur, enchantoit tout le monde ;
C'étoit lui qu'on loüoit, Fortune n'étoit rien.
Cependant c'étoit de ſon Bien,
Qu'il faiſoit largeſſe à la ronde,
Largeſſe à qui, tout bien compté,
Il devoit le bonheur de ſe voir tant vanté.
Devenu fier de cette préférence,
Il croit Fortune indigne de ſon cœur.
Pour elle plus d'égard, de ſoin, de déférence,
C'étoit mépris, c'étoit hauteur ;
Même ne regardoit ſouvent la pauvre Infante,
Que comme il auroit fait ſa très-humble Servante.
Qu'on juge, ſi ce trait dût bien fort la piquer.
Elle étoit Femme, elle étoit mépriſée,
Pour moins l'on pourroit ſe choquer.
Elle en fut ſi ſcandaliſée,
Que ſur le champ, ſans dire adieu,
Elle délogea dudit lieu :
Vous jugez bien qu'elle trouva retraite,
Gens d'Affaires tous des premiers
La recueillirent volontiers ;
J'oubliois, qu'en partant elle fit maiſon nette,
Laiſſant à Mérite pour bien,
Ou peu de choſe, ou même rien.
Ce coup ne le toucha que de la bonne ſorte ;
Qu'y perdoit-il ? un aſſez foible apui ;
Sans elle il comptoit bien de retenir chez lui
Des Courtiſans la flateuſe cohorte.
Il ſe trompa : fors quelques vrais Amis,
Tout juſqu'aux Gens de bien déſerta du logis ;

Du côté de Fortune, & des Sots & des Sages,
On vit tourner tous les hommages.
Ce n'eſt pas tout, il ſe voit à ſon tour
Reduit à lui faire ſa Cour:
Cette vengeance a pour elle des charmes;
On ſait aſſez que pareil incident
Pour tout Vindicatif eſt un morceau friand.
Mérite de dépit en verſe maintes larmes,
Mais ſes ſoûpirs ſont ſuperflus:
A la porte on le laiſſe à loiſir ſe morfondre;
Pour achever même de le confondre,
Il voit le Crime admis, & lui ſeul reſte exclus.
Vous noterez par parenthèſe,
Que choſes ſont encor en cet état,
Fortune fait toujours la fiére & la mauvaiſe,
Mérite cependant en eſt mal à ſon aiſe;
Entr'eux ne pourroit-on faire un bon concordat?
Belle réünion à faire!
Mais las! apartient-il à de ſimples Mortels
De la tenter? qui concluroit l'affaire,
Je lui dreſſerois des Autels.

ARTICLE VIII.

Refléxions ſur la Crainte & ſur l'Eſpérance.

SENEQUE dit, dans ſa Lettre 78. que pour vivre heureux, *Circumcidenda duo ſunt, & futuri timor & veteris incommodi memoria*, „il faut redui- „re à ſa juſte valeur la crainte des maux avenir, „& le ſouvenir des maux paſſés". Sentence que ce Philoſophe ſoûtient ailleurs par celle-ci: *Quid enim dementius quàm angi futuris, nec ſe tormento reſervare, ſed accerſere ſibi miſerias & admovere?* „Qu'y „a-t-il de plus inſenſé, que de craindre les maux

„avenir

„ avenir, & de leur aller, pour ainsi dire, au devant „ par la pensée“? C'est en-effet augmenter sa peine, & souffrir doublement, que de s'alarmer d'avance des maux qui nous peuvent, ou qui nous doivent arriver. Le Sage se conduit bien mieux.

Jamais à s'affliger il n'est ingénieux;
Il s'accommode aux tems, aux personnes, aux lieux;
Ne s'alarme jamais d'une chose incertaine.
Il va par sa prudence au devant du danger,
Et souffre sans chagrin, sans murmure, & sans peine;
Ce qu'il ne peut ni rompre, ni changer.
Le repos de l'esprit est tout ce qu'il souhaitte,
Et s'il n'a pas beaucoup de Bien,
Du peu qu'il a son Ame est satisfaite,
Et tout ce qu'il n'a pas, il le compte pour rien (a).

Je n'en dis pas autant de l'Esperance. Je crois qu'on peut s'en bercer, avant même que de tenir la chose qui en fait l'objet; mais à ces deux conditions seulement. 1. Qu'au cas que le Bien que nous espérons nous manque, nous ne prenions pas à cœur ce revers. 2. Que dans l'espérance d'un Bien avenir, & par conséquent fort incertain, nous ne renoncions jamais au certain, & à ce que nous tenons déja. Je veux dire, que si nous avons quelque Bien, nous ne le dépensions pas follement: Ou si nous vivons à la faveur d'une Profession, quelle qu'elle soit, nous ne la négligions pas; comme si elle nous étoit inutile, ou qu'elle fût au-dessous de nous. Qui méprise son Art, son Art le méprise à son tour.

A R-

(a) Chevræana. T. I. pag. 167.

ARTICLE IX.

Avis aux Gens de fortune qui veulent se donner un Carosse.

ENTRE plusieurs choses dont il seroit bon que fût informé un Homme qui veut se donner un Carosse, je lui recommanderois principalement ces trois ici. 1. Qu'avant que de prendre Carosse, il se fît instruire du nom propre de toutes les piéces qui le composent; afin de ne pas nommer ridiculement *portes* les *portiéres*; *verres* ou *vitres*, les *glaces*; & *long-bâton* le *timon*. 2. Qu'il ne parlât jamais le premier de son Equipage *; ni qu'il ne dît point à tous momens, & hors de propos, qu'il a été chez tels & tels, mais toujours en Carosse. Un Homme né pour rouler Carosse, s'exprime rarement ainsi, sans quelque espéce de nécessité; parce que la chose parle d'elle-même, ou qu'il importe fort peu à ceux qui l'écoutent, de quelle maniére il a fait ses visites. 3. Je lui conseillerois enfin, de ne pas dédaigner sottement les personnes, qui ne vont pas comme lui en Carosse. *Simon*, à qui la fortune avoit tourné la cervelle, fut bien puni de son arrogance, par les Vers que le Chevalier *de Cailly* fit contre lui, & lesquels on pourroit apliquer à tout Homme, qui prendroit *Simon* pour modele.

Simon roule en Carosse, O l'étrange Animal!
Plus que ses deux Chevaux, ce gros Homme est Cheval,
Et pourtant il n'est pas si rosse.
Si l'Equité régnoit, les Chevaux de Simon

De-

* Cela peut être apliqué à tout ce dont on est enclin à tirer vanité.

Devroient être dans le Carosse,
Et ce gros Animal devroit être au timon.

Le Partisan & le Poëte par Mr. P**.

Un Favori de l'aveugle Déesse,
Aïant en peu de tems su trouver le sécret,
D'être le possesseur d'une grande richesse,
De l'Equipage qu'il avoit,
Et que par tout il promenoit,
Parloit en tous lieux & sans-cesse.
Un jour qu'il vit un Poëte crotté,
Et crotté jusques à l'échine,
Faire dans un Caffé son unique cuisine:
Comme te voila fait, dit-il, tu fais pitié,
Tu gagnes peu, je crois, mon Cher, à ton négoce,
Quand iras-tu donc en Carosse?
Quand les Faquins, Monsieur, dit l'autre, iront à pié.

Autre Réponse de Mr. P**.

Si des principaux de la Ville,
Où vous venez de prendre domicile,
Vous voulez être visité,
Me dit un jour quelqu'un, prenez un Equipage;
Oh Monsieur! à ce prix, lui dis-je, en-vérité
Je n'aurai de long-tems, je crois, cet avantage:
Mais si je puis un jour pour ma commodité,
Suivant votre conseil me donner ce mérite;
En recevant alors l'honneur de la visite,
De ces gens qui n'ont point d'égaux;
Afin qu'envers eux je m'acquite,
Je la ferai d'abord rendre par mes Chevaux.

L'Auteur du *Théophraste Moderne* (a) fait sur le Carosse ces quatre reflexions.

„ La belle commodité qu'un Carosse ! Je l'envie „ à ceux qui sont en droit d'en jouïr, mais je vou- „ drois me piquer de ne rien devoir au Sellier, ni „ au Charron.

„ Quiconque a Carosse n'est pas absolument ri- „ che, il se pique de le paroître.

„ Le Carosse n'est commodité qu'à ceux qui, „ pour se le donner, ne sont pas obligés à se refu- „ ser d'autres choses plus nécessaires.

„ Le Carosse est une de ces choses qu'il faut „ conserver, dût-on périr.

La sotte chose, *pourroit-on dire encore*, qu'un Carosse sans Laquais ! Pour moi, j'envierois plûtôt la condition d'une Personne qui auroit un seul Laquais sans Carosse, que l'état d'un Homme, qui auroit trois Carosses sans Laquais.

ARTICLE X.

A ceux qui n'estiment les Gens que par la maison qu'ils habitent.

Mr. P**, à qui l'on avoit fait sentir, *Que la maison qu'il avoit louée n'étant pas assez belle il ne seroit pas visité des gens d'un certain rang* ; répondit :

Au gré de bien des gens, la maison que je louë
Est beaucoup trop petite, il faut que je l'avouë,
J'ai tort, & sans doute il faloit
Leur aller demander ce qui me convenoit.
Mais cependant qu'importe, après tout, à leur zèle,
Que

(a) Pag. 537.

Que la maison que j'occupe soit belle,
Je ne l'ai pas prise pour eux!
Je n'y veux voir que gens à prendre pour modèle,
Amis choisis, d'esprit, de bon sens, vertueux:
Qu'il en est peu de tels! franchement j'aprehende,
Que ma maison ne soit encor trop grande.

Et sur ce qu'on étoit revenu à la charge; il repliqua.

Sur ma maison j'avois crû ci-devant
M'être assez expliqué: mais j'entens cependant
Que l'on en jase encor: *Elle est desagréable,*
Le quartier éloigné, vilain, & cætera,
Enfin personne n'y viendra.
Tous ces donneurs d'avis sont obstinés en Diable.
Hé, de grace, Messieurs, inquietez-vous moins!
Vous vous plaignez aussi, de ce qu'après vos soins
Je plaisante un peu fort gens de votre mérite;
Aïez-en, s'il se peut, je ne l'empêche pas,
Ce sera le moïen de finir nos débats,
Aprenez à rendre visite
A l'honnête-Homme, & non au logis qu'il habite,
Mais jusques-là je vous en quite.

„ Un Prince, *dit Mr. de Crousaz* (a), loge „ dans un Palais qui occupe une ruë entiére. Un „ riche Bourgeois met tout son bien, ou en met „ la plus grande partie, à se bâtir une maison de „ la même magnificence. On louë l'un, & on se „ moque de l'autre. Cependant les Edifices sont éga- „ lement beaux en eux-mêmes, les régles de l'Ar- „ chitecture sont également observées, à l'excep- „ tion de la premiére & de la principale, dont cet- „ te

(a) Traité de l'Education des Enfans. T. II. pag. 4.

„ te derniére maison offre par tout un renverse-
„ ment. Elle ne convient pas à celui qui en est le
„ maître : ce qui convient fait l'essence du *Beau*
„ & le fondement des loüanges.

Au sot Maître d'une belle Maison.

Dans ta Maison tout brille : & rien ne sauroit être
Plus agréable, ni plus beau.
On y fait bonne chére, on n'y boit jamais d'eau;
Tout y plaît, excepté le Maître (*a*).

ARTICLE XI.

Sur l'attention qu'on fait à l'ajustement des Personnes.

ON fait aussi plus d'attention qu'on ne devroit à l'ajustement des personnes; comme si sous des haillons on ne pouvoit pas avoir un cœur & un esprit de Roi, ainsi qu'il y a souvent sous la Pourpre un cœur & un esprit de Gueux. *Veste sub sartâ vides plerumque regios latere Spiritus, Irique genium purpurâ obductum togâ.* Mais la sotte attention qu'on fait aux Habits n'est pas nouvelle.
„ Un Comique Grec l'a jouée, il y a bien des
„ Siécles, dans un Homme, qu'il avoit fait venir
„ sur le Théatre vêtu d'habits magnifiques, & à
„ qui tout le monde faisoit civilité, à cause de
„ cela; mais qui y revenant mal vêtu n'avoit été
„ regardé de personne : *Tout le monde, comme il*
„ *me semble,* disoit cet Homme, *parloit à mon*
„ *habit*.

(*a*) Epigrammes &c. de Mr. Lebrun pag. 157.

„ *habit & non à moi ; car perſonne ne me parle à pré-*
„ *ſent* (*a*).

Les Habits magnifiques donnent un merveilleux relief à un Homme, qui veut paſſer pour ſavant.

Vir benè veſtitus, pro veſtibus eſſe peritus
Creditur à mille, quamvis idiota ſit ille:
Si careat veſte, nec ſit veſtitus honeſtè;
Nullius eſt laudis, quamvis ſciat omne quod audis.

Ces Vers, dont j'ignore l'Auteur, & qui n'ont rien de beau que le ſens, veulent dire ſuivant la traduction que j'en ai trouvée dans la Verſion de la *Charlatanerie des Savans de Mr. Menckenius* p. 110.

Avec un bel habit
On eſt ſans-contredit
Un Profeſſeur celébre:
Mais un Homme en Sabots
Eſt le dernier des Sots,
Quand il ſauroit l'Algébre.

Voici à cette occaſion un fait que je ſai par *ouï-dire*. Un Savant, degradé & reduit par ſa faute à une extrême miſére, ſoûtent ſi bien le perſonnage d'Oppoſant, ſous le Profeſſeur en Philoſophie qu'on avoit mis à ſa place, que celui-ci, qui ne le connoiſſoit pas, ne pût s'empêcher de lui dire, mais le plus obligeamment du monde : *Quis crediderit quod, ſub veſte adeò laceratâ ac ſordidâ, tanta latuiſſet eruditio?* „ Qui auroit crû que ſous un habit ſi „ dechiré & ſi mal propre, il y eût eû tant de ſavoir „ de caché ?" A quoi l'autre repliqua, mais avec la der-

(*b*) Parrhaſiana T. II. pag. 328.

derniére insolence : *Quis credidisset quod sub togâ Professorali tanta latuisset ignorantia ?* „ Qui auroit „ crû que sous une Robe de Professeur il se fût trou-„ vé tant d'ignorance ?

Les Normands passent pour regarder beaucoup aux Habits d'un Avocat.

Qu'un Avocat soit vêtu d'écarlate,
Que sur ses habits l'or éclate,
Il sera couru des Normands.

On accuse principalement le Beau-Sexe, de donner dans le défaut que je releve.

Auprès de ces Beautés le mieux en Points de Gênes
Est reçu comme un Adonis,
Et le plus accompli les éprouve inhumaines,
Si son habit est simple, & ses Canons unis.

Pour rendre ces Vers aplicables à notre siécle, on n'a qu'à mettre les Modes courantes à la place du Point de Gênes & des Canons. Vrai moïen d'honorer nombre de Faquins, & de faire tort à bien d'Honnêtes-gens !

„ C'est, *dit Mr. De Crousaz* (*a*), c'est un grand „ malheur, & sur tout pour les Republiques, d'a-„ voir des Citoiens élevés dans ces dispositions. On „ se met peu en peine de la Vertu, quand on espé-„ re d'y supléer par un exterieur pompeux. Un „ Homme vertueux voudroit que tout le monde „ lui ressemblât, & il ne néglige rien pour se faire „ le plus d'égaux qu'il peut. Mais un Homme, „ dont l'imagination tire sa félicité du relief que lui „ donnent ses richesses & sa dépense, ne voit rien „ avec

(a) Traité de l'Education des Enfans. T. 2. P. 125.

„ avec tant de mortification, que ceux qui apro-
„ chent de ſa fortune : il n'y a rien qu'il ne ſoit
„ capable de faire pour étendre la ſienne, & ren-
„ verſer celle des autres : & s'il donne des bornes
„ à ſon injuſtice & à ſa maliginité, on n'en eſt re-
„ devable qu'à la crainte qu'il a de ſe perdre de
„ reputation. Ne fût-ce, *dit encore notre Auteur*,
„ que pour s'épargner le reproche d'être en mauvais
„ exemple, tout bon Citoïen devroit régler ſa dé-
„ penſe, comme ſi ſes revenus étoient beaucoup
„ inférieurs à ce qu'ils ſont effectivement. Loin
„ donc d'être ingénieux à inventer, pour ſoi ou
„ pour ſes Enfans, quelque ornement nouveau : loin
„ de ſe diſtinguer, en affectant du dégoût pour ce
„ qui eſt commun, il faut plûtôt marquer du mé-
„ pris pour ceux qui en ſont naître la penſée ; &
„ enviſager tous ces entêtemens comme de vérita-
„ bles petiteſſes, ainſi qu'ils le ſont en effet. Car
„ de qui eſt-ce, par exemple, qu'un riche habit
„ attire principalement les regards & l'admiration ?
„ C'eſt des Laquais, c'eſt du menu Peuple, c'eſt
„ de quelques Femmes, ou de quelques Courtiſans
„ d'un eſprit petit & leger.

ARTICLE XII.

Sur la Politeſſe, ſur l'Eſprit, & ſur le Bon-cœur.

LE *Poli* dans les maniéres, le *Joli* dans l'Eſprit, & le *Bon* dans le Cœur, ſont trois qualités fort eſtimables, & toutes dignes de l'ambition d'un Honnête-homme. On les trouve rarement enſemble dans un même ſujet, & moins encore en certains lieux qu'en d'autres. Malheureux ceux qui ſe ſentant de la diſpoſition à devenir *Bons*, *Spirituels*, &

& *Polis*, ne sont pas nés dans des Lieux, où ils soient animés par l'exemple, & soûtenus par l'aprobation que méritent ces qualités.

— — — — — — *Laudataque virtus*
Crescit, & immensum gloria calcar habet. Ovid.

Mais quelque estimables que puissent être ces qualités, je prefére néanmoins de beaucoup la derniére aux deux autres. Je fais même un si grand cas du *Bon-Cœur*, que dans les Lieux où l'on ne distingue pas les Gens par leur *Esprit*, par leur *Politesse*, ou par d'autres qualités encore (*a*), auxquelles ne furent insensibles que ceux qui ne les virent jamais chez eux; je ne fais attention qu'au *Bon-cœur*, que j'estimerai toujours infiniment, en qui que ce soit que je le rencontre.

Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo. Horat.

Je permets à de grossiers *Philargyres* (*b*) de faire fumer leur encens sur d'autres Autels que les miens. Mais je ne suis pas seul de mon avis.

„ Si la Bonté, *dit l'Auteur du Misantrope* (*c*), a „ son principe dans la Raison, elle est la plus ai„ mable de toutes les Vertus, & si elle est un ef„ fet du Temperament c'est l'humeur la plus com„ mode, & la plus utile à la Societé. Mais, *ajoute„ t-il comme par voïe d'Objection*, la Bonté est ac„ compagnée de la Sottise, & la Malice ne va pas „ sans Esprit. Quelque fausse, *répond notre Au„ teur à cela*, que soit cette supposition, j'y sous„ cris:

(*a*) La *Naissance*, par exemple, & le *Savoir*.
(*b*) Personnes qui n'aiment que les Richesses.
(*c*) Du Lundi 2 de Mai 1712.

„ cris : Je veux même accorder que cette régle „ ne souffre point d'exception; mais j'en conclus „ qu'il faut mépriser l'Esprit, parce qu'il suppose la „ Malice; & pardonner à la Sottise, parce qu'el- „ le est inséparable de la Bonté.

Le Sr. D**; grand partisan aussi du *Bon-Cœur*, dit dans la 3. Epître de ses *Oeuvres Diverses*.

Un Bon-cœur est aujourd'hui bien rare,
Quiconque en posséde un, mérite des Autels;
C'est un trésor sans prix, dont la Nature avare
N'enrichit que peu de Mortels.

Epigrammes de Mr. Lebrun.

Sur un Homme fort gros & sans esprit.

Puisque tu le veux en deux mots
Je vai te dépeindre Léonce;
De graisse il a douze quintaux;
Mais de sens-commun pas une once.

A un Homme de grande taille, qui avoit fort peu d'esprit.

SI je crois que ton corps, Eraste,
Ne fut pas fait pour ton esprit,
N'ai-je pas raison? Quel contraste!
L'un est grand, & l'autre est petit.

A un petit Homme sans esprit.

Petit Godenot,
Votre ignorant Frére
N'est pas le seul sot,
Qu'aît fait votre Pére.

La belle sans esprit.

Si l'on vous mit au rang des Beautez sans pareilles,
On ne vous mit jamais au rang des Beaux-Esprits.
Quand on est près de vous, Iris,
Il faut ouvrir ses yeux, &.fermer ses oreilles.

ARTICLE XIII.

Sur l'Ingratitude.

„ DE tous les Vices il n'en est pas de plus ordinaire, ni de plus honteux que l'Ingratitude. „ *Senéque* la met immédiatement après le Vol, l'Homicide, & le Sacrilége. Ce Philosophe n'exagére point ; parce que l'on ne peut reprocher à „ un Homme son Ingratitude, sans lui reprocher „ tous les autres Vices. *Omne dixeris maledictum,* „ *quùm ingratum dixeris.* (*a*)

„ L'Ingratitude, *dit Descartes* (*b*) est un Vice „ qui n'apartient qu'aux Hommes brutaux & sottement arrogans, qui pensent que toutes choses „ leur sont duës; ou aux Stupides, qui ne font aucune reflexion sur les bienfaits qu'ils reçoivent : „ ou aux foibles & aux abjects, qui sentant leurs „ infirmités & leurs besoins, recherchent bassement le secours des autres ; & après qu'ils l'ont „ reçu, ils les haïssent, parce que n'aïant pas la „ volonté de leur rendre la pareille, ou desésperant „ de le pouvoir, ils s'imaginent que tout le monde „ est mercénaire, comme eux, & qu'on ne fait „ du bien que dans l'esperance d'en être recompensé.

„ Selon

(*a*) Chevræana T. I. pag. 2.
(*b*) Traité des Passions. pag. 160.

„ *Selon le Sr. Des-Coutures* (*a*), L'Homme in-
„ grat eſt capable de perfidie, d'ambition, de hai-
„ ne, de cruauté, de vangeance, & d'envie. Ima-
„ ginez-vous tout ce qu'il y a de criminel, l'Hom-
„ me ingrat peut le penſer, & il l'execute avec un
„ plaiſir extrême, pour parvenir à ſes fins.

Le crime le plus noir, oui, c'eſt l'Ingratitude;
Cependant, *Bonrepos*, malgré ſa turpitude,
L'Univers n'eſt rempli que de ces Eſprits bas,
Qui ne rougiſſent point de paſſer pour ingrats;
Et qu'on voit chaque jour d'un cœur perfide & traître,
Vendre comme *Judas* juſqu'au ſang de leur Maître.
On a beau les combler de dons & de bienfaits,
Leur rage eſt une faim qu'on n'aſſouvit jamais.
Les Ours & les Lions quitent leur caractére,
On ſait l'art d'adoucir le Tigre & la Panthére:
Mais l'Ingrat eſt un Monſtre inflexible, indomté,
Dont même un Dieu n'a pû fléchir la cruauté.
Vainement le Sauveur par une ſainte adreſſe,
Dans le cœur de *Judas* rapelloit la tendreſſe.
Envain juſqu'au Jardin, tout prêt d'êtretrahi,
Il reçut ſon baiſer, & le traita d'Ami.
Rien ne put attendrir ce naturel farouche,
Il baiſa ſans fremir cette Divine bouche;
Et d'un cœur moins ſenſible, & plus dur que le fer,
Il livra le Sauveur aux fureurs de l'Enfer (*b*).

L'Ingratitude étant donc un Vice ſi noir, & comprenant en ſoi tous les autres Vices, faut-il s'étonner que d'Anciens Peuples plus raiſonnables que nous à bien des égards, l'aïent punie avec ſévérité?

(*a*) Morale, Univerſelle pag. 312.
(*b*) Le *Poëte ſans Fard* dans ſon Epitre à Mr. *de Bonrepos.*

te? Les *Macedoniens* permettoient d'intenter un procès à ceux qui en étoient coupables. Les *Athéniens* en usoient de même. *Dracon* les condamnoit à la mort. Et à Rome un Esclave, que son Maître avoit affranchi, & qui manquoit envers lui de reconnoissance, étoit condamné à rentrer de nouveau dans la servitude. Quel dommage, que les Grecs & les Romains, qui ont fait de si belles Loix, les aient eux-mêmes violées dans plusieurs occasions! Les Grecs firent mourir, ou exilérent leurs plus grands Capitaines, & leurs plus illustres Philosophes, *Aristide*, *Socrate*, *Phocion*, *Miltiades*, *Themistocle*. Et les Romains ne traitérent pas pas mieux *Ciceron*, *Coriolan*, *Camille*, *Marcellus*, & les *Gracques*.

Envain les ingrats alléguent-ils pour se justifier, qu'ils n'ont pas en main les moïens de païer de retour leurs Bienfaiteurs. Supposé que ceux-là disent vrai, répondons-leur avec Mr. *Pascal*, „ Qu'il „ n'y a point de services qui soient au-dessus de la „ Reconnoissance. Je crois seulement qu'il y a „ maniére de la signaler. Tout le monde n'est pas „ en état d'en donner des marques illustres: mais „ il n'est personne qui ne puisse par un mot obli- „ geant répondre aux bontés de son Bienfaiteur. „ Souvent même une parole surpasse en valeur „ tout ce qu'on pourroit faire. *Auguste* avoit ac- „ cordé à *Furnius* la grace de son Pére, qui avoit „ suivi le parti d'*Antoine*. Quelle pouvoit être „ dans cette occasion la Réconnoissance d'un Sujet „ impuissant envers un Empereur magnifique? Le „ reproche honnête, que *Furnius* lui adresse de „ cette impuissance où il le reduit, a plus de mé- „ rite que toutes les offres imaginables. *Cesar*, lui „ dit-il, *Je n'ai jamais reçu qu'une injure de toi*;

„ c'est

„ *c'eſt qu'à-préſent tu as fait que je ſerai obligé de*
„ *vivre, & de mourir ingrat.*

Source de l'Ingratitude des Eſprits les mieux faits, par Mr. de Blainville. (*a*)

Je ne ſaurois jamais, Cher Lyſis, oublier
Les bienfaits que ſur moi vous avez ſu repandre;
Comme je ne puis vous les rendre,
Du moins, me direz-vous, dois-je les publier.
Si j'ai de la reconnoiſſance,
Pourquoi m'opiniâtrai-je à garder un ſilence,
Qui me fait paſſer pour ingrat?
C'eſt que vous voulez bien m'en épargner la peine,
Et que votre langue un peu vaine,
Par tout en parle avec éclat.
Dès-que je veux ouvrir la bouche,
Sur les biens dont cent fois votre main m'obligea,
On me rend à l'inſtant muët comme une ſouche
Par un, *Je le ſavois déja.*
Sachez qu'il eſt certaine choſe,
Où deux ne peuvent pas travailler à la fois;
Je ſuis prêt à parler, mais avec cette clauſe,
Que touchant les faveurs que de vous je reçois,
Jamais à l'avenir votre langue ne cauſe.
Vous avez beau, Lyſis, prodiguer vos bienfaits,
A les prôner ſans-ceſſe, on en ternit la gloire;
Et tôt ou tard enfin des eſprits les mieux faits,
On en efface la mémoire.

Mr. *Lebrun* (*b*) eſt d'avis, que la Réconnoiſ-
ſance

(*a*) Rome, Paris & Madrid Ridicules P. 179. J'ai ſouvent cité ce Poëte, ſous le nom du Sr. D**, qu'il s'eſt donné lui-même.
(*b*) Epigrammes &c. pag. 376.

ſance en Amitié eſt différente de celle, qu'on doit avoir en Amour.

Quand un Ami tendre, ſincere,
Prévient & comble vos ſouhaits,
Il faut publier ſes bienfaits,
C'eſt être ingrat que de ſe taire.
En Amour, c'eſt une autre affaire.
Il faut ſavoir diſſimuler;
Les faveurs veulent du myſtère,
C'eſt être ingrat, que de parler.

ARTICLE XIV.

Sur les Complimens.

SUETONE raporte que ceux d'*Ilium* aïant envoïé un peu tard faire compliment à *Tibere*, ſur la mort de *Druſus* ſon Fils unique qu'il avoit fait empoiſonner, cet Empereur répondit aux Députés : *Qu'il prenoit auſſi beaucoup de part à la perte qu'ils avoient faite du grand Hector*, qui étoit mort depuis 1200 ans.

Le Sr. D**.

Ces fades complimens qui ſont tant en uſage,
S'ils ne ſont pas menſonge, au moins en ſont l'image.
Tel qui de tout ſon cœur vous empoiſonneroit,
Vous vient dans un malheur témoigner ſon regret,
Vous offre ſon Service, & même vous embraſſe.
Ce menſonge eſt horrible, & ſent ſon Ame baſſe;
Mais qu'il eſt familier à la Ville, à la Cour!
Parmi tous les rivaux de Fortune & d'Amour.

Molié-

(a) Oeuv. Div. Sat. VI

MOLIERE (a).

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode,
Qu'affectent la plûpart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'Honnête-homme & le Fat.
Quel avantage a-t-on qu'un Homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lors-qu'au premier Faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'Ame un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus rigoureuse a des regals peu chers,
Dès-qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'Univers:
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.

Mr. le Chevalier *Temple* (b) dit aussi *Qu'il n'y a rien de plus desagréable qu'une Civilité sans distinction. Elle ressemble à une Garce publique, ou à une Hôtesse, qui regarde tout le monde du même œil.*

AR-

(a) Comédie du *Misantrope*, Act. I. Sc. 1.
(b) Oeuv. Post. P. 298.

ARTICLE XV.

Défauts de la Noblesse & des Grands.

J'ADMETS dans toute leur étenduë ces paroles de Mr. *De La Mothe le Vayer* (*a*) sur la Noblesse. „ La Noble Naissance est d'un si grand avan„ tage dans la vie, qu'elle ne peut être trop esti„ mée. Comme on prise bien plus les Eméraudes, „ les Diamans, & les Turquoises de la vieille ro„ che, qu'on ne fait les autres : aussi les Hom„ mes d'extraction illustre sont tout autrement con„ sidérés que les personnes vulgaires, s'ils ont tant „ soit peu de talent propre à soûtenir la dignité de „ leur nom.

C'est donc envain qu'on a dit dans un sens absolu;

Que la Noblesse est chimérique!
Les sangs ne sont-ils pas de la même couleur? (*b*)

Et il ne convient qu'à des gens d'extraction roturiére, ou qu'à ceux qui sont plus touchés de l'éclat des Richesses que de celui de la Naissance, de tenir le langage suivant,

Des Louïs valent mieux que tous les parchemins
Ridés, datés du tems des plus vieux Paladins. (*c*)

Mais, qu'il me soit permis de le dire, les Grands ne soûtenant pas toujours dignement la noblesse de leur Origine, on a fait à leur sujet les reflexions que voici.

„ La

(*a*) Dans sa Let. sur les *Gentilshommes*. T. XII. p. 188. de l'Ed. in 12.
(*b*) Poës. & Div. du Sr. *Du-Commun*. P. 97.
(*c*) Oeuv. Div. du Sr. D** Sat. 9.

„ La Libéralité eſt une Sainte qui n'a guéres
„ d'Autels dans le monde , & les Grands-Sei-
„ gneurs la connoiſſent moins que les Particuliers.
„ Les devoirs qu'on leur rend dès leur naiſſance,
„ leur perſuadent que tout eſt fait pour eux. Ils
„ reçoivent les Services comme des dettes qu'on
„ leur paie, & non pas comme des préſens qu'on
„ leur fait. Ils croïent que leur pain rend eſclaves
„ ceux qui en mangent. Ils exigent des reſpects auſſi
„ inſuportables à ceux qui les rendent , qu'ils ſont
„ injuſtement rendus à ceux qui les reçoivent. Et
„ la qualité de Domeſtique leur fait d'ordinaire
„ oublier le mérite de ceux qui les ſervent. (*a*)

Mr. Boursault. (*b*)

Je remarque dans tous les rangs,
Que le peu qu'on y voit de Grands
Sont tous montés ſur quelque choſe:
L'un monté ſur un grand Crédit,
Ou ſur une haute Naiſſance,
Paroît d'une grandeur immenſe,
Qui ſans un tel ſecours paroîtroit bien petit.
L'autre qu'éleve la Fortune,
Et dont ſon orgueil ſe prévaut,
Séduit par une erreur à tant d'autres commune,
Se croit grand, parce qu'il eſt haut.
N'étoit leur pied-d'eſtal, qui leur donne du luſtre,
Par le rang qu'autrefois leurs Aïeux ont tenu,
Tel qui ſort d'une tige illuſtre,
A-peine ſeroit-il connu.
Quelques éloges qu'ils entendent,

C'eſt

(*a*) M. de *Caillere* Fortune des Gens de qualité Part. 2. Chap. 5.
(*b*) T. I. de ſes Lettres P. 100.

C'est à leur pied-d'estal que ces honneurs se font.
Dès le moment qu'ils en descendent,
Rien n'est plus petit qu'ils le sont.
Il ne part de leur ame aucun trait de noblesse,
Soit qu'ils soient dans la joie, ou qu'ils soient dans le deuil.
Malheureux, ce n'est que foiblesse,
Et fortunés, ce n'est qu'orgueil.

„ Mr. *Colbert* aïant apellé chez lui les plus no-„ tables Marchands de Paris, & des autres Villes „ voisines, pour conférer avec eux sur les moïens „ de rétablir le Commerce, ils y allérent au jour „ assigné : mais comme personne n'osoit parler, „ chacun attendant qu'un autre eût commencé : „ *Mrs.* dit le Ministre, *êtes-vous muets? Non, Mon-„ seigneur*, dit un Orléannois, nommé *Hazon*, qui a-„ voit beaucoup d'esprit, *mais nous craignons tous éga-„ lement d'offenser Votre Grandeur, s'il nous échape „ quelque parole qui lui déplaise. Parlez librement*, „ repliqua le Ministre; *celui qui me parlera avec le „ plus de franchise, sera le meilleur Serviteur du „ Roi, & mon meilleur Ami.* Là-dessus, *Hazon* „ prenant la parole dit : *Monseigneur, puisque vous nous „ le commandez, & que vous nous promettez de trou-„ ver bon ce que nous aurons l'honneur de vous ré-„ présenter, je vous dirai franchement, que lors-„ que vous êtes venu au Ministére, vous avez trou-„ vé le chariot renversé; & que depuis que vous y „ êtes, vous ne l'avez relevé que pour le renverser „ de l'autre côté.* A ce trait de liberté guêpine, Mr. „ *Colbert* prit feu, & dit avec émotion : *Comme „ vous parlez, mon Ami! Monseigneur*, répondit Hazon, „ *je demande très-humblement pardon à Votre Grandeur „ de la folie que j'ai faite de me fier à sa promesse,*

„ *je*

„ *je n'en dirai pas davantage.* Enſuite, le Miniſtre
„ commanda aux autres de parler, mais pas un ne
„ voulut ouvrir la bouche, & la Conférence finit
„ ainſi. Voilà comme les Grands ſont faits; ils veu-
„ lent aprendre, mais ils ne veulent pas en-
„ tendre. (*a*)

Le moyen donc de plaire aux Grands, & d'en être avancé, c'eſt de leur parler à tous ſelon leur cœur quoi-que gâté, ou ſelon leurs préjugés quoique ridicules.

Dès qu'à gagner des cœurs la gloire les excite,
Ils cherchent rarement un ſolide mérite,
Et mille froids plaiſans, flateurs, chantres, bouffons,
Sont les honteux ſujets qu'enrichiſſent leurs dons.
Un Eſprit éclairé, ſage, profond, ſincére,
Ou n'eſt pas de leur goût, ou ne les touche guéres;
Et differens de mœurs d'avec les Vertueux,
Ils ne peuvent long-tems les ſouffrir auprès d'eux.
Bien peu, comme *Mecéne*, ont la délicateſſe
De choiſir des Amis ſur les bords du Permeſſe;
Il leur faut de ces gens, qui d'un groſſier plaiſir
Sachent à tout propos prévenir leur deſir.
Un Convive gourmand, qui boit & qui s'enivre,
Leur plait mille fois mieux que l'Auteur d'un bon Livre,
Et d'un Courtier d'amour le ſale & bas talent
Ecarte de leur Cour l'eſprit le plus galant. (*b*)

La Femme de Qualité par

Mr. de Coulanges.

Apellez-moi tout ſimplement

Par

(*a*) Mém. Hiſt. &c. du Sr. *Ameiot de la Houſſaie* T. 2. P. 99.
(*b*) Le Poëte ſans Fard Ep. 5.

Par le nom que je porte:
Quiconque marche ſûrement
N'a pas beſoin d'eſcorte.
D'un vain titre on ſe fait honneur
Quand la Nobleſſe eſt mince;
Et je le laiſſe de bon cœur
Aux Dames de Provinces.

ARTICLE XVI.

DEDALE.

Cantate.

Mr. *de Cruiningen*, qui a eû la bonté de m'indiquer & de m'envoïer même une bonne partie des choſes que j'ai recueillies, m'a fait part de cette nouvelle Cantate, qui eſt de Mr. *de la Grange d'Arquien*, Homme de condition, & connu avantageuſement du Public par pluſieurs belles Tragédies (*a*), & par le Plan d'une Academie de Beaux-Eſprits, qu'il avoit voulu former à *Périgueux* (*b*). Cet Auteur eſt depuis quelque tems en *Hollande*, où une petite recruë de Gentilshommes de ſa ſorte vaudroit ſans comparaiſon mieux, qu'une nombreuſe troupe de riches, mais d'ignares & d'inſolens *Miſſiſſipiens* quoi-que par un renverſement d'eſprit inconcevable on vole au-devant de ceux-ci, pendant qu'on laiſſe cruellement morfondre ceux-là.

Quid

(*a*) Les Piéces imprimées de Mr. de la Grange ſont, *Adherbal*, *Oreſte & Pylade*, *Meléagre*, *Athenaïs*, *Amaſis*, *Alceſte*, *Ino & Mélicerte*, Tragédies. *Médus*, *Caſſandre*, & *Ariane*, Operas. Il a fait encore, entr'autres Pieces, une belle Tragedie de *Sophoniſbe*, & il vient d'en achever une intitulée *Pygmalion*, qu'on dit être excellente.

(*b*) V. *Europe Savante* Juill. 1718 P. 159 & Octob. 1718. P. 304.

-- -- -- *Quid non mortalia pectora cogis*
Auri sacra fames! Virg.

Mais je passe à la Cantate de Mr. *de la Grange*.

DE'DALE.

A la Cour des Rois
Malheureux celui qui s'attache!
Plus heureux celui qui se cache,
Dans l'obscurité de ses Bois!
L'Empire de l'Onde
Est moins inconstant,
Que le cœur flotant
Des Maîtres du Monde.
Les Services les plus fameux
Sont pour nous de foibles Asyles:
C'est souvent un crime envers eux,
Que d'avoir été trop utiles.
A la Cour des Rois
Malheureux celui qui s'attache!
Plus heureux celui qui se cache,
Dans l'obscurité de ses Bois!
Sur des Bords que *Neptune* entoure de ses flots,
C'est ainsi que *Dédale*, au fond du Labyrinthe,
Où l'avoit renfermé le courroux de *Minos*,
Le soulageoit par une plainte,
Qui ne frapoit que les Echos.
Vangeons-nous d'un Tyran, dont le cruel ombrage
Traite ainsi mes divins talens:
Imprimons sur l'airain, avec des traits sanglans,
La cause de mon esclavage.
Eternisons le souvenir

Des excès où l'Amour a reduit sa Famille:
Pasiphaé sa Femme, *Ariane* sa Fille,
Me fournissent les traits dont je veux les punir.
Vole, *Amour*, prête-moi tes ailes;
De mes peines creulles
C'est à toi de finir le cours;
Je ne puis annoncer tes victoires nouvelles,
Si tu ne viens à mon secours.
C'est toi seul qui d'*Orphée* animas les concerts,
C'est pour toi qu'aux Mortels il n'est rien d'impossible;
Lors-que du Tyran des Enfers
Il fléchit le cœur inflexible.
Je n'ai que la route des Airs
Pour m'éloigner de ce séjour perfide:
Mais les chemins m'en sont ouverts,
Si tu veux m'y servir de guide.

Dequoi l'Esprit Humain ne vient-il point à bout,
Lors-que pour s'affranchir d'un peril qui le presse,
Il faut que sa Vertu redouble son adresse?
C'est par là que *Dédale* est capable de tout.
Certain de pénétrer d'impénétrables routes,
Il ajoute à ses bras des ressorts emplumés:
Et les Oiseaux sont allarmés
De voir que les Mortels suivent les mêmes routes.
Volez, volez, ne craignez plus
De rentrer dans les Fers que vous avez rompus.
Vous n'irez point sur des rivages,
Qui ne vous rendent des hommages
Dignes de vos vertus, dignes de vos regards.
Plus cruel que le *Minotaure*,
Si *Minos* ose encore
Vous poursuivre de toutes parts,

Il

Il n'eſt point de péril, qu'un grand Cœur ne ſurmonte,
Ses efforts redoublés redoubleront ſa honte;
Et le triomphe des Beaux-Arts.
Les Vents impétueux, par d'éternels ravages,
Ne troublent pas le Sein des Mers;
Après les plus cruels Orages
Le calme revient dans les Airs;
Et tôt ou tard les grands Courages
Savent briſer d'indignes Fers.

ARTICLE XVII.

*Vers de Mr. V. E** ſur le Jour de Naiſſance d'un jeune Seigneur Hollandois.*

Malheureux le premier! dont la coupable adreſſe
D'un éloge trompeur ſut vendre la baſſeſſe;
Qui fondant ſon eſpoir ſur les défauts d'un Grand,
Se fit un vil métier de mentir poliment.
Qui des Princes dupés conſultant les caprices
Leur ſut au poids de l'Or faire acheter des Vices;
A l'orgueil inhumain, à l'injuſte mépris,
Des plus nobles Vertus qui prodigua les prix.
L'Univers, qui pâtit de ſa lâche malice,
En déteſte avec droit le ſervil artifice,
Cependant de tout tems il eut des ſectateurs;
Tout ſiécle, tout Climat eſt fertile en flateurs.
Ton rang, jeune Thyrſis, ton illuſtre naiſſance
T'expoſe à t'attirer leur baſſe complaiſance;
Repandant ſur ton cœur leur funeſte poiſon,
Je les vois s'efforcer à bercer ta Raiſon.
Sur-tout cet heureux jour, où tu vis la lumiére,

Ouvre à leur fade Stile une vaste carriére;
De dangereux amis un bataillon flateur
Va s'épuiser l'esprit pour corrompre ton cœur.
Attentif aux leçons de ma Muse sincére,
Reçoi contre leurs traits un secours salutaire;
Viens de mille sujets d'une injuste fierté
A l'aide du bon-sens tirer l'humilité.
Je sai, jeune Thyrsis, que le Ciel favorable
Rendit ton Corps charmant & ton cœur estimable,
Je sai que ton esprit vif & judicieux
Tous les jours sur ton âge en impose à nos yeux.
Mais songes-tu, Thyrsis, à quels devoirs t'engage
De ces rares tresors le solide avantage?
N'étant point l'ouvrier de ton propre bonheur,
Tu dois humble toi-même en admirer l'Auteur.
Plus ta Raison est forte, & plus ton cœur débile
Doit ceder à sa force un triomphe facile,
Tu dois régner toujours sur le Vice abatu,
A ta Raison se doit mesurer ta Vertu.
Il faut que ton esprit circonspect & timide,
Suive sans s'égarer la Raison qui le guide;
S'il brille quelquefois, qu'il sache en d'autres tems
Se faire avec sagesse un voile du Bon sens.
Tel que l'Astre du jour au fort de sa Carriére,
L'Esprit nous peut blesser par son trop de lumiére.
Te verrois-je, Thyrsis, te verrois-je en tous lieux
Par ton trop de génie incommode & facheux,
Brillant de ton Esprit, paré de ta Science,
De tes Amis confus relever l'ignorance?
Quoi! tu ferois sans-cesse, Esprit supérieur,
Aux moins heureux que toi sentir tout leur malheur?
Peu satisfait du nom de Critique intraitable,
Te verrois-je, Thyrsis, railleur impitoïable

D'un

D'un Bon-mot criminel briguant le vain honneur,
Faire aimer ton Esprit, & détester ton Cœur?
Quoi! préférant à tout ta coupable finesse,
Tu voudrois à l'Esprit immoler la Sagesse,
Et ta vivacité d'un Cœur malicieux
Tireroit du secours, pour te rendre odieux?
Aux dépens du Prochain de s'efforcer à plaire,
D'un jeune Cœur enflé c'est l'écueil ordinaire.
Je n'ai que trop connu dès mes plus jeunes ans
De cet écueil fatal les dangereux brisans;
L'Orgueil pour m'y porter, m'a tenu lieu d'Orage,
Et je me sens encor mouillé de mon naufrage.
Que cet Orgueil est bas! Qu'il est peu raporté
Aux mouvemens humains de la tendre bonté!
Est-ce le but du Ciel, quand il nous est propice,
De ses bontés pour nous que le Prochain pâtisse?
A-t-on à ses faveurs dignement répondu,
Quand par des traits piquans un Ami confondu
Fuit, le cœur enflamé d'une haine excusable,
La maligne fierté d'un Esprit intraitable?
Pour croitre tes Vertus, & non pas tes défauts,
Tu reçus en partage un Esprit des plus beaux;
Non pour toûjours en faire un pompeux étalage,
Mais pour être plus doux, plus modéré, plus sage,
Pour t'attirer l'estime & l'amour des Humains,
Auteur de leurs plaisirs, & non de leurs chagrins.
Mais quoi! Je me ferois une étude servile
De m'attirer du Peuple une estime inutile?
Mais pour ces vils devoirs descendre de mon rang?
Le respect me suffit que l'on doit à mon sang.
Fasse le Peuple obscur, le malheureux Vulgaire
Son plaisir de m'aimer, son bonheur de me plaire,
Je fus exprès formé pour lui faire la Loi,

Si tout autre respire, il respire pour moi.
A de tels sentimens un insensé se livre,
Quand l'Orgueil étourdit sa Raison qu'il enivre:
Mais ose-t-il nommer ses illustres Aïeux,
Dont il flétrit l'honneur par son Cœur vicieux?
Sans Vertu, sans Bon-sens, veut-il qu'on le renomme?
Sait-il que la Noblesse est le titre d'un Homme,
Que privé de Raison, vuide d'humanité,
Il brigueroit envain ce titre respecté?
Ses Péres, des Mortels, qui firent les délices,
Ont-ils par leur mérite autorisé ses Vices?
Pretend-il étaler par ces lâches défauts
L'effet de leurs Vertus, le prix de leurs travaux?
Croi-moi, jeune Thyrsis, l'Orgueil trop ordinaire
Ne te sauroit jamais distinguer du Vulgaire;
Mais voici ce qui peut du Commun écarté
A l'Univers surpris prouver ta qualité.
C'est des erreurs du Peuple un Esprit incapable,
Chez qui le vrai mérite a seul droit d'être aimable,
Un Cœur que l'interêt ni la servile peur
Ne sauroient détourner de sa noble candeur.
C'est une Ame virile exemte de foiblesse,
Qui préfére la mort à la moindre bassesse.
A suivre sa Raison par de nobles efforts
Qui trouve sa grandeur, ses plaisirs, ses tresors.
Dont l'Univers entier n'émeut point le courage,
Dans les desseins hardis où l'Equité l'engage,
Et qui dans sa Vertu trouvant un sûr apui
Craint l'Auteur de son Etre, & qui ne craint que lui.
A ces grands sentimens, ces Vertus plus qu'humaines,
On connoitra le Sang qui coule dans tes veines;
Par elles aux Aïeux, dont on se sent issu,
On donne autant d'éclat que l'on en a reçu.

ARTICLE XVIII.

Réflexions sur la Chasse.

DU tems de *Saluste* les Romains laissoient aux Esclaves, & à ce qu'il y avoit de gens de la plus basse condition, l'exercice de la Chasse, de même que la culture des Terres. C'est sur quoi l'on peut voir le commencement de la *Guerre Catilinaire* de cet Historien. Nous avons aujourd'hui une toute autre idée du premier de ces Exercices.

„ La plûpart des Nobles de Province croïent „ que la qualité de Chasseur est aussi essentiellement „ nécessaire à un Gentilhomme, que celle de spi- „ rituel & de vaillant. Pour définir un *Honnête-* „ *Homme*, ils diront, *qu'il a des Chiens & des Cou-* „ *reurs & qu'il va tous les jours à la Chasse.* Ils „ ne prennent pas garde qu'ils se definissent eux- „ mêmes, ou pour ce qu'ils sont, ou pour ce qu'ils „ voudroient être : & comme leur esprit n'est oc- „ cupé que de cette passion, ils se persuadent qu'el- „ le doit régner par tout, & qu'elle seule a droit „ de composer un *Honnête-homme* (*a*).

„ La passion de la Chasse, *dit Mr. de Crousaz* (*b*), „ rend un Homme sauvage ; elle produit surtout „ de mauvais effets dans les Grands, qui se croïent „ par là tout permis. Les Chiens d'un Chasseur „ sont ses meilleurs Amis ; & s'il leur égale quel- „ que chose, ce sont ses Chevaux & ses Piqueurs. „ Voilà tout le sujet de ses Conversations, il faut „ en paroître charmé pour lui plaire. La Chasse „ est une source de querelles entre les Gentilhom-

(*a*) Fortune des Gens de qualité Part. II. Chap. X. par Mr. de Cailliére.

(*b*) Traité de l'Education des Enfans T. II. pag. 465.

„ mes, & d'injustice chez les plus Grands-Seigneurs, „ qui ruinent leurs Sujets pour conserver leurs Bê„ tes Fauves *(a)*. Il n'y a peut-être aucun plaisir „ d'une nature plus opposée à cette tranquilité, d'où „ la Raison tire sa force. Voïez les yeux d'un „ Chasseur; dès-qu'il est parti de chez lui, ils sont „ tout égarés, il les jette de toutes parts avec l'in„ quietude d'un Oiseau de proïe, il en prend la „ férocité: dès-qu'il a aperçu un Oiseau, dès-qu'un „ Liévre est parti il n'est pas moins agité que le „ plus ardent de ses Chiens; on n'est pas en sûreté „ à côté de lui; il ne voit que le Gibier, & il tuë„ ra son meilleur Ami, plûtôt que de manquer un „ Perdreau *(b)*. A voir de quelle maniére un Chas„ seur se plaît dans le carnage, ce qu'on peut dire „ de plus honorable sur son compte, c'est qu'il est „ un noble Boucher.

Portrait du Chasseur par Mr. *Régnard* *(c)*.

--- --- --- --- --- Prendre bien de la peine,
Interrompre au matin un tranquile sommeil,
Aller dans les Forêts prévenir le Soleil,
Fatiguer de ses cris les échos des Montagnes;
Passer en plein midi les Guerêts, les Campagnes,
Dans les plus creux Valons fondre en désespérés,
Percer rapidement les Bois les plus fourrés,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un Chien pour guide,
Manquer la Bête enfin, après avoir couru,
Et revenir bien tard mouillé, las & recru,
Estropié souvent, dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie?

Por-

(a) V. là-dessus le IX. *Entretien des Ombres* pag. 266.
(b) Peut-être seroit-il saisi d'un mouvement tout opposé, à la vuë d'un Homme qui feroit mine d'en vouloir à sa vie.
(c) Comédie de *Démocrite* T. II. pag. 18.

Portrait du Chasseur par *Ovide* (*a*).

Venator sequitur fugientia; capta relinquit:
Semper & inventis ulteriora petit.

Pogge Florentin raconte une Histoire fort plaisante, pour condamner la manie de ceux qui consument leur tems & leur bien à la Chasse & à la Fauconnerie, sur tout quand ce sont des personnes de bas lieu (*b*). „Un Médecin de *Milan*, qui guerissoit de la folie, avoit un creux plein d'eau dans „ sa maison, où il mettoit ses malades, les uns jusqu'aux genoux, les autres jusqu'à la ceinture, & „ les autres jusqu'au menton, selon qu'ils étoient „ plus ou moins foux. Un d'eux qui étoit déja „ assez bien remis, se tenoit par hazard devant la „ porte, & voïant passer un Gentilhomme à cheval avec un Faucon sur le poing & ses Chiens après lui, il voulut savoir à quoi servoit tout cet „ apareil? Il lui répondit, *A tuër certain gibier.* „ Le Malade lui demanda encore ce que pouvoit „ valoir le Gibier qu'il tuoit dans un an? L'autre „ lui repliqua, *Neuf ou dix écus:* & comme il le „ pressa de lui dire combien ses Chiens, son Cheval, & ses Oiseaux lui coûtoient d'entretien tous „ les ans? Il lui dit, *Quatre cens écus.* Le Malade „ entendant cela, lui dit de s'en aller au plus vîte, si son salut lui étoit cher. Car, *ajouta-t-il*, „ si notre Maître vient & vous trouve ici, il vous „ mettra assûrément dans son creux avec les Foux „ jusqu'au menton.

AR-

(*a*) Amorum Lib. II. Eleg. 9.

(*b*) Je parle après Mr. *Boier* dans son Livre Anglois & François, intitulé *The Wise and ingenious Companion* &c. Ou le *Compagnon sage & ingénieux* &c.

ARTICLE XIX.

Origine du Jeu de Cartes accompagnée de Bons-Mots.

SANS examiner, si quelques Jeux de Cartes, qui eûssent quelque ressemblance avec ceux de notre tems, furent en usage chez les Grecs & chez les Romains; le P. *Menestrier* (*a*), se bornant à la France, dit qu'il n'y a pas 400. ans que les Jeux de Cartes sont en usage dans le Roïaume. „Il le mon-„ tre par une Ordonnance du Roi *Charles VI.* de „ l'an 1391. dans laquelle ce Prince fait l'énumé-„ ration des Jeux où ses Sujets s'occupoient alors, „ & négligeoient ceux qui pouvoient les disposer „ aux Exercices Militaires, il les défend, sous pei-„ ne d'amende. Ces Jeux, dont il est parlé dans „ l'Ordonnance, sont le Jeu des dez, le Jeu des „ dames, le Jeu de billard &c. Et il n'y est point „ parlé de celui des Cartes; qui sans-doute, par le „ motif de l'Ordonnance auroit été un des pre-„ miers défendus, s'il avoit été alors en usage. No-„ tre Auteur marque en même tems l'Epoque de „ ce Jeu, qui fut l'année d après cette Ordonnance, „ en 1392. & l'occasion qui le fit inventer. Ce fut „ cette même année que *Charles VI.* tomba en „ frénésie, & où l'on s'apliquoit à la Cour à dissiper sa „ mélancholie par toutes sortes de moïens. Il cite „ à ce sujet un compte de *Charles Poupart*, Argen-„ tier du Roi, où il est dit : *A Jacquemin Grin-„ gonneus Peintre pour trois Jeux de Cartes à or &* „ *à diverses couleurs de plusieurs devises, pour porter* „ *devers ledit Seigneur (Roi) pour son ébattement*, „ 56. *Sols parisis.* Le P. *Menestrier* ajoute, pour „ con-

(*a*) Bibliothéque Curieuse T. II. pag. 174.

„ confirmer son sentiment, qu'on ne voit ni bas-„ reliefs, ni peintures, ni tapisseries avant ce tems-là, „ où ce Jeu soit representé; au lieu qu'en plusieurs „ autres on voit des Dez, des Echiquiers, des Cor-„ nets &c. & qu'enfin nos vieux Romans parlent „ en diverses occasions de tous ces Jeux, sans faire „ nulle mention des Jeux de Cartes". Je dois cette remarque à l'Auteur d'une Dissertation sur *l'Origine du Jeu de Piquet trouvée dans l'Histoire de France*, sur laquelle Dissertation je renvoïe les Lecteurs curieux aux *Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des Beaux Arts pag.* 934, &c. de l'année 1720. Pour le dire en passant, l'Auteur de cette Piéce, que je crois être le P. *Daniel*, fixe le Jeu du Piquet au tems du Roi *Charles VII*. & il soûtient sa thése avec toute la probabilité, dont un fait de cette nature puisse être susceptible.

„ *Bautru* aïant écarté mal-à-propos au Jeu, dit „ en son vieux Angevin, je suis un vrai *goussault*. „ Un Abbé de ce nom, qui se rencontra là par ha-„ zard, & que *Bautru* ne connoissoit point, s'ima-„ ginant que l'autre l'avoit dit par moquerie, lui „ répondit en colére, *Vous êtes un Sot*. A quoi „ *Bautru*, qui se douta bien que l'Abbé s'apelloit „ *Goussault*, repliqua finement, *C'est ce que je voulois dire*. Car en Anjou *Goussault* signifie *Sot* (*a*).

„ Une Fille de 27 à 28 ans, qui joüoit fort „ petit Jeu en pique, & à qui il entra le 4 & le 7 „ de carreau, le 5 & le 6 de cœur, & le 3 de „ tréfle, chagrine de voir un si mauvais jeu, laissa „ échaper un mot, qui donna lieu à cette Epi-„ gramme:

Une

(*a*) Mém. Hist. Polit. Crit. & Litér. par *Amelot de la Houssaie*. Tom. II. pag. 381.

Une Fille jolie, & de condition,
De qui le Jeu de l'Hombre est l'inclination,
S'écrioit l'autre jour d'une voix assez forte:
Hé, bon Dieu, que je jouë avec peu d'agrément!
Quoi! faut-il qu'éternellement
Rien ne m'entre en ce que je porte (a).

La perte qui console d'une autre.

Au Jeu ruiné sans ressource,
N'aïant pas un sou dans la bourse,
Lubin trouva sa Femme au lit,
Qui venoit de rendre l'esprit:
J'ai perdu mon Bien, mais qu'importe?
Calmons, dit-il, notre douleur;
Consolons-nous de ce malheur,
Je gagne assez, ma Femme est morte (b).

ARTICLE XX.

Remarques sur le Jeu.

DEs Savans (c), qui certainement ne plaidoient pas leur propre cause, ont fait revenir bien du monde, sur ce qu'on attachoit de criminel au Jeu de Cartes, ou à quelque autre Jeu de Hazard que ce soit considéré en lui-même. Mr. *de Crousaz* (d) va lever une autre difficulté qu'on se fait, & qui consiste à savoir, *Comment une Personne qui a de l'esprit & de* „ *l'étu-*

(a) Lettres de *Boursault*. T. II. pag. 77.
(b) Epigrammes de Mr. *Lebrun* pag. 108.
(c) Mrs. *de la Placette*, *Barbeyrac*, & autres.
(d) Traité de l'Education des Enfans. T. II. pag. 449.

l'étude, préfére néanmoins très-souvent le Jeu à la Conversation. ,, C'est, *dit-il*, que le Jeu débarasse ,, des personnes de bon sens de la nécessité d'entre- ,, tenir une compagnie qui ne les goûteroit guéres, ,, & d'entendre bien des choses plus méprisables ,, que le Jeu. *A cette raison notre Auteur en ajoute une autre.* « Un Homme, qui s'est occupé, ,, pendant la plus grande partie du jour, d'affaires ,, qui demandoient une grande attention; & dont, ,, par l'intérêt qu'il y prenoit, les idées pourroient ,, le suivre & continuër à le fatiguer, dans le tems ,, que le repos lui seroit nécessaire, trouvera dans ,, le Jeu un secours propre à le distraire. La con- ,, versation auroit de la peine à produire le même ,, effet; elle retombe insensiblement, & presque ,, toujours, sur ce qu'on a à cœur. Une conver- ,, sation vive, spirituelle, fatigue un Homme déja ,, épuisé; & si elle n'est que languissante, elle ne ,, lui fournit pas la distraction qu'il cherche". Ne pourroit-on pas soûtenir encore que l'indocilité de la plûpart des gens, & celle en particulier des Vieillards & des Femmes, qui ne goûtent que ce qu'ils ont conçu ou entendu dire à leurs Péres & à leurs Méres, souvent aussi ignorans ou aussi crêdules que leurs Nourrices; ne pourroit-on pas, dis-je, soûtenir que cette indocilité est souvent la cause qu'un Homme, qui sait raisonner, & qui le feroit même avec plaisir, soit pour instruire les autres ou pour s'instruire soi-même (*a*), préfére cependant le Jeu à la Conversation, quoi-qu'il ne soit rien moins que passionné pour le Jeu? En-effet, quel plaisir trouve-t-on

(*a*) Les objections, bonnes ou mauvaises, qu'on lui feroit modestement, lui donneroient lieu de reformer ses idées, ou de les apuïer de nouvelles raisons. Ce qu'il ne peut faire si on lui accorde tout, ou qu'on n'écoute rien.

t-on dans l'entretien de gens, qui, si on les laisse dire, debitent avec la derniere hardiesse des choses peu sensées ou fausses; ou qui, si on les reléve, fût-ce même honnêtement, vous font passer pour un impoli, ou tout-au-moins pour un Homme qui veut se distinguer des autres? Revenons à Mr. *de Crousaz.*

„ Je trouverois assez à propos (*dit-il quelques* „ *Pages plus bas*) que des Jeunes-gens de qualité „ (*rien n'empêche d'y comprendre aussi les riches, de* „ *quelque condition qu'ils soient*) destinâssent aux „ Pauvres tout le gain qu'ils font au Jeu. Ils aime- „ roient à gagner, parce qu'ils aimeroient à faire „ bien ce qu'ils font, & à soulager les nécessiteux; „ & ces motifs ne les rendroient point inquiets ni „ avides de l'argent d'autrui. Mais je ne voudrois „ pas que cet argent gagné, ils le distribuâssent in- „ différemment aux premiers Gueux qui se pré- „ sentent. Il faut s'accoûtumer de bonne heu- „ re à faire tout avec discernement. Une libéra- „ lité mal entenduë entretient la fainéantise, & „ l'on ne sauroit inspirer trop de mépris & d'éloi- „ gnement pour ce Vice, aux personnes qui ont de „ la naissance. Il ne faut pas laisser un Enfant dans „ le préjugé que Dieu le bénira; parceque des Fa- „ quins prient, ou plûtôt font semblant de prier „ pour lui. Il faut que les Enfans prennent soin de „ s'informer eux-mêmes, de ceux qui sont dans le „ besoin, afin de placer à propos leurs libéralités". Il seroit à souhaitter aussi, qu'autant que la chose seroit possible, on donnât soi-même ses charités aux Nécessi eux. Cela leur feroit un double plaisir, celui de l'assistance, & celui du cas qu'on en fait, & qu'on en doit toujours faire, si les Nécessiteux sont Gens de bien. C'est ce que j'ai vû pratiquer à un Homme de mérite, qui ordonna à son Eléve, de

con-

donner lui-même & gracieusement à un honnête Indigent, ce qu'il vouloit lui faire donner par les mains de son Laquais. Deplus, en élevant ainsi l'opulente Jeunesse, qualifiée ou non, on la rendroit moins orgueilleuse, & plus sensible aux besoins & aux souffrances des Pauvres.

„ Un illustre Moderne, *je crois que c'est le Prin-*
„ *ce de Condé*, avoit prié à souper une personne
„ d'une grande distinction: on se mit à jouër après
„ le repas; l'étranger perdoit une somme considé-
„ rable; celui qui donnoit le repas, brouilla ses
„ cartes, comme s'il eût perdu, quoi-qu'il gagnât:
„ l'un de ses Gentilhommes lui disant, quand la
„ compagnie se fut retirée, qu'il n'avoit pas pris
„ garde à son Jeu, & qu'il avoit gagné; *Je le sa-*
„ *vois bien*, répondit-il; *mais je ne voulois pas lui*
„ *gagner son argent, ni lui faire païer son Soupé* (a)".
Que jugeront de l'action de cet illustre Moderne les personnes, qui posent comme une maxime absoluë, *Qu'il faut toujours jouër le Jeu, & qu'on ne doit point y faire de grace?* Le Prince *de Condé* pensoit-il de même? Et pour raisonner du plus au moins, n'est-il point parmi les Particuliers des cas, où l'on devroit se faire un mérite d'imiter la générosité de ce Prince? Sans-doute. Selon moi, en user autrement, c'est jouër par intérêt; ou du-moins faire dégénérer en une manifeste & cruelle injustice, ce qui hors de ces cas seroit une bonne & légitime justice. Je suis prêt à changer là-dessus mes idées & ma conduite; si l'on me démontre que j'ai tort, par des raisons tirées de meilleures sources que la pratique ordinaire des Hommes.

AR-

(a) Lettr. Cur. de Litér. & de Mor. par l'Abbé *de Bellegarde* pag. 91.

ARTICLE XXI.

Lettre de Mr. POTIN *sur mes remarques touchant le Jeu.*

MONSIEUR.

„ VOs reflexions ſur le Jeu m'ont paru ſenſées, „ & très-aplicables au commun des Perſonnes, „ à qui cet amuſement fournit une reſſource, que „ la ſécheresse de leur converſation leur refuſe. „ Mais la néceſſité de jouer, pour remplir ces vui- „ des, ne me paroît nullement propre à ceux qui „ ſont capables de reflechir, & par conſéquent de „ mieux emploïer leur loiſir, en le mettant à pro- „ fit utilement ou agréablement. A la bonne heure „ que ceux, dont l'eſprit eſt borné à la ſphére de „ leurs ſens, qui ne peuvent que repeter ce qu'ils „ ont vû ou entendu dire, ſe dédommagent aux „ dépens de leur prochain de cette ſtérilité de gé- „ nie, & qu'ils cherchent dans le Jeu ce ſuplément „ dont ils ont beſoin. Leur Inſtinct jouë dans ces „ occaſions le rôle du Bon-Sens, de deux maux „ c'eſt éviter le pire. A la bonne heure encore, que „ ceux, dont la portée va plus loin, & dont l'eſ- „ prit eſt orné par le Naturel ou par l'Etude, aïent „ recours au Jeu dans de certaines diſpoſitions d'eſ- „ prit, où ils ont beſoin de ſe diſſiper des médi- „ tations qui les ont fatigués. Qu'ils prennent mê- „ me ce parti, pour varier dans un beſoin les oc- „ cupations d'un tems deſtiné à la compagnie, où „ ils ſe trouvent. Mais je vous avouë, qu'il ne me „ paroît pas raiſonnable, que des Gens choiſis „ forment une Societé, & s'aſſemblent certains „ jours fixés, pour donner de deſſein prémédité, „ à une occupation auſſi vaine, un tems qu'ils pour-

„ roient

„ roient beaucoup mieux emploïer. N'eſt-il pas „ ſurprenant qu'ils préférent conſtamment le Jeu „ aux agrémens de leur converſation, & à l'utilité „ qu'ils pourroient retirer de leurs reflexions ſur des „ Sujets propoſés, ou ſur des lectures qui en four- „ niroient la matiére ? Je me flatte, Mr., que vous „ ſerez de mon ſentiment; & que vous trouverez „ que ſi parmi ceux qui compoſent de pareilles So- „ cietés, il s'en trouve qui aïent de la ſupériorité „ de ſavoir & de génie, il y auroit de la préſom- „ tion à eux de croire, qu'en ſe renfermant en eux- „ mêmes, ils y trouveront toujours tous les ſecours „ dont on a beſoin, pour enviſager un ſujet dans „ tous ces differens points de vuë. Quand même „ cela ſeroit, il y auroit de la générosité à ſe com- „ muniquer à ceux qui n'ont pas ces avantages; & „ l'on devroit être plus ſenſible au plaiſir de leur „ communiquer ſes lumiéres, qu'à celui qu'on peut „ prendre au Jeu, ſi la vanité même n'étoit dans „ ces occaſions la dupe de l'intérêt; motif qu'on „ ſe déguiſe à ſoi-même, parce qu'il ne fait pas aſ- „ ſez d'honneur. Mais qu'on y faſſe quelque at- „ tention, on ſentira, je m'aſſûre, que le gain eſt „ l'unique raiſon qui détermine à préférer le Jeu à „ la Converſation. Je n'en veux point d'autre preu- „ ve que celle-ci; c'eſt qu'on ne jouëroit point, ſi „ le Jeu n'étoit intéreſſé; & jusqu'à ce qu'on jouë „ pour le ſeul plaiſir de jouër, il eſt hors de doute „ que tous les raiſonnemens qu'on pourroit faire „ contre ce que j'avance, loin de convaincre, ne „ pourront que faire tort au Jugement ou à la Bon- „ ne-foi de ceux qui ſoûtiendront la Théſe oppoſée.

Le moïen de trouver à redire à une Lettre auſſi judicieuſe que celle de Mr. *Potin*?

AR-

ARTICLE XXII.

Réflexions sur la Générosite *prise dans le sens de* Libéralité.

L'IDE'E qu'on se fait dans le Monde de la *Générosité* est assûrément des plus fausses, & très-digne par conséquent de censure. Un Homme par exemple qui offre à tous venans un repas, & autant qu'on en veut d'un Vin, dont il ne manque guére de relever le premier l'excellence, par le prix souvent aussi faux qu'exorbitant qu'il y met; cet Homme, dis-je, qui ne va pas au delà, se croit véritablement *Généreux*, & passe même pour tel dans l'esprit de bien des gens. Pour moi, qui ne crains point de me distinguer de la foule, quand elle a tort; je regarderai toujours un tel Homme comme un Homme *Vain*, s'il ne me donne pas d'autres marques de son humeur bienfaisante. Je ne changerai même jamais d'avis à l'égard de cet Homme, à moins qu'en sécret & de son propre mouvement, *Il ne fasse du bien aux Pauvres, qu'il ne couvre ceux qui sont nuds, & qu'il ne nourrisse ceux qui meurent de faim & qui ne sauroient lui rendre la pareille.* C'est-là la Loi & les Prophêtes, & c'est-là aussi ce que la pure Raison nous dicte. Qu'après cela, on éclaire de près la conduite de nos prétendus *Généreux*, qu'on les examine sur cette régle; & l'on verra avec étonnement combien il en est peu, qui méritent à juste titre le nom de *Généreux* qu'on leur donne.

Donner par vanité, n'est pas d'une grande Ame,
C'est donner à soi-même, & non pas au Prochain;

C'est

C'est rendre son bienfait, c'est acheter du blâme,
C'est perdre son argent enfin (*a*).

Au sens de Mr. *Chevreau* (*b*), on perdroit encore son argent, si l'on ne donnoit pas promtement.

Celui qui le fait promtement,
Sans faire long-tems attendre,
Oblige toujours doublement.
L'espoir qu'on fait languir, s'inquiéte, se lasse,
Se rebute facilement.
Et la grace, en un mot, ne passe point pour grace,
Quand elle vient trop lentement.

Cette condition est en-effet si nécessaire dans toute grace, que *Senéque* dit, dans une de ses Lettres: *Dedit mihi beneficium, sed tam tardè dedit, ut plus præstitus fuerit si citò negasset.* Ou pour exprimer la même chose dans les termes d'*Owen*;

Qui citò vel bellè negat, is tribuisse videtur
Munera; nam semper est odiosa mora.

Dont voici la traduction par Mr. L. B.

Il ne faut plus de toi que jamais rien j'attende,
En promettant toujours, faloit-il m'abuser?
Il valoit mieux me refuser,
Dès-que je te fis ma demande.

(*a*) Poësies du Sr. *Du Commun*, pag. 38.
(*b*) *Chevræana* T. I. pag. 3.

ARTICLE XXIII.

*Générosité d'*Auguste I. *Roi de* Pologne, *aujourd'hui régnant.*

„ LE Mercure de Paris (*a*) nous a apris qu'*Au-*
„ *guste* I. Roi de *Pologne*, retournant dans son
„ Royaume, & passant à demi lieuë de *Gornitz*
„ une de ses Villes frontieres, ses Postillons, pour
„ éviter un mauvais chemin, traverserent le champ
„ labouré d'un Païsan, qui les aïant aperçus se sai-
„ sit des rênes des Chevaux, & menaça de bri-
„ ser les rouës du Carosse, avec une forte hache
„ dont il étoit armé, si l'Equipage ne prenoit la
„ Route ordinaire. Deux Pages de S. M. Po-
„ lonoise qui suivoient le Carosse, avancerent, &
„ maltraiterent le Païsan; les Postillons alloient con-
„ tinuer leur voiage lors-que le Roi de Pologne
„ entendant le bruit de leur dispute défendit aux Pa-
„ ges de fraper le Païsan, & lui ayant fait distribuer
„ quelque argent, ordonna aux Postillons de tour-
„ ner, & de rentrer dans le grand chemin, en di-
„ sant: *Que ce pauvre Homme avoit raison de dé-*
„ *fendre son Bien, & qu'un Roi n'étoit pas plus en*
„ *droit, que le moindre Particulier, de ruiner quel-*
„ *qu'un sans nécessité.*

Qu'il y a de noblesse dans ce sentiment! Mais qu'il est aisé, sur tout à un Prince, de ne le pas soûtenir comme il faut, à-moins que de savoir, ou de vouloir bien donner au terme de *Nécessité* les bornes que la Raison lui prescrit. Aprenez aussi de là à modérer vos passions, vous Particuliers, qui, quoi-que vous n'en aïez pas le pouvoir, vous portez souvent à vous vanger avec plus de violence, que ne le feroit un puissant & redoutable Monarque.

AR-

(*a*) Juill. 1722. p. 192.

ARTICLE XXIV.

Générosité d'un Médecin.

„ Mr. *Brayer*, le plus habile & le plus cé-
„ lébre Médecin qu'ait eû la Faculté de Pa-
„ ris, portoit chaque premier jour du mois un sac
„ de mille francs à son Curé, pour les Pauvres
„ honteux de sa Paroisse, & il n'y a pas manqué
„ pendant quinze ans; de-sorte-qu'il a donné cent
„ quatre vingt mille livres d'argent monnoïé, sans
„ les autres charités, dont peut-être il n'a voulu
„ d'autres témoins que lui-même. On n'en a rien
„ sû qu'après sa mort, que le Curé de *St. Eusta-*
„ *che* a trouvé juste de rendre ce témoignage à la
„ mémoire d'un Homme si charitable. (*a*)

Est-ce ainsi en bonne foi que nous agissons, quand le Ciel nous comble de Biens? Au lieu d'en faire part à l'Eglise, ou à des Pauvres honteux, n'a-t-on pas vû au contraire (dans ces fortunes immenses & subites, qui se sont faites nouvellement dans plus d'un Etat) des gens qui n'ont pas même pensé qu'ils eûssent ce devoir à remplir; & refuser, qui plus est, à le faire, quand on leur en a representé l'obligation? Mais animés d'un autre esprit, ils avoient de tout autres vuës. Les uns, & ceux-ci font bien le plus grand nombre, non contens d'un million qu'ils pouvoient avoir gagné, n'ont pensé qu'à doubler, qu'à tripler, ou même qu'à *décupler* (*b*) leur capital; & risquant en vrais insensés le tout pour le tout, ont perdu sans retour leur premier gain. Heureux encore, si avec ce gain ils n'avoient pas per-

(*a*) Lettres de *Boursault* T. 2. P. 115.
(*b*) Qu'on me passe ce mot, quoi-qu'il ne soit pas François.

du le Bien qu'ils avoient auparavant, de même que celui qu'on leur avoit confié. Les ſeconds plus modérés en apparence, mais peut-être plus avares ou plus timides dans le fond, ſe ſont retirés à propos du malheureux Commerce des Actions : *Afin*, diſoient-ils, *de jouïr tranquilement de leurs profits*; mais pour mener en effet un genre de vie tumultueux, & qui ne leur convenoit nullement. Car que ces riches *Miſſiſſipiens* ſe donnent, tant qu'ils voudront, des airs de Grandeur, on verra cependant toujours à leurs maniéres, que ſemblables à des Rois de Théatre, qui n'ont qu'une Majeſté empruntée, il n'y a pas long-tems qu'on leur a mis, pour ainſi dire, le Sceptre à la main, & la Couronne ſur la tête.

Licet ſuperbus ambules pecuniâ,
Fortuna non mutat genus. (*a*)

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir faire une troiſiéme Claſſe de ceux qui ont gagné au *Commerce des Actions*, & relever ici publiquement leurs actes de Charité & de Bénéficence : mais je n'ai oui parler que du ſeul Mr. *Demeuves*, Banquier à Paris, qui ſe ſoit ſignalé à cet égard, en donnant paſſés deux Millions, pour délivrer des Priſonniers detenus pour dettes. Je le crois ſur le raport du *Courier* (*b*). Qu'une Police, telle qu'on l'obſerve à *Genéve* & à *Veniſe*, ſeroit par tout néceſſaire ! On ne verroit pas, comme on fait, les Petits s'élever ſi fort au-deſſus de leur condition, ni les Grands, ou obligés à leur ceder, ou emploïer, pour ſe maintenir

(*a*) *Horat.* Ode 4. Libri Epodon.
(*b*) *Courier Polit. & Gal.* du Lundi 3. Juin 1720.

tenir dans leur rang, des voïes indignes d'eux, ou qui reduisent leurs Familles à la mendicité.

Le Traducteur de la *Réligion des Mahometans* fait, dans sa Préface (*a*) sur cet Ouvrage (*b*), une reflexion qui donnera du poids à la mienne. „ Nous „ avons beau défigurer les *Mahometans*, ils ont „ néanmoins des Vertus, que nous pouvons leur „ envier. Ils aiment la Priére & l'Aumône. Que „ cet exemple nous touche, & nous ramène de „ notre libertinage, & de notre indévotion, à „ une conduite plus édifiante. Prions Dieu sans- „ cesse; élevons notre ame à lui, & faisons par „ choix, par tendresse, & par raison, ce que d'au- „ tres peuvent faire par coutume. Et pour ce qui „ est des Pauvres, ne les oublions jamais dans no- „ tre prospérité, dans notre abondance, & dans „ nos plaisirs. Ne leur refusons point la dîme de „ notre Jeu (*c*), de notre recolte, & de nos „ gains. Partageons avec eux de notre médiocrité, „ & même de notre disette, si les riches ne veu- „ lent pas les secourir à proportion de leurs Biens „ & de leur opulence. C'est une honte qu'il y aît „ des Pauvres parmi les Disciples de J. Christ. „ C'est comme si on voïoit une grande Famille, „ dont une partie rouleroit dans un Carosse super- „ be, tandis que l'autre partie se morfondroit à „ côté des portiéres, pour avoir l'Aumône. Cet „ objet fait fendre le cœur, & aujourd'hui plus que „ jamais. Tout le monde joue, ou porte son or & „ son argent à la Bassette publique & à peine s'en „ reserve-t-on pour la nourriture & l'habillement. „ On

(*a*) P. 60.

(*b*) Ecrit en Latin par feu Mr. *Reland*.

(*c*) Mr. *Durand*, qui est Ministre à Londres, veut parler du *Jeu des Actions* & de l'*Allée au Change*.

„ On emprunte à tout intérêt pour agacer la „ Fortune, & on laisse là les Pauvres qui nous „ environnent, & qui nous accablent de toutes „ parts.

ARTICLE XXV.

Générosité d'un Savant dans l'Histoire Ecclesiastique.

FEU Mr. *Oudin*, qui n'avoit pas assez de revenus pour vivre mais trop pour mourir, fit une action que je ne saurois me resoudre à laisser dans l'obscurité. Un Ministre Refugié, qui n'avoit pour l'entretien de sa nombreuse Famille que 400. florins que l'Etat lui donnoit, étant appellé à une des principales Chaires Wallonnes de ce Païs; un Magistrat de la Ville, qui souhaittoit depuis longtems de mettre Mr. *Oudin* à son aise, crut en avoir trouvé l'occasion, en lui faisant donner les 400. florins que le Pasteur avoit comme Ministre Refugié. La chose n'étoit pas dans le fond si injuste; puisque par sa vocation à l'Eglise de L** il revenoit toujours à ce Pasteur 600. florins de plus qu'il n'avoit auparavant Mr. *Oudin* néanmoins instruit de l'affaire, s'en fut chez son Protecteur, & lui dit : *Qu'il lui étoit infiniment obligé de sa faveur; mais qu'il ne pouvoit gagner sur lui de faire retrancher* 400 *florins à un Homme, qui n'en avoit pas trop de* 1400 *pour lui & pour sa nombreuse Famille*. La chose fut faite comme elle fut dite; & le généreux Mr. *Oudin* se retira aussi content de la favorable disposition du Magistrat à son égard, qu'il l'étoit de la bonne fortune du Prédicateur.

Un Homme riche, qui jouit aux dépens d'un autre des gages d'une fonction qu'il n'exerce plus; &

& un Etranger, qui pouvant s'en passer, recueille toute la succession d'un Mourant, quoi-que celui-ci laisse après soi des Parens pauvres : ces deux Hommes, dis-je, ressemblent bien mal à Mr. *Oudin*, & répondront, je m'assûre, de leur procédé devant le Tribunal du grand Juge du monde. Poussons plus loin notre reflexion sur ce Légataire, & disons que supposé même qu'il eût besoin du Bien qu'on lui légue par testament, il commettroit cependant un très-grand crime, en s'apropriant dans son entier une telle Succession. Un Homme sensé ne privera jamais de son héritage ses Collatéraux indigens, s'ils ne lui en ont point donné de sujet. Les Loix Humaines, qui n'ont ni prévû tout, ni pourvû à tout, le permettent à-la-vérité : mais il en est de supérieures & de secrétes, qui nous le défendent certainement. *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit*, est une Maxime qu'on prêche fortement aux autres, mais qu'on ne pratique guéres soi-même.

ARTICLE XXVI.

Le Bourgeois soupçonné à tort d'Avarice.

UN jour qu'on faisoit, dans une des principales Villes de ces Provinces, une collecte pour les Pauvres, ceux qui recueilloient les aumônes s'en furent chez un Bourgeois très-riche ; mais qui, dans une chambre joignant celle où on les avoit reçus, grondoit sa servante de ce qu'elle emploïoit une allumette entiére pour allumer ses tourbes : ce qui donna à nos Collecteurs une très-petite idée de la libéralité du Maître. Le Bourgeois paroissant enfin, il leur donna une somme telle qu'on n'en donne guéres. Les Collecteurs, frapés d'un phénomène

méne si rare, ne purent s'empêcher de lui en témoigner leur surprise, qu'ils accompagnérent d'un air, & peut-être aussi de paroles propres à lui faire sentir, qu'ils avoient bien entendu ce qui venoit de se passer entre lui & sa Servante. Cet Homme ne nia point la querelle, mais il leur dit en même tems: *C'est, Mrs., par de telles épargnes que je me mets en état de faire de si fortes charités aux Pauvres.*

Qu'il y a de générosité dans cette épargne, qui paroît d'abord si sordide! Et qu'on trouveroit parmi nous de gens, qui ne donnant que fort peu aux Collecteurs d'Aumônes pourroient leur dire, en leur montrant je ne sai combien de somtueuses superfluïtés! *Voilà, Mrs., ce qui nous empêche de faire de plus fortes charités aux Pauvres.* En-effet, si les Nécessiteux souffrent de la sordide Avarice des uns, ils souffrent encore davantage de l'excessive vanité des autres: Car il y a sans-contredit plus de personnes vaines à l'excès, qu'il n'y en a d'avares à un certain point; & la Vanité, non plus que l'Avarice, ne nous permet pas d'avoir du superflu.

ARTICLE XXVII.

Sordide Avarice d'un Grand-Seigneur, avec une Réflexion d'usage qu'on améne à ce propos.

„ L'ARCHEVEQUE-Electeur, *Jean Hugues d'Orsbeck*, qui a tenu le Siége à *Tréves*, avoit un Frére-aîné si avare, quoi-qu'il fût très-riche, qu'il n'avoit qu'un seul Valet. Il couchoit ordinairement sur deux coffres pleins de toutes sortes d'espéces d'or; & lorsque l'Electeur lui envoïoit quelque présent de vin, de Gibier, ou

„ de

„ de fruits, il ouvroit ces deux coffres, & difoit „ au porteur: *Vois-tu bien ce qui eſt là-dedans, mon* „ *Ami? tu diras à mon Prêtre que je n'ai que faire* „ *de lui, ni de ſes préſens*; mais il ne laiſſoit pas de „ les garder, ſans rien donner au porteur (*a*).

Quelle lâcheté! mais quelle lâcheté encore à certains Bourgeois, de ſouffrir, quand on prend chez eux un repas, qu'on le paie en ſortant à leurs domeſtiques, qu'ils font tenir pour cet effet à la porte.

Tu t'imagines, Licidas,
Que je te dois quelques repas:
Tu mémoire eſt mauvaiſe, & ta mépriſe forte;
Je les ai païés à ta porte. *Mr. P***.

Il eſt même des Bourgeois, & j'y comprens auſſi les Femmes, qui ne rougiſſent pas de demander à leurs gens, ce qu'ils ont reçû, afin de porter leur jugement ſur l'avarice ou ſur la générofité de leurs Convives; qu'ils louent ou qu'ils blâment enſuite dans le Public, ſur le fondement du monde le plus trompeur. Car d'un côté, ſi l'on note d'infamie les perſonnes qui manquent à donner dans ces occaſions, beaucoup de riches mais raffinés Avares feront les libéraux, pour n'être point marqués à leur véritable coin. Et de l'autre, on taxera ſouvent d'avarice des gens, qni n'en ſont nullement entachés, mais qui agiſſent par raiſon: ou ſi les perſonnes généreuſes, mais peu fortunées, n'ont pas le noble courage de ſe mettre au-deſſus du *Qu'en dira-t-on*? elles ſe ruïneront à manger dehors; ce qui, ſans la coutume établie, nous paroîtroit une fra-

(*a*) Mém. Hiſt. &c. du Sr. *Amelot de la Houſſaie*. T. II. p. 363.

frapante contradiction. J'observe d'ailleurs, que cette inutile dépense ne laisse pas d'aller loin au bout de l'an, pour les nombreuses Familles qui se regalent souvent les unes les autres. Si on a de l'argent de reste, il est mille sujets plus dignes de notre superflu que les Domestiques (*a*), qui ne souffrent jamais, s'ils font leur devoir, & qu'ils aïent affaire à de bons Maîtres. Je ne saurois croire au-reste, quoi-qu'on me l'aît assûré, qu'il y aît des gens si malfaits, que d'alleguer ces *revenant-bon* aux Domestiques qu'ils louënt, afin de leur donner moins de gages. Ce procédé me paroît si indigne, que je ne comprens pas que seulement la pensée en puisse monter dans l'esprit de personnes, qui veulent passer pour gens de cœur & d'honneur.

*Epigramme de Mr. P.** sur un ennuïeux repas.*

Quand acceptai ton ennuïeux repas,
Sottise fis la plus grande du monde :
Or maintenant, si ne te le rens pas,
C'est que ne veux en faire une seconde.

ARTICLE XXVIII.

De la Polylalie (*b*) *ou Intemperance de Langue.*

„ IL y a des gens, *dit Phocylide* (*c*), qui parlent „ presque pendant toute leur vie, sans penser. „ Leur

(*a*) Ils n'en deviennent que plus vains, & plus intraitables.

(*b*) Au cas qu'on me reléve sur ce mot pédantesque, j'en appelle à l'autorité d'un Puriste de France, qui pour nous aprendre le *Beau Langage*, a déja fait une Grammaire, & nous prépare un autre Livre, qu'il intitulera la *Calolalie Françoise.* Je ne sai ce que les Personnes, qui n'entendent pas le Grec, penseroient, si cet Auteur alloit faire un Livre sur le *Mauvais Langage*, auquel il donnât le titre de *Cacolalie Françoise.* Peut-être se boucheroient elles le nez, à la seule vuë du titre.

(*c*) Précepte 10.

„ Leur langue eſt comme une machine montée „ pour un long eſpace de tems, & qui eſt déterminée néceſſairement à ſe mouvoir.

„ Les Babillards, *dit l'Auteur du Traité de la Langue* (*a*), ſont très-mépriſables; parce qu'ils „ ne ſont tels que par petiteſſe d'eſprit, par étourderie, par indiſcretion, ou par foibleſſe. Leur „ foibleſſe paroît dans l'impuiſſance où ils ſont de „ retenir le cours de leurs paroles; leur indiſcretion „ dans leur incapacité d'obſerver des ménagemens; „ leur étourderie dans l'inattention continuelle où „ ils ſont ſur les bienſéances de la converſation; & „ leur petiteſſe d'eſprit dans le peu d'étenduë de „ leurs lumiéres, qui ne leur permet pas d'aller „ juſqu'à l'intérieur de ceux qui les écoutent, pour „ y connoître quand il convient de parler, ou de „ ſe taire.

Selon Mr. de la Rochefaucault (*b*) „ Au lieu d'être „ attentifs à connoître les autres, nous ne penſons „ qu'à nous faire connoître nous-mêmes. Il vaudroit mieux écouter pour acquerir de nouvelles „ lumiéres, que de parler trop pour montrer celles „ que l'on a acquiſes.

„ Le trop parler eſt un ſi grand défaut, qu'en „ matiére d'affaire & de converſation, ſi ce qui eſt „ bon eſt court, il eſt doublement bon; & l'on „ gagne par la brieveté, ce qu'on perd ſouvent par „ l'excès des paroles.

„ Comme c'eſt le caractére des grands-eſprits, „ de faire entendre en peu de paroles beaucoup de „ choſes; les petits-eſprits au contraire ont le don „ de beaucoup parler, & de ne rien dire.

„ Mr.

(*a*) T. I. pag. 29.
(*b*) Réflex. Mor. au mot *Parler*.

Mr. *de Vigneul-Marville* (*a*) nous aprend „ Que „ l'Ancien Maréchal *de Brissac* parloit bien, mais „ peu. *François I.* aimoit le Commandeur de Ca- „ pouë, *Léon Strozze*, parce-qu'il étoit taciturne. „ Le Duc *d'Albe* étoit bien fait & de bonne mine, „ mais froid & reservé. Le Maréchal de *Toyras* „ ne parloit presque point, ce qui fit juger au Duc „ d'*Espernon*, qu'il deviendroit un grand person- „ nage. Mr le Duc de la *Rochefoucault*, qui pen- „ soit & qui écrivoit si bien, étoit toujours retiré „ en lui-même, & ne parloit guéres.

„ Les véritables Savans, *observe Mr. Chevreau* (*b*), „ ne sont pas ordinairement de grands parleurs; „ parce-qu'ils ne se prostituent pas indifférem- „ ment à tout le monde; mais qu'ils se ménagent „ en faveur de ceux qui sont capables de profiter de „ ce qu'ils disent.

Le Sage écoute tout, s'explique en peu de mots,
Il interroge & répond à propos,
Plaît toujours sans penser à plaire:
Dans ses moindres discours marque son jugement,
Et sait au-juste le moment
Qu'il doit ou parler ou se taire.
Devant un plus sage que lui
Rarement il ouvre la bouche.
Il n'est point curieux des affaires d'autrui,
Et ce qui le regarde est tout ce qui le touche (*b*).

AR-

(*a*) Mél. d'Hist. & de Litér. T. I. pag. 38.
(*b*) Chevræana T. I. pag. 140.
(*c*) Ibid. pag. 167.

ARTICLE XXIX.

Exemples de Personnes à qui la Langue demangeoit.

ON a dit du Philosophe *Anaximenès* qui étoit un grand parleur: *Qu'il repandoit dans les compagnies une riviére de paroles & une goutte de bon sens.* Verborum flumen, mentis guttam.

Boursault désigne fort joliment un Homme du même caractére. *La charmante Babet* dit-il, *aïant pris le tems que mon Abbé toussoit, pour m'interroger sur quelque chose, ne fus-je pas obligé d'attendre qu'il éternuât, pour lui rendre réponse?*

„ Un Médecin qui, en deux heures de con-
„ versation non interrompuë de sa part, avoit me-
„ né Mr. *Chevreau* des nouvelles découvertes de la
„ Médecine à la Philosophie de *Descartes* & de
„ *Gassendi*; de celle-ci à l'Histoire Latine & à la
„ Grecque; ensuite aux caractéres de *Cicéron* & de
„ *Demosthène*; de ces caractéres aux Relations de
„ nos Modernes sur les deux Indes; pour conclu-
„ sion, aux Observations de *Vaugelas* sur notre
„ Langue (*a*). Ce Médecin, dis-je, étant mort
„ Mr. *Chevreau* lui fit cette Epitaphe:

Qui nunquam potuit tacere vivus,
Hoc tandem in tumulo tacet, jacetque.

„ Dans ce tombeau gît & garde le silence, celui
„ qui ne put jamais le garder de son vivant.

Mon-

(*a*) Chevræana. T. I. pag. 141.

Monsieur l'Auteur, que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit bavard.
Jamais on n'ennuia son monde,
Avec tant d'esprit & tant d'art.

Je vous estime & vous honore,
Mais les ennuïeux tels que vous,
Eûssiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espéce de tous.

Qu'un sot afflige mon oreille,
Passe encor, ce n'est pas merveille,
Le don d'ennuïer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouïe,
D'un Homme d'esprit qui ennuïe.
J'aimerois mieux cent fois un sot (a).

L'Homme qui parle toujours de soi ou de sa Famille.

Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'Histoire de sa vie;
Et sans s'être informé si j'en avois envie,
Me conta le passé, le présent, l'avenir;
Ce qu'il fut; ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être;
Sa maison, ses parens, ses affaires, son Maître,
Sans me donner le tems de repartir un mot.
Mais comme il me dit plus qu'il n'est aisé d'entendre;
Il m'aprit plus aussi qu'il ne vouloit m'aprendre,
Car dès le premier jour, j'ai su que c'est un sot (b).

Quel-

(a) Oeuvres de Mr. *Rousseau* T. II. pag. 65.
(b) Diverf. Curieuf. T. I. p. 2.

Quelque préférable pourtant que ſoit au trop grand babil une morne taciturnité, il eſt néanmoins des cas, où celle-ci ne vaut abſolument rien. *Charleval* va nous fournir un de ces cas.

Quand on aime, hélas qu'on eſt ſot!
Quand on eſt ſot, que l'on ennuïe!
Quel chagrin faut-il qu'on eſſuïe,
Près d'un Amant qui ne dit mot?
Quelle heure eſt-il? Voici la pluïe.
Quand on aime, hélas qu'on eſt ſot!
Quand on eſt ſot, que l'on ennuïe!

Iſabelle de France, Sœur de St. Louïs, étant exhortée par ſon Confeſſeur à relâcher quelque choſe du ſilence auſtére qu'elle gardoit. *Je me tais*, lui dit-elle, *pour faire pénitence d'avoir parlé, & expier par le ſilence les paroles inutiles.*

Une Dame ſe recria fort, & fut même ſur le point de retirer ſa parole, ſur ce qu'elle avoit entendu *Et ſe taira* au lieu d'*Et cætera* qu'avoit dit celui qui avoit lû les conditions de ſon Mariage.

Epitaphe d'une Babillarde. (a)

Ici deſſous repoſe en paix
Le corps muet d'une Picarde,
Autrefois grande babillarde,
Qui dort & ſe tait pour jamais.
Mais quoi-qu'un éternel ſilence
Succéde à ſon dernier hoquet,
Je ne crois pas en conſcience,
Qu'il puiſſe égaler ſon caquet.

Un

(a) Poëſ. Div. de Furetiére pag. 167.

Un Gentilhomme Anglois, qui vint en 1719. de *Calais*, raporta qu'il avoit vû & entendu chez le Controlleur de la Doüane de cette Ville, plusieurs Serins de Canarie, qui parloient aussi bien & aussi distinctement qu'une personne. *Sur quoi l'Auteur du* Courier (*a*) *fait cette réflexion.* „ Il n'y „ a déja que trop d'Animaux dans le monde, qui „ ont l'usage de la parole; mais ils ne font pas „ tout autant de plaisir à entendre que ceux-ci. Si „ en leur aprenant à parler, on avoit pû aprendre „ aux autres à se taire, quel service n'auroit-on „ pas rendu au Public?

ARTICLE XXX.

*Epître de Mr. P**. à Mme. R*.*

GRACES à ma Muse, je puis
Par fois dissiper mes ennuis;
Par fois plaisamment babillarde,
A faire Epître goguenarde
Venant tout à coup me porter,
Il faut pour elle tout quiter;
Qu'ainsi ne soit, tenez, Madame,
Je suis dans le cas sur mon Ame:
Pour l'exorde prenez ceci,
S'il vous plaît, puis en racourci
Je vais vous tracer ma demeure
Qui n'est point tant sotte, ou je meure.

La Ville où nâquit E***.
Ce Savant Savantissimus,

Est

(*a*) Cour. Pol. & Gal. de Jeudi 9. Fevr. 1719.

Eſt celle qu'à preſent j'habite;
Elle n'eſt grande ni petite,
Mais pourtant belle, & la beauté,
Dont on prétend qu'elle ſe pique,
Eſt d'une ſingularité,
Qu'en-effet je croirois unique.
C'eſt qu'en elle on trouve à la fois,
La Ville, la Mer, & les Bois,
En regardant deſſus les toits,
Par tout viſiéres ſont bornées,
Par mâts, arbres, & cheminées,
Qui tous enſembles au niveau,
Font par ce ſpectacle nouveau,
A nos perſonnes étonnées
Douter ſi c'eſt la Terre ou l'Eau,
Si c'eſt ou Maiſon ou Bateau,
Qui nous porte & qui nous renferme;
Et nous l'ignorerions ſouvent,
Si par fois quelque malin Vent
Ne changeoit notre Terre-ferme
En Etang, & de nos maiſons
Ne faiſoit demeure à poiſſons.
Ne croiez pas que veuille rire,
Quand de chez nous l'eau ſe retire,
Le Cuiſinier communément
Trouve dans ſon apartement
Anguille ou Carpe prête à frire:
Mais, Madame, il faut tout vous dire;
Quand auſſi l'humide Elément
Y ſejourne trop longuement,
Las de voir que rien ne remuë,
Si ce n'eſt bateau dans la ruë,
Que faute d'avoir à manger
L'on pourroit bien en enrager.

On

Ou que du moins on apréhende,
Avec trop d'eau, trop peu de viande,
Tomber en inanition,
Très-contraire à la digeftion.
Faut pour éviter ce biffêtre,
En s'embarquant par la fenêtre,
Et donnant à rire aux Tailleurs,
Aller chercher demeure ailleurs.
Heureux, fi contre ce déluge
On trouve encor quelque refuge!

Plus une autre inondation,
Pire que la Contagion,
Y fait bien un autre ravage:
C'eft, comme on diroit, une rage
De médire & calomnier,
Paffe-tems ici journalier
De certaines fottes femelles,
Qui n'étant ni jeunes ni belles,
De dépit ne manquent jamais
De s'en prendre à qui n'en peut mais:
D'ailleurs très-eftimables Dames,
Ce font bien les meilleures Ames,
De bonne foi, qu'on puiffe voir,
Et fi du matin jufqu'au foir,
Elles mettent par accolade
Le prochain en capilotade,
Ce n'eft point par méchanceté;
Mais c'eft pour fuïr l'oifiveté
Qui conduit au mal d'ordinaire,
Et pure crainte de pis faire.

Voilà, Madame, exactement,
Foi de raconteur qui ne ment,

Le

Le pour & contre de la Ville,
Où vient d'élire domicile,
Celui qui tient à grand honneur,
D'être votre humble Serviteur.
S'il vous plaisoit de venir voir
La Ville que viens de décrire,
Daignez accepter un dortoir
Dans le plus beau de mon manoir.
Me semble vous entendre dire,
Ce plus beau n'est-il pas bien laid?
Vous voilà justement au fait;
Mais il n'est pas en ma puissance
D'en avoir d'autre. En conscience,
Tenez, s'il ne tenoit qu'à moi,
Je vous logerois comme un Roi
(Foin de la rime qui m'entraîne,
Faloit dire comme une Reine;)
De plus, je vous regalerois
De ragoûts friands, d'entremets;
Bref, mettrois tout par écuelle,
Ainsi que pour Mademoiselle
Votre Cousine à qui je fais
Force complimens & souhaits:
Pour vous & pour elle, Madame,
J'y joins aussi ceux de ma Femme.

Fait à R*** aujourdhui,
Maniére de dater nouvelle,
Et qui n'est ni bonne ni belle:
Mais outre mémoire infidelle,
L'Auteur de cette Bagatelle
N'a point d'Almanac près de lui,
Et l'heure à la poste l'apelle.

AR-

ARTICLE XXXI.

Reflexions sur la Medisance, sur la Calomnie, & sur les Délateurs.

IL est étonnant sélon moi que les Juges de la Terre, qui ont ordonné des peines très-rigoureuses contre des crimes quelquefois assez legers en eux-mêmes ou par raport aux suites; & commis souvent, les uns dans un transport de colére ou dans la noire vapeur du Vin, & les autres par une affreuse destitution de Bien, n'aïent point établi de peines contre la Médisance, & contre la Calomnie. Ce sont pourtant des Crimes commis de sang froid, qu'on réitére à sa fantaisie, & qui font un tort très-considérable, soit à leurs Auteurs, soit à ceux qui en sont les Objets. Mais n'étant point apellé à soûtenir l'auguste Caractére de Juge, & ne voulant pas me donner les airs de songer seulement à reformer la conduite de ceux qui en sont revêtus, je raporterai en racourci quelques-unes des raisons, capables de confondre les Médisans & les Calomniateurs, pour peu qu'ils aïent d'honneur & d'attachement à leurs véritables intérêts.

Si l'on considére le motif qui anime à parler mal de son Prochain, quoi de plus bas & de plus honteux que la Médisance! „ Ce Vice, *dit un Prédicateur* (a) *de grand nom*, vient ou de petitesse „ d'esprit; on ne sauroit fournir à la Conversation, „ on n'entend ni Réligion, ni Politique, ni Sciences, ni Beaux-Arts; la Conversation tombe ou „ languit, il faut remplir ce vuide par le détail des „ imperfections du Prochain, réelles par celles qu'on „ lui

(a) Sermons de Mr. *Saurin* T. 4 P. 192.

„ lui attribuë, & dont le nombre surpasse toujours „ celles qu'il a en-effet: ou d'un principe d'orgueil; „ on veut être au-dessus du Prochain, & n'aïant „ pas le noble courage de parvenir à s'elever par sa „ Vertu on l'abaisse par ses discours: ou d'un „ principe d'envie; on trouve dans le bonheur „ d'autrui sa misére propre; la prospérité du Pro- „ chain nous choque, sa reputation nous blesse, „ son repos nous tourmente: ou d'une Conscience „ bourrelée; on craint que les crimes, dont on se „ sent coupable, ne paroissent au dehors; il faut „ prévenir ce malheur, détourner adroitement de „ nos propres vices les regards des Hommes, & „ les fixer sur les vices du Prochain ‟.

Ce qui me surprend dans le Médisant c'est qu'il ne craint point la retorsion. Cependant où est l'Homme au monde qui n'aît pas les mêmes Défauts, ou d'aprochans, ou même de plus grands encore que ceux dont il taxe à tort, ou avec fondement, ses Prochains? *Periculosè enim maledicit alteri, cui vel idem, vel simile, vel diversum, vel deterius vitium potest objici.*

A médire & calomnier
Quand vos petits esprits font rage,
Que j'aurois sur vous d'avantage,
Si j'étois un peu rancunier!
Car de vous il seroit très-facile de dire;
Bien plus de mal encor, sans mentir ni médire. (*a*)

Mais supposé qu'il les en accuse à faux, comment peut-il ne pas aprehender, que le tems ne découvre sa déteſtable Calomnie? *Calumnia aliquantisper*

(*a*) Mr. POTIN.

tisper quidem audientium opinionem confirmat progressu verò temporis, nihil ipsâ imbecillius est.

Encore, si la Calomnie ne faisoit que tomber; mais il en rejaillit toujours de la honte sur le Calomniateur. On ne le croit plus, lors même qu'il dit la vérité; & rien n'est bien reçu de sa part, quoiqu'il puisse penser de bon. Semblable à cet Homme de néant de *Lacédémone*, qui aïant proposé un merveilleux conseil, on commanda à un autre de le proposer; afin que la République ne reçût pas cet avis d'une main, & d'une bouche infames.

Deplus le Calomniateur court souvent risque de recevoir, même dans cette vie, la juste punition de son crime.

Vois-tu pas le Canon braqué contre les Cieux,
En se crevant, crever celui-là qui le tire?
Le même t'aviendra cruel malicieux,
Qui lâches sur les Bons les bâles de ton ire.

Fortifions la pensée de *Béze* (*a*) par un exemple. „ Un Soldat de l'Armée du Prince de *Condé* „ accusa malicieusement & injustement son Camarade d'exciter une sédition. Le Général irrité prit un fuzil, & tira sur cet Innocent. Il crut „ l'avoir tué sur la place, mais il en arriva tout „ autrement : La bale aïant passé par certaines parties de son Corps, & traversé demi-douzaine de „ tentes, elle blessa le Calomniateur au genou; „ d'où s'ensuivit une si violente fiévre, qu'il en „ mourût deux jours après. (*b*)

En-

(*a*) Portraits des Hommes Illustres P. 248.
(*b*) Il reconnut sa faute, avant que de mourir. V. L'*Espion dans les Cours des Princes Chrétiens* T. 2 P. 146.

Enfin, le Calomniateur & le Médisant sont-ils reduits à avoir besoin du secours d'autrui ; peu ou point de gens les assistant.

Parasite & Censeur ne peuvent s'allier,
Pour avoir eû trop d'un Métier
Tes affaires, *Criton*, sont dans un grand desordre,
Et personne, dis-tu, ne veut te soulager.
Il faloit moins aimer à mordre,
Tu trouverois plus à manger.

Ou le comme dit CHARLEVAL, que Mr. POTIN. ne fait qu'imiter.

Bien que *Paul* soit dans l'indigence;
Son Envie & sa Médisance
M'empêchent de le soulager;
Sa fortune est en grand desordre,
Il ne trouve plus à manger,
Mais il trouve toujours à mordre.

Les deux derniers Vers de cette Epigramme prouvent admirablement bien à quel point le défaut de médire & de critiquer est enraciné dans les Hommes. C'est aussi ce qu'*Alcibiade* voulut faire sentir, en lâchant à *Athênes* un Chien d'une énorme grandeur, à qui il avoit fait couper la queuë. Car quelques-uns de ses Amis l'avertissant des sots discours qu'on tenoit là-dessus dans la Ville, il leur répondit : *Qu'il n'arrivoit rien à quoi il ne se fût attendu, & que même il n'eût bien souhaitté. Tandis*, ajouta-t-il, *que les Atheniens ne s'entretiendront que de cette nouveauté, ils me laisseront en repos, & ils y laisseront aussi les autres, à des égards qui pourroient nous faire à tous plus de tort.*

Cet

Cette malheureuse espéce d'Hommes s'aimant uniquement eux-mêmes, j'ai cru ne les devoir prendre que par leur foible. S'ils savent raisonner, ils s'apercevront aisément qu'ils répondent fort mal à leur Amour-propre par leur indigne conduite, & ils se hâteront de la réformer. Pour ceux contre qui ils se déchaînent sans pitié, je leur conseillerai seulement, de faire une sérieuse attention à l'avis que *Mécenas* donna autrefois à *Auguste*, & de s'en faire aplication. Je me servirai ici de la traduction de Mr. de *St. Evremond* (*a*) „ Si ce qu'on dit de „ nous est vrai, c'est plûtôt à nous de nous corri- „ ger qu'aux autres de se contraindre. Si ce qu'on „ dit est faux, aussi-tôt que nous nous en pique- „ rons, nous le ferons croire véritable. Le mé- „ pris de tels discours les décrédite, & en ôte le „ plaisir à ceux qui les font. Si vous y êtes plus „ sensibles que vous ne le devez, il dépend du „ plus misérable Ennemi, du plus chetif Envieux, „ de troubler le repos de votre vie, & tout votre „ pouvoir ne sauroit vous défendre de votre cha- „ grin „.

Malgré ce qu'en tous lieux vos bouches criminelles
Publient pour nous outrager:
A vous plaindre, Insensés, plutôt qu'à nous vanger,
De vos calomnies cruelles,
La pitié doit nous engager.
Vous nous causez un chagrin passager;
Mais vous vous préparez des peines éternelles. (*b*)

Laissant aux Théologiens de parler sur un autre ton, soit aux Attaquans, soit aux Attaqués; je vai dega-

(*a*) Oeuv. Mêl. T. I. P. 307.
(*b*) Mr. Potin.

dégager ma parole touchant les Délateurs, dont j'ai promis de dire aussi un mot.

Un Ancien soûtenoit, que tout bon Prince ne devoit pas seulement reprimer les Délateurs, mais qu'il devoit même les punir de mort. *Delatores hominum genus pestilentissimum & invidiosissimum à bono Principe sunt tollendi, non tantum coërcendi.* C'est ce que pratiquoit l'Empereur *Macrin*. A Rome, on leur imprimoit avec un fer chaud une lettre sur le front. *Trajan* les faisoit jetter dans un Navire sans voiles, & sans cordages; pour qu'exposés à la rage effrénée des Vents & des Flots, ils en fussent traités, comme ils avoient traité les Innocens. Le Sr. *Adam Olearius* remarque qu'en Moscovie, il est ordonné que le Délateur souffrira la question; & que s'il persiste, on y apliquera aussi l'Accusé.

ARTICLE XXXII.

Epître Gaillarde par Mr. V. E. sur le Jour de Naissance de Frére Mignot. *Avec une réponse de Mr. P**.*

COMMENT! c'est le jour de Naissance
De notre bon Frére Mignot,
Qui de Phébus obtint pour lot
De faire Vers comme Marot?
C'est un jour de rejouïssance.
Qui ne celébreroit un Sot,
Un Animal, un Ostrogot?
Pour nous, Troupe spirituelle,
Ennemis du Peuple bigot,
Amateurs de la Jouvencelle,
Pucelle ou bien Anti-pucelle,

Pour dissiper l'épais nuage,
Qui du plaisir m'ôte l'usage;
C'en est fait, je me sens en train,
Doublons la doze, encor, courage;
Allons, illustres Poliçons,
Jurons-nous parmi les flacons,
Où toujours la Candeur surnage,
Une Amitié sans alliage,
Où l'effet passe l'étalage.
Dans le même tems déclarons
Guerre offensive & défensive,
A la Troupe vile & chetive
Des faux Amis, vrais Fanfarons.
Et semblables au Parthe antique,
Quand desenivrés nous serons,
Mettons avec zèle en pratique,
Le Plan pris dans le Jus Bacchique.

*Réponse de Mr. B**.*

Tubleu, dans votre humeur gaillarde
Messieurs de la Societé,
Sur quel ton vous avez monté.
L'Ami V. E. trop ne hazarde
De m'écrier, en-vérité
C'est un Philosophe gâté.
Qui, Diantre! se seroit douté,
Qu'un Misantrope antidoté
Contre l'humaine infirmité;
Qui mieux prêchoit moralité,
Qu'un Docteur d'Université.
Et de rien passer n'avoit garde,
Tant il avoit d'austérité;

Depuis qu'il vous a frequenté,
Donneroit leçon égrillarde?
Quoi! par lui-même refuté,
En petit-Maître il goguenarde!
Epicure est par lui vanté,
Et chacun de vous excité
A faire tapage! il me tarde
D'éclaircir si c'est vérité,
Que Sagesse il ait déserté,
Ou que ce soit vivacité
De discours par Bacchus dicté;
Car, foi de franchise Picarde,
J'en suis en grand' pérplexité.

ARTICLE XXXIII.

Réflexions sur l'Ivrognerie.

VOULANT condamner dans cet Article l'usage immodéré du Vin, je croirois soûtenir fort mal ma Thèse, si je disois avec Empédocle; *Que le Vin n'est autre chose que de l'eau pourrie dans du bois:* Ou avec les Manichéens; *Que le Vin est le fiel du Prince des tenébres, & qu'il a été créé par le Diable:* On enfin avec Mahomet; *Que le Vin est le sang du premier Serpent dont il porte la couleur, comme le Sep de Vigne qui le produit retient la forme tortuë de ce vilain Animal.* Ces raisons sont aussi ridicules que l'est celle de ce Prédicateur, qui tonnant un jour contre l'amour excessif que nous avons presque tous pour les richesses, disoit à ses Auditeurs; *Comment pouvez-vous tant aimer l'Or & l'Argent, vû que ce sont des matiéres si méprisables? Le prémier n'est que de la terre jaune, & le second de la terre blanche.* Prouver de la sorte une cause, c'est

c'eſt l'affoiblir, c'eſt l'expoſer à la raillerie des Gens-d'eſprit; Car que fait le nom aux choſes, ſi dans le fond elles nous procurent du plaiſir, de l'honneur, & qu'il n'y aît point de crime à en abuſer? C'eſt de plus ſe commettre ſoi-même; Car que peut-on penſer du diſcernement d'un Homme qui emploïe de ſi pitoïables raiſons, pendant qu'il néglige les bonnes; ou qui met au niveau celles-ci avec celles-là? Sinon auſſi ſavant, au-moins plus judicieux peut-être que ces Gens-là, je combattrai l'uſage immodéré du Vin par huit raiſons ſeulement, que je n'étendrai pas même autant que j'aurois pû le faire; mais ſur leſquelles j'en dirai aſſez, je penſe, pour détourner de cet excès nos jeunes Plantes, que j'aî eû principalement en vuë, en compoſant cet Article. Heureux! ſi mon Tableau produit ſur leur eſprit & dans leur cœur l'effet que je m'en ſuis promis.

I. Raison.

L'Ivrognerie eſt un Vice tout-à-fait bas. *L'Eſprit*, dit Montagne (*a*) *a plus de part ailleurs. Il y a des Vices qui ont je ne ſai quoi de généreux, s'il le faut ainſi dire. Il y en a où la Science ſe mêle, la diligence, la vaillance, l'adreſſe, la fineſſe: mais celui-ci eſt tout corporel & groſſier.* Le Larcin, par exemple, eſt un de ces Vices où il entre de l'eſprit: d'où vient qu'on ne le puniſſoit à *Lacédémone*, que quand il étoit fait au vû & au ſçu de tout le monde. Un Roi de France trouvoit mauvais qu'on empêchât de voler, pourvû que ceux qui le faiſoient y fuſſent obligés par la pauvreté. Mais quelle part a l'Eſprit à l'Ivrognerie? Et

(*a*) Dans ſes *Eſſais* Liv. II. Ch. II.

Et que trouve-t-on dans la Nature qui nous y porte ? Les Bêtes nous font la leçon à cet égard. Elles ne boivent que par besoin ? Et nous qui à l'Instinct que nous avons de commun avec les Bêtes, joignons une Raison qui devroit le diriger, nous ne la faisons pas seulement aller du pair avec l'Instinct, nous l'y soûmettons même, ou plûtôt nous ne suivons ni l'un ni l'autre. Quelle infériorité en ce point de l'Homme à la Bête !

II. Raison.

L'Ivrognerie est préjudiciable à la santé.

--- --- --- --- Cum vini vis penetravit
Acris, & in venas discessit diditus ardor;
Consequitur gravitas membrorum; præpediuntur
Crura vacillanti; tardescit lingua; madet mens;
Nant oculi; clamor, singultus, jurgia gliscunt (*b*).

„ Lorsque le Vin par sa violence & sa subtilité „ a pénétré l'intérieur, & que sa fureur s'est re- „ panduë dans les veines, l'Homme sent ses mem- „ bres plus pesans qu'à l'ordinaire ; il va d'un pas „ chancelant ; ses jambes s'embarassent ; la Langue „ devient grasse ; son esprit est absorbé dans les va- „ peurs du Vin ; & ses yeux semblent floter dans „ leur circonférence : ce qui fait naître les cris, „ les plaintes, les querelles, & tout ce qui est in- „ séparable d'une débauche outrée". Ces paroles sont du Traducteur de *Lucréce*.

Anacharsis disoit, *Que la Vigne porte trois raisions, dont le premier rejoüit, le second enivre, & le troisiéme cause toutes sortes de maux.*

Vinum,

(*a*) Lucret. Lib. III. V. 475. &c.

Vinum, dit St. Augustin, *potatum moderate est medicamentum, plus isto sumtum venenum esse cognoscitur.* „ Le Vin pris avec modération est un excellent reméde, mais il devient un mortel poison à ceux qui en abusent". C'est sans-doute, par cette raison, qu'on n'en trouvoit anciennement que dans les boutiques d'Apoticaires.

Gerson croïoit l'usage immodéré du Vin si nuisible à la santé, qu'il disoit, *Qu'il n'y a aucune différence entre se tuer soi-même en une fois, & se donner la mort à plusieurs reprises, en s'enivrant.*

Patin soûtient, dans une de ses premiéres Lettres; *Que les liqueurs dont la base est l'esprit de Vin, sont des poisons sucrés qui donnent la vie à ceux qui les vendent, mais la mort à ceux qui en usent.*

„ J'ai vû, *dit Mr. Temple* (*a*), de si belles cures „ & en si grand nombre, qui étoient l'effet d'une „ ferme resolution de ne boire du tout point de Vin „ que je compte beaucoup plus sur la tempérance „ que sur toute autre chose; & je serois fort trom„ pé, si ce n'est point cette coutume, qui s'est „ introduite en Angleterre de boire du Vin à tous „ les repas, qui a fait que depuis vingt ans il y a „ beaucoup plus de Goûteux en ce Païs, qu'il n'y „ en avoit jamais eû. Je me suis même figuré quel„ quefois, que cette coutume, de faire du Vin „ notre boisson ordinaire, pourroit bien changer „ avec le tems la complexion de notre Nation; „ je veux dire le tempérament naturel de nos corps „ & la disposition de nos esprits, & causer une „ ardeur & une rudesse dans notre humeur, qui „ n'est pas naturelle à nos Climats. Et comme la „ Nature elle-même nous a refusé le Vin dans ce „ Païs

(*a*) Oeuvr. Div. T. I. pag. 250.

„ Païs, c'est une marque assez évidente que nous „ n'en devons pas faire notre brûvage ordinaire & „ familier. Le véritable usage du Vin est donc de „ le prendre comme un Cordial; jamais pour cela il „ n'en faudroit boire que rarement, & se souvenir „ de ce que la Mére de Lemuël disoit à son Fils: *Don-* „ *nez la boisson forte à celui qui est sur le point de* „ *défaillir ; & le Vin à celui qui a le cœur languis-* „ *sant.* Ou bien il ne faudroit se servir du Vin que „ pour les Fêtes & les jours de rejouïssance ; & „ se comporter à son égard comme avec une Maî- „ tresse, & non pas comme avec une Femme; „ n'abandonner jamais notre esprit à notre pan- „ chant, ou la santé au plaisir; & pour la satisfac- „ tion particuliére de l'un de nos Sens, ne ruiner „ point les autres.

Le même Auteur dit sur le nombre des coups qu'on doit boire; *Le premier verre pour moi, le second pour mes Amis, le troisiéme pour la joïe, & le quatriéme pour mes Ennemis.*

L'Epigrammatiste d'Angleterre, *Owen*, que je ne puis ni trop lire ni trop citer, dit sur la quantité des Santés que l'on boit:

Quo tibi potarum plus est in ventre Salutum,
Hoc minus, epotis hisce, salutis habes.
Contingant utinam tales tibi mille Salutes,
Non equidem invideo; mî satis una Salus.
Una Salus sanis nullam potare Salutem;
Non est in potâ vera Salute Salus.

Imitation par Mr. Le B.

Vous bûvez, Licidas, à coups précipitez,
Aux Amis que vous invitez;

Tan-

Tantôt à l'un, tantôt à l'autre.
Plus vous bûvez à leur santé,
Et plus vous altérez la vôtre.

Qu'il me soit permis de témoigner ici ma surprise sur le sot honneur, & sur la fausse politesse qu'on se fait de boire, & d'obliger à boire un verre plein à la Santé de chacun de ses Convives. Nous sommes à cet égard presque aussi brutaux que les Moscovites, „ chez qui, *au raport du* P. *Avril* „ (*a*), c'est une coutume établie de presenter de „ l'Eau de vie, & plusieurs autres liqueurs encore „ plus fortes, à tous ceux qui vont leur rendre vi„ site. Ils sont si jaloux de voir agréer ces marques „ d'amitié qu'ils leur donnent, que le refus qu'on „ en fait passe pour un sanglant affront, qu'on ne „ manque jamais de vanger par quelque insulte fâ„ cheuse. Ils se sont tellement fait un principe de „ vertu de leur intempérance, qu'ils n'ont rien de „ plus ordinaire en bouche que ce Proverbe ridi„ cule : *Qui n'aime pas la Boisson, ne peut aimer* „ *non plus la Sagesse* ‟. Mais quoi-qu'en pensent les Moscovites, & tous ceux qui leur ressemblent;

Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse,
En dûssai-je souffrir ce dont on me menace;
Dûssent tous mes Parens me priver de leur bien,
On me veut *enivrer*, & je n'en ferai rien.

Alexandre, dans un soupé qu'il donna à ses Capitaines, proposa un prix à ceux qui boiroient le plus. *Promachus*, qui fut le héros de cette débauche,

(*a*) Voïage en divers Etats d'Europe & d'Asie P. 97.

che, remporta une couronne d'or estimée 1800. livres de notre monnoïe ; mais il mourut trois jours après, & sa mort fut suivie de celle de 41. de ceux qui lui avoient disputé la gloire de cet infame combat. Le divertissement d'*Alexandre* auroit paru à *St. Augustin* plus infame que l'Assassinat.

III. Raison.

L'Ivrognerie n'est pas moins funeste à l'Esprit qu'au Corps.

„ La pureté de l'Ame, *dit Seneque*, est cor„ rompuë, lorsqu'elle est trempée dans le Vin. „ Elle doit demeurer seche pour demeurer Vierge. „ C'est une glace de miroir, dont l'éclat est terni „ par les vapeurs grossiéres & impures du Vin.

Selon un Bel-Esprit de nos jours. „ Il n'y a pres„ que point de différence entre un Homme ivre & „ un Homme mort. Le Corps de l'un est dans une „ biére ; l'Ame de l'autre est dans son Corps com„ me dans un cercueil. On conduit l'un au tom„ beau ; l'autre fait qu'il est lui-même le tombeau „ de sa Raison. Dans l'un, il n'y a que la par„ tie mortelle qui soit morte ; dans l'autre, l'im„ mortelle est ensevelie. L'un n'a point de senti„ ment, parce-qu'il n'a plus d'Ame ; L'autre a en„ core la sienne, & cependant il est insensible.

Il seroit inutile de rien ajouter à ces deux citations, que je dois au pieux & au savant Mr. *Pictet*, dont on lira avec fruit dans sa *Morale Chrétienne*, l'Article qu'il nous y a donné sur l'Ivrognerie.

IV. Raison.

Il n'est point d'Emploi de Judicature, d'Epée, ou

ou d'Eglise, que l'Ivrognerie soit capable de bien exercer.

Quelle justice, je vous prie, peut rendre un Magistrat ou un Prince qui est sujet au Vin? Qu'on en juge par l'exemple de *Philippe,* Roi de Macedoine, qui sommeillant sur son siége après avoir bû, condamna un Homme malgré son bon droit: ce qui obligea ce malheureux à s'ecrier; *J'en apelle*; comme s'il y avoit eû quelqu'un au-dessus du Roi. A qui donc en apellez-vous? demanda le Roi qui s'eveilla. *De vous assoupi*, répondit l'autre, *à vous-même sobre.* Admirons en passant la noble hardiesse de ce Particulier, & la grandeur d'Ame de *Philippe*, qui bien loin de se fâcher de cette vive reprimande, revoqua son jugement; & après s'être instruit à fond de l'affaire, fit rendre au Condamné la justice qui lui étoit duë. D'ailleurs, il n'y a point de Secret qui ne s'évente aisément dans la bouche d'un Magistrat ou d'un Prince, tel que je l'ai representé. *Comme*, dit Montagne, *le moût bouillant dans un Vaisseau, pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fond, aussi le Vin fait débonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont pris outre mesure.* Horace nous enseigne la même chose dans son Ode à la *Bouteille*.

-- -- -- Tu Sapientum
Curas & arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo.

„ O Bouteille, tu découvres, dans la gaieté que „ tu inspires, les Pensées les plus profondes, & les „ secrets des grands Magistrats ". Ceux, *dit Senèque dans une de ses Lettres*, ceux qui ont bû plus que de raison découvrent également & leurs secrets & ceux des autres. *Onerati mero secretum*

quod suum est & alienum pariter effundunt. D'où vient que les *Perses* n'emploïoient d'autre question que le Vin, pour la découverte des crimes. Mais je veux qu'un *Oenophile* (*a*) quel qu'il soit, ne revéle jamais rien d'important, ne profére-t-il pas néanmoins toujours des paroles, dont, pour peu qu'il eût de pudeur, il rougiroit sans-doute; si selon l'avis de *Pythagore*, il se rapelloit dans l'esprit tout ce qu'il a dit dans l'Ivresse?

Il n'est pas moins certain encore que l'usage immodéré du Vin ôte à un Homme le jugement nécessaire soit pour combattre, soit pour commander. Si je voulois m'en donner la peine, ou que la chose ne fût pas assez claire d'elle-même, je pourrois citer un grand nombre d'occasions, où l'excès du Vin fut cause de Batailles perduës, & de Peuples entiers subjugués.

Mais ce qui est vrai dans l'Etat, & à l'Armée, l'est sans-contredit aussi dans l'Eglise.

Nam Divina parum curant, qui vina sequuntur.
Nec benè tractabit vinosus sacra sacerdos. (*a*)

„ Le moïen qu'un Pasteur adonné au Vin s'acquite comme il doit de sa Charge! On conte d'un Ministre de Village, qui étant monté ivre en chaire, s'endormit pendant le chant du Pseaume qui se fait avant le Sermon. Le chant fini, & le Ministre ne se levant point pour faire la priére, le Lecteur lui cria, *Que le Pseaume étoit fini.* Le Ministre s'éveillant à ce mot répondit, *Qu'on l'emplisse*, croïant qu'il étoit au cabaret, & qu'il s'agissoit d'un pot de Vin. Quelle horreur!

V. RAL-

(*a*) Homme qui aime le Vin par excès.
(*b*) Palingenius.

V Raison.

Il s'ensuit de ce que je viens de dire, que l'Ivrognerie entraîne après soi la Misére. Je n'en citerai qu'un exemple que je tire de l'Antiquité. *Diogène* voiant qu'on alloit vendre les meubles d'un Homme qui s'étoit ruiné par la Boisson, dit un mot, qu'un François, délicat à l'excès dans les termes, ne me permettroit pas de traduire à la lettre; mais j'y supléerai par cette Epigramme de Mr. *Lebrun*, qui en rend fort bien le sens.

Sans-cesse Lucas étoit ivre,
Le Vin lui coûta tant d'écus,
Qu'en mourant Lucas n'avoit plus
Dequoi mourir ni dequoi vivre.

VI. Raison.

A quels excès d'infamie, & même de cruauté, ne porte pas encore l'usage immodéré du Vin? *Noé* fit voir à ses Fils sa nudité qu'il avoit tenu cachée pendant 600 ans : Sa faute est pourtant excusable; parce-qu'il ne connoissoit pas la force de la Boisson, dont on le dit l'inventeur. *Loth* enivré commit inceste avec ses Filles. *Alexandre* tua dans l'ivresse l'un de ses plus chers Favoris. Et combien ne voïons-nous pas tous les jours de Femmes maltraitées de paroles ou d'effet par leurs maris, dont le Cerveau est renversé par le Vin. Excès qui va aujourd'hui si loin, qu'une Fille, à qui l'on propose un parti, est obligée de s'informer préalablement, si l'Homme qu'on veut lui donner n'est pas un Bûveur. On lui passe presque sans peine tous les autres Défauts, si ce n'est celui de la Pauvreté, qui est le grand Monstre de notre Siécle.

VII. Raison.

Quelles ſanglantes railleries ne s'attirérent pas de tout tems les forts *Entonneurs de Cervoiſe ?*

Bonoſus, bon Capitaine mais grand Ivrogne, aïant été pendu avec *Proculus*, par les ordres de l'Empereur *Probus*, pour avoir uſurpé l'un & l'autre l'Autorité Souveraine dans la Gaule, dont ils n'étoient que Gouverneurs; on appella Bonoſus, *La bouteille penduë.* Le terme Latin (*a*), qu'on a traduit par celui de *Bouteille*, ſignifie proprement un Vaiſſeau à deux anſes, dont les Romains ſe ſervoient pour meſurer les choſes ſéches & liquides.

Ignore-t-on les diſcours infamans qu'on a tenus d'une Reine, qui a fait du bruit dans le Monde? Les Railleurs & les Malintentionnés trouvent un ſujet à Satyre juſques dans la maniére dont on a placé la Statuë, qu'on lui a érigée après ſa mort.

J'ai lû quelque part, qu'un Homme ivre étant couché par terre, & dormant profondément la bouche ouverte; des Femmes le mirent à un uſage, auquel l'Homme ne fut jamais deſtiné. Je rougis également & de l'affront qu'eſſuïa cet Ivrogne, & de l'action dévergondée de ces Femmes.

VIII. et derniere Raison.

Enfin, ceux qui ſe livrent à la Boiſſon ſe mettent dans un danger preſque certain ou de s'eſtropier, ou de ſe défigurer pour la vie. Car, comme *Lucréce* l'a fort bien remarqué, il n'eſt rien de moins ferme ſur ſes jambes qu'un Homme ivre. Les mains, qui nous ont été données entr'autres choſes pour

(*a*) Amphora.

pour les avancer quand nous tombons, ne servent de rien à un Homme qui a trop bû. Il tombe aussi lourdement & aussi pesamment qu'une pierre. Encore, s'il ne couroit que ce risque, qui est déja assez grand pour nous faire avoir en horreur l'Ivrognerie; mais on peut aussi se tuër en tombant, si ce n'est pas par la force du coup, ce sera par cent autres circonstances toutes également naturelles. Le malheureux passeport que celui dont on est muni, lorsqu'on passe ainsi de ce monde à l'autre! L'horrible mortification qu'on donne par un tel départ à ceux qui ont eû quelque liaison avec nous! La desespérée condition que celle où on laisse une Femme & des Enfans, dont toute la subsistance dépendoit peut-être uniquement de notre savoir faire!

S'il n'arrive toujours, ni même d'ordinaire, aux gens ivres de se blesser ou de se tuër en tombant, ils devroient reconnoître en cela le doigt de Dieu, *qui ne voulant pas leur mort mais leur conversion & leur vie, leur prête un secours surnaturel & secret.* Ou, pour suivre l'idée d'un Proverbe Hollandois, qui renferme aussi un très-bon sens; *C'est le Démon qui suit les gens ivres à la piste avec un Carreau à la main, lequel il étend sous eux quand ils tombent*; de peur sans-doute que rebutés par le mal qu'ils se feroient autrement, ils ne renoncent à leur Vice, qui les rend ses Esclaves. Qu'on me passe ici une alternative, que je ne fais qu'avec peine, mais que ces deux idées me fournissent: Qui que ce soit, de Dieu ou du Démon, qui vienne au secours des Ivrognes; qu'ils songent, je les en conjure, à la peine immense en degré, & infinie en durée, qu'ils se préparent pour l'autre vie, s'ils ne se rendent pas aux tendres avertissemens de Dieu; ou s'ils écoutent les funestes caresses & les malignes suggestions de l'Esprit Infernal qui les guide.

Mais

Mais je tire le rideau sur un objet si hideux: & pour qu'on ne se méprenne pas sur une Matiére aussi susceptible d'équivoque que celle-ci, je mettrai, avec tout ce qu'il y a de plus habiles Casuistes, au nombre des Ivrognes; „ Non seulement ceux à qui „ l'usage immodéré du Vin ôte ou trouble considérablement la Raison; Ou ceux à qui les fumées du Vin épaississent la Langue & échauffent „ la tête; ensorte qu'ils sont dans l'impuissance de „ s'acquiter des devoirs de leur Profession. Mais „ encore, ceux qui en bûvant au-delà du besoin, „ & même de la bienséance; ne songent qu'à satisfaire à leur sensualité; Et ceux qui *puissans à boire*, „ & *vaillans à s'enivrer*, abusent de leurs forces, „ & s'imaginent qu'il est permis de se remplir de „ Vin, sous prétexte qu'ils n'en ressentent point de „ fâcheuses suites (a).

ARTICLE XXXIV.

Le Vin défendu aux Dames Romaines, & en quel sens il faudroit le défendre au Beau-Sexe.

ROMULUS condamnoit à la mort les Femmes qui avoient bû du Vin, & celles qui avoient commis Adultére, disant: *Que l'Adultére ouvre la porte à toutes sortes de crimes, que le Vin l'ouvre à l'Adultere.* Sous ce Fondateur de Rome *Menénius* tua sa Femme pour avoir bû du Vin, & il n'en fut ni puni, ni même blâmé. Les Romains entendoient si peu raillerie là-dessus que, dans une autre occasion, une Dame fut mise à mort par ses propres Parens, pour avoir osé prendre seulement, les clés d'un Cellier. Ils n'obligeoient les Femmes à baiser

(a) Journ. des Sçav. Juillet 1721. pag. 40.

baiſer leurs Parens, quand elles les ſaluoient, qu'afin de reconnoître, ſi elles avoient violé la Loi qui leur étoit preſcrite, de ne boire point de Vin.

A propos de cette Coutume j'en raporterai ici une autre. „ Depuis la fin du X. Siécle, c'eſt-là „ coutume en *Eſpagne* de faire boire les Femmes „ les premiéres. On la pratique auſſi en *Biſcaye*, „ & en d'autres endroits, ſous prétexte de civili- „ té: mais les Chroniques Eſpagnoles diſent, que „ cette coutume eſt venuë de ce que *Sancha*, Veu- „ ve du Comte D. *Garcie Fernandés*, étant deve- „ nuë amoureuſe d'un Prince Maure, convint a- „ vec lui de faire mourir par le poiſon ſon Fils, „ pour l'épouſer avec moins de difficulté; mais „ que ce Fils averti du projet que l'on avoit fait „ contre ſa vie, dînant avec ſa Mére le jour qu'on „ lui préſenta la coupe pleine de Vin empoiſonné, „ la pria comme pour lui faire honneur d'y boire „ la prémiere, & qu'après quelques refus, il la „ força d'avaler le poiſon, dont elle expira (*a*).

Je reviens aux Romains. Dans les ſiécles où l'on commença à ſe relâcher ſur l'article du Vin, on ſe contenta de priver de leur dot, les Femmes qui n'avoient pas ſuivi leur devoir à cet égard. N'étoit-il pas fondé ce ſage Peuple à défendre ſévérement à leurs Femmes & à leurs Filles d'uſer de cette violente Boiſſon? Car il eût été à craindre qu'en leur en permettant l'uſage, elles n'en eûſſent pris avec indiſcretion, comme on le voit arriver tous les jours. Dans cet état, la Femme eût-elle ſu diſtinguer ſon Mari d'un Etranger?

Mox

(*a*) Hiſtoire Chronologique d'Eſpagne T. I. pag. 241.

Mox juniores quærit adulteros
Inter mariti vina: neque eligit
Cui donet impermissa raptim
Gaudia (*a*).

La Fille eût-elle mis de la différence entre son Amant & un autre Homme?

Vino sæpè suum nescit Amica virum (*b*).

Il n'est sans-doute que la retenuë des Hommes, qui les eûssent aprochées dans ces momens, qui eût pû sauver l'honneur de ces Dames, de même que celui de leurs Maris ou de leurs Amans. Copions ici un Passage remarquable de *Montagne* (*c*).

„ Une Dame, que j'honore & prise fort, m'a-
„ prit que près de Bourdeaux vers Castres où est sa
„ Maison, une Femme de Village, veuve & de
„ chaste reputation, sentant des premiers ombra-
„ ges de grossesse, disoit à ses Voisines, qu'elle
„ penseroit être enceinte, si elle avoit un Mari.
„ Mais du jour à la journée, croissant l'occasion de
„ ce soupçon, & enfin jusques à l'évidence; elle
„ en vint là, de faire déclarer au prône de son Eglise,
„ que qui seroit consent de ce fait, en l'avoüant, elle
„ promettoit de le lui pardonner, &, s'il le trouvoit
„ bon, de l'épouser. Un sien jeune Valet de labou-
„ rage, enhardi de cette proclamation déclara l'avoir
„ trouvée un jour de Fête, aïant bien largement pris
„ son Vin, endormie en son foïer si profondément
„ & si indécemment, qu'il s'en pût servir sans l'é-
„ veiller. *Turpe*

(*a*) Horat. Ode VI. Libri III.
(*b*) Propert. Lib. II. Eleg. Ult.
(*c*) Au Chap. II. du Liv. II. de ses *Essais*.

Turpe jacens mulier multo madefacta Lyæo (*a*).

Pour moi, moins févére que les Anciens Romains, j'accorderois toujours avec le Sr. D**. (*b*) au Beau-Sexe un ufage modéré du Vin.

Vous pouvez voir Bacchus d'un regard plus humain,
Vous n'en plaifez pas moins aïant le verre en main,
Il eft vrai: mais jamais ne paffez la mefure
Qu'au Sexe délicat a prefcrit la Nature.
Elle eft plus indulgente & moins rude pour nous,
Mais elle fut toujours rigoureufe pour vous.
La Pudeur a des Loix fiéres, inexorables,
Elles doivent par tout vous être inviolables.
Nos yeux même, nos yeux, n'aiment point à vous voir
Par d'indignes excès braver votre devoir.
Nous aimons, quoi-qu'on dife, en vous la retenuë,
Et, fi vous la perdez, notre Amour diminuë.

ARTICLE XXXV.

Reflexions fur les Capotes, *fur, la* Propreté, *& fur la* Mal-propreté *des Femmes dans leur ajuftement.*

Trois fortes de Femmes entr'autres font fondées à porter des Capotes. Les Femmes du bel air; car ce fourreau eft à la mode Les Femmes pareffeufes; car il entretient leur pareffe. Et les Femmes mal-propres; car il couvre tout. Par cette

(*a*) Ovid.
(*b*) A la fin du Chant VI. de fon *Art d'aimer.*

cette derniére raiſon, je pourrois marquer ici un quatriéme uſage du fourreau en queſtion ; mais je m'en abſtiens, parce-que cet uſage ne fait rien à mon but, & que je hais à la mort tout ce qui n'eſt pas proprement du ſujet que l'on traite. Au-reſte, je ne deſeſpére pas de voir quelque jour des Capotes d'une étoffe des plus riches, & relevées de plus d'agraphes d'or, où ſeront enchaſſés des perles & des diamans.

Il y a eû chez les Anciens Grecs des Loix contre la Malpropreté. *Philippide*, Athénien, condamnoit à une amende de mille dragmes (*a*) toutes les Femmes qui oſoient paroître en public miſes en véritables ſalopes. Il avoit établi pour cela des Juges; leſquels, afin de confondre d'autant plus ces Femmes, attachoient leur Sentence à un Arbre, dans le lieu le plus frequenté de la Ville. On obſervoit la même choſe à *Lacédemone*.

Le Sr. *Paul Lucas* (*b*) remarquë que dans la *Baſſe-Egypte* les Femmes y ſont d'une Propreté incomparable : & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que quand elles ſortent, elles ſont beaucoup moins propres que dans leur apartement. „ Differentes, „ *dit-il*, en cela des Dames d'Europe, qui ſe ſervent „ de ce qu'elles ont de plus beau pour leurs viſi„ tes, pendant qu'elles ſe tiennent dans leurs mai„ ſons d'un air fort négligé, & ſouvent même aſ„ ſez malpropres “.

Selon un Auteur Anglois, qui à mon avis nous a donné un fort bon Livre (*c*) „ il n'y a point d'en„ droits

(*a*) Somme qui ſe monte à près de 375. livres, monnoïe de France.

(*b*) Dans ſa derniére *Rélation* T. I P. 355.

(*c*) Penſées libres ſur la Religion, l'Egliſe, & le Bonheur de la Nation T. I P. 35.

„ droits dans toute la Ville, qui ait de plus grands „ charmes que l'Eglise, pour les personnes portées par leur tempérament à la Vanité; parce„ qu'il n'y en a point où elles puissent paroître plus „ à leur avantage, & briller plus commodément „ & à meilleur marché. En voulez-vous une preu„ ve convaincante? Attendez qu'un manque de „ parole de la Couturiére, ou bien quelqu'autre „ accident, les mette hors d'état de se montrer à „ l'Eglise dans un ajustement, dont leur orgueil „ soit suffisamment flaté; & vous verrez qu'elles „ aimeront mieux rester quinze jours de suite chez „ elles, que de venir prier Dieu dans un habit qui „ ne soit pas avoué de la Mode.

„ Nous sommes persuadés, *dit un Auteur Fran-* „ *çois* (*a*) qu'il se trouveroit des gens qui préfe„ reroient à leur Religion le plaisir d'étaler leur „ magnificence, & qui donneroient volontiers les „ Félicités du Paradis, pour celles que le Luxe „ leur procure. Ils troqueroient peut-être avec „ joïe un Dogme du Christianisme, pour la gloi„ re d'avoir inventé une Mode particuliére; & le „ plaisir d'exceller sur les autres par leur bon goût, „ l'emporteroit chez eux sur celui d'être bon Chré„ tien. Il se trouveroit-même des Dames, quoi„ qu'assez facilement susceptibles d'une espéce de „ Dévotion Méchanique, qui consentiroient plû„ tôt à la destruction du Christianisme, qu'au dé„ rangement de leur Coëffure".

Pour moi que la richesse des Habits ne frapa jamais, je ne demanderois à cet égard du Beau-Sexe que ces trois choses. I. de la *Propreté*. II. de la *Propreté*. Et III. de la *Propreté*. Cette maniére de m'énoncer ne m'est pas particuliére. *Démosthène* interrogé sur ce qui faisoit la principale partie de l'Orateur;

(*a*) Mém. Hist. & Crit. Juin 1722. P. 35.

rateur ; & *Jaques Trivulce*, à qui *Louïs XII.* demandoit dequoi il avoit principalement besoin, pour faire la guerre au Duc de Milan ; répondirent tous deux dans le même goût. *Démosthène* nomma trois fois l'*Elocution*, & *Jaques Trivulce* repeta autant de fois l'*Argent*.

Cherche dans tes habits la seule Propreté,
Et fuï ce faste vain par le Luxe inventé.

ARTICLE XXXVI.

Du danger qu'il y a pour une Dame d'attaquer un Cavalier mal-à-propos.

IL est dangereux pour une Dame d'attaquer grossiérement, & sans sujet, un Cavalier qui ne manque ni d'esprit ni de courage, pour se défendre.

I. Exemple.

Une Dame raillant assez mal-à-propos sur sa vuë courte un Homme d'âge, & d'un caractére respectable, elle lui demanda ; *S'il pouvoit bien distinguer une belle Femme d'avec une qui ne l'étoit pas ?* A quoi il répondit dans le moment ; *Qu'oui, pourvû-qu'il apliquât visage sur visage*, & donna en même tems un baiser à la Dame, qui pour la rareté du fait ne s'y opposa point. Mais ce Vieillard, de qui l'on n'attendoit pas cette saillie, se garda bien de dire ce qu'il jugeoit de la laide & surannée face de la Questionneuse, quoi-qu'il n'en pensât pas moins.

II. Exem-

(*b*) Oeuv. Div. du Sr. D**. P. 291.

II. Exemple.

Beatrix au laid minois,
Voulant donner carriére,
Un jour à certain Grivois
Donnoit du pied au derriére.
Hé quoi! vous me frapez-là,
Dit-il d'un air agréable,
Holà, *Béatrix*, Holà,
Epargnez votre ſemblable (*a*).

III. Exemple.

Dans une belle Compagnie,
Où les Dames joüoient avec d'honnêtes gens,
Un Cavalier très-brave & des moins endurans,
Près d'une Belle aſſez jolie,
Qu'il ne connoiſſoit point, s'en alla ſe placer,
Pour regarder jouer; car en cet exercice,
Dont il ne pouvoit ſe paſſer,
Il n'étoit nullement novice.
La Dame aïant perdu des coups mal-à-propos,
Au brave Cavalier cela fit de la peine.
Il ne put ſe tenir d'en lâcher quelques mots.
La Dame également ridicule & hautaine
Se tourne, le regarde, & lui donne un ſoufflet.
Chacun en fut ſurpris avec très-grand ſujet.
Lui ſans ſe déferrer, ni ſe mettre en colére,
Prit la Dame en ſes bras, ſes jupes lui trouſſa.
Je ne ſaurois, dit-il, connoître que par là,
A quoi je puis avoir affaire.
Si ſous l'habit de Femme, ainſi qu'il ſe peut faire,

C'étoit

(*a*) Poëſies de Mr. *De la Monnoïe* P. 169.

C'étoit un Cavalier, il faut dès-aujourd'hui
Me couper la gorge avec lui.
Voïez donc, Messieurs & Mes-dames,
Si ce n'en est point un; afin de convenir
Tous, à quoi je dois m'en tenir.
Il la punit ainsi, les Hommes & les Femmes,
Sans aprouver son action
A la vérité trop outrée,
Le trouvérent plaisant dans la punition;
Mais helas! pour cette emportée
Quelle mortification! *(a)*

Ce fait seroit plus croïable de Gentilhomme à Bourgeoise, qu'il ne l'est de Gentilhomme à Dame de qualité. Cependant il est dit dans le *Furetieriana*, où ce fait est raconté plus au long, qu'il s'est passé entre Nobles. Quoique la Dame eût grand tort, la vengeance du Gentilhomme est cependant trop sanglante. Feu Mr. R*. qui a eû l'honneur de servir cet Etat en qualité d'Interpréte, remarqua fort bien, en entendant raconter cette Histoire; *Que la Dame*, qui en fait le sujet, *méritoit de trouver un Homme, qui fût assez brutal pour la traiter de cette maniére.* Mais, pour revenir à notre courageux Gentilhomme, on voit dans son insolent procédé la conduite ordinaire des Nobles qui n'ont que du cœur (*b*). Ils n'épargnent, pour se vanger d'une insulte, ni âge, ni condition ni Sexe.

IV. ET

(*a*) Poës Div. de *Baraton* P 211.
(*b*) Un Gentilhomme qui manque de cœur, n'est bon qu'à tirer la charuë, ou qu'à filer avec une *Omphale*: mais celui qui n'a que du cœur, sans éducation ni esprit, est pire qu'une Bête féroce.

IV. ET DERNIER EXEMPLE.

STANCES IRREGULIERES *sur une Vieille, qui avoit souffleté un Jeune-homme, à qui on avoit ordonné de la baiser, pour ravoir son gage.*

J'en conviens, la rigueur te doit être permise:
Hormis ta sotte cruauté,
Rien n'a chez toi, la Belle à tête grise,
Les graces de la nouveauté.

Si tes rigueurs convenoient à ton âge,
Que chez toi l'on verroit un merveilleux accord!
Ta mine, ton esprit, ton cœur, & ton visage,
Peuvent fort bien passer pour piéces de raport,

Que ta Vertu, quoi-que petite,
Trouve un Asyle sûr, *Silvie*, en ta laideur!
Grace au Ciel, ta Trogne maudite
D'un rempart imprenable entoure ton Honneur.

Non, je ne blâme point, vieille & laide *Silvie*,
Cette fierté hors de saison:
Tu fis bien de saisir la douce occasion
D'être cruelle une fois dans ta vie.

Je suis le seul Mortel, par un fatal destin,
Qui de ces jours osa, quoi-que d'un cœur revêche,
De ta bouche affronter l'hideuse & large bréche,
Et qui de te baiser eût le hardi dessein.

Je dois pourtant m'en prendre à mon peu de courage,
Si je n'ai point paré ce soufflet odieux;
Car allant à l'assaut de ton hideux Visage,
Effraïé du péril j'avois fermé les yeux.

Dans le tems que ta Main févére
Alloit fi mal répondre à tes traits furannez,
Je refolus encor de me boucher le nez;
Mais le foufflet rompit ce deffein falutaire.

Qui Diable l'auroit jamais crû?
Quelle eft donc la raifon qui te fit fi cruelle?
De ce baifer futur le charme inattendu
T'avoit-il troublé la cervelle?

Peut-être craignois-tu, qu'un odorat trop vif
Auroit pû mettre en évidence
Des parfums qu'on te fert, le dégoûtant motif;
Et ce foufflet fut un coup de prudence.

Te repofant peut-être fur la foi
De ton miroir trop véritable,
Tu t'es imaginée, en Femme raifonnable,
Que vouloir te baifer, c'eft fe moquer de toi.

Ce que je crois un fot caprice,
Eft peut-être une charité:
Peut-être m'as-tu foufflette,
Pour m'épargner un plus rude fuplice?

Je t'aurois desapris, *la Belle*, à foufflettter,
Ton vifage eut fenti que j'ai la main fort bonne.
(Le Beau-Sexe me le pardonne,
En t'affrontant, on ne peut l'affronter.)

Ce qui pourtant me rendit fage,
Et contre mon humeur Maître de mon chagrin;
C'eft que ce coup m'aïant infecté le Vifage,
Je n'avois garde encor de m'empefter la main (*a*).

Con-

(*a*) La Bagatelle T. I. pag. 181.

Concluons en particulier de cet exemple, qu'il faut menager les Gens-d'esprit, & ceux d'entr'eux sur tout qui savent écrire. C'est ce qu'*Alcidon* reconnoît dans ces Vers.

J'ai toujours révéré un Homme de savoir:
Et si je le méprise, il s'en va s'émouvoir;
Il s'en va contre moi composer des Histoires,
Et quelque gros recueil d'Ecrits Diffamatoires:
Le courroux d'un Savant est des plus dangereux:
Je ne veux point tenter d'être si malheureux. (*a*)

Avoüons néanmoins qu'un Homme d'esprit & de Savoir, qui pour tirer raison d'une injure, se serviroit de l'indigne voïe des Ecrits Diffamatoires, en seroit responsable, même devant le Tribunal de la Justice séculiére. Ainsi, le meilleur parti que pourroit prendre un Homme de ce calibre, qu'on auroit attaqué injustement & grossiérement, seroit de ne pas répondre à l'injure, ou de le faire sur le champ. Rien ne l'empêche encore d'y repondre par écrit; mais en étudiant ce que son Agresseur pourroit avoir de ridicule, & en le battant par cet endroit: moins cependant pour le mortifier, que pour le corriger. Car, *Qui se fait Brebis le Loup le mange*; ou pour parler Proverbe plus noblement, *Un épée retient l'autre dans le fourreau.*

AR-

(*b*) Comedie des Visionnnaires par *Des-Marets* Act. 5. Sc. 1.

ARTICLE XXXVII.

Comment une Dame doit repousser un Cavalier qui lui manque de respect.

UN Homme joua si bien du Claveffin, qu'une Dame qui s'y connoiffoit, s'épuifa en éloges fur fon adreffe, & fur fa profonde connoiffance dans fon Art, qu'il faifoit profeffion d'enfeigner. Cet Homme tout tranfporté de joïe, s'émancipa jufqu'à vouloir donner un baifer à la Dame. Elle, qui étoit d'une tout autre condition que lui, bien loin de le traiter felon fes mérites, lui tendit au contraire l'autre jouë, & lui dit, *Mr. Je fai mon Evangile.* Cette Dame pouvoit-elle marquer avec plus d'efprit à ce Joueur de Claveffin, combien elle prenoit fa hardieffe à injure? Si les Dames répondoient ainfi aux Cavaliers qui leur manquent de refpect, elles les mortifieroient infiniment davantage, qu'elles ne le feront jamais par des difcours de Harangére, ou par des revers de bras de Crocheteufe.

Eft-ce qu'au fimple aveu d'un Amoureux tranfport,
Il faut que notre Honneur fe gendarme fi fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris fimplement,
Et l'éclat là-deffus ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions fages,
Et ne fuis point du tout pour ces prudes fauvages,
Dont l'Honneur eft armé de griffes & de dents,
Et veut au moindre mot devifager les gens.
Me préferve le Ciel d'une telle fageffe!
Je veux une Vertu qui ne foit point Diableffe,

Et crois que d'un refus la diſcréte froideur
N'en eſt pas moins puiſſante à rebuter un cœur (*a*).

ARTICLE XXXVIII.

Comment on regardoit anciennement les baiſers donnés à la Femme & à la Fille d'autrui.

„ ST. *Auguſtin* remarque qu'on regardoit autrefois les Baiſers donnés à la Femme d'autrui, „ comme dignes de châtiment. Le Cardinal *Tuſchus* nous aprend que dans le Roïaume de *Naples* ou infligeoit une groſſe amende à ceux qui „ baiſoient une Vierge dans la ruë malgré elle, & „ qu'on les releguoit à 30. lieuës de l'endroit où „ la faute avoit été commiſe. *Boſſus* raporte une „ choſe encore plus ſurprenante; c'eſt qu'on décapita en *France* un Homme, pour avoir donné un baiſer à une nouvelle-mariée. Un Evêque de *Spire*, qui vivoit du tems de l'Empereur „ *Rodolphe*, fut obligé de ſortir de l'Empire, pour „ une pareille raiſon " (*b*). Où en ſeroit-on dans la *Hollande*, ſi on y défendoit les Baiſers avec la même rigueur?

La Femme de *Piſiſtrate* eût été auſſi bien ſevère ſur cet Article, ſi ſon Mari lui eût laiſſé ſuivre à cet égard ſon caprice. On en jugera par ce trait, que Mr. *Baraton* (*c*) a mis ſi joliment en Vers. C'eſt de *Piſiſtrate* dont il eſt parlé d'abord.

Hors ſon ambition nullement excuſable,
Il ne s'eſt jamais vû d'Homme plus équitable,

Plus

(*a*) *Moliere*, Comedie de l'Impoſteur. Act. IV. Sc. 3.
(*b*) Biblioth. German. T. I. pag. 170.
(*c*) Poeſ. Div. pag. 57.

Plus humain, plus rempli de modération.
Il avoit une Fille aussi sage que belle,
Qui par son éducation
Des Vertus étoit le modèle.
Un jeune Athénien l'aimoit éperdûment,
Il la vit passer dans la ruë,
Et par cet objet si charmant
Sa passion pour lors fut tellement émuë,
Que n'en étant plus Maître, il courut l'embrasser,
Imprimant sur sa bouche un baiser tout de flame.
Dans cet ardent transport il pensa rendre l'Ame.
La Fille eut de la peine à s'en débarasser,
Et sortit de ses mains plus rouge qu'écarlate.
Quand la Femme de *Pisistrate*
Sut ce qui venoit d'arriver,
Etant impérieuse & fière,
De rage & de dépit elle pensa crever.
Et dans l'ardeur de sa colère,
On nous outrage ainsi, dit-elle à son Epoux!
Quel affront! Quoi! Laisserez-vous
Une telle audace impunie,
L'insolent se joüer à nous?
Il faut absolument qu'il en perde la vie.
Tout beau, dit-il, Madame, est-ce qu'il est permis,
Pour un rien de pretendre une vengeance extrême?
Si nous punissons qui nous aime,
Comment traiterons-nous nos plus grands Ennemis?

L'excellent Homme que *Pisistrate*! sa Femme ne le valoit pas.

A R-

ARTICLE XXXIX.

Ressemblance entre le Tabac en poudre & l'Amour, par Mr. V E**. accompagnée de Remarques, & d'une Reflexion préliminaire sur les trois Articles suivans.*

DU Tabac, de l'Amour, chacun est entêté;
Le Soldat & l'Abbé, la Coquette & la Prude;
Par le bel-air d'abord on s'y trouve porté,
Ce bel-air du plaisir est bientôt escorté;
Le plaisir devient habitude,
Et l'habitude enfin devient nécessité.

Quand c'est qu'il faut user de l'un & de l'autre.

Le Tabac & l'Amour flatent tous deux nos Sens,
Usons de tous les deux de la même maniére;
Et quand nous n'aurons rien à faire,
Prenons-en pour passer le tems. *Idem.*

La doze de l'un & de l'autre.

Le Tabac & l'Amour se ressemblent fort bien;
Beaucoup en fait du mal, un peu ne gâte rien. *Idem.*

Le Pape *Innocent* XII. fulmina autrefois une excommunication contre ceux, qui prendroient du Tabac en poudre dans l'Eglise de *St. Pierre* à Rome. La raison de cette défense étoit fondée sur l'avis qui fut donné au St. Pére, qu'un Prêtre disant la Messe dans cette Eglise, avoit sa tabatiére ouverte sur l'Autel, & prenoit de tems en tems du

Tabac. *Comme*, dit là-dessus Mr. Misson (*a*), *il ne faut qu'une inattention, pour faire manquer le coup de la Transsubstantiation, le Pape a très-sagement fait*.

Le Petit-Maître & le Gueux (*b*).

Un Petit-maître après mauvaise chance,
Sortoit du jeu la tabatiére en main.
Un Gueux passoit, qui vint à lui soudain,
Lui demandant l'aumône avec instance.
Des deux côtés grande étoit l'indigence.
Il ne me reste, Ami, dit le Jouëur,
Que du Tabac, en veux-tu? Serviteur,
Repond le Gueux, qui n'étoit pas novice,
Nul besoin n'ai d'eternuër, Seigneur,
Chacun me dit assez; *Dieu vous bénisse*.

Réflexion préliminaire sur les trois Articles suivans.

Avant que le Tabac à fumer, le Caffé, & le Thé, fussent aussi à la mode qu'ils le sont à-présent, les Gueux regardoient comme le Souverain-Bien celui de pouvoir se marier: Mais aujourd'hui à ce desir, qui n'est rien moins qu'éteint chez eux, les Hommes y joignent encore le plaisir de fumer tout le long du jour du Tabac; & les Femmes, la volupté de boire du Caffé le matin, & du Thé l'après-midi. Celles-ci vendroient plûtôt tout ce qu'elles ont de plus cher au monde, que de se passer de ces Boissons; Et il n'est rien que ceux-là ne fissent, pour avoir du Tabac. Les Gueux ne sont pas seuls dans ce goût-là.

AR-

(*a*) N. Voiage d'Italie T. III. P. 211.
(*b*) Poësies de M. *De La Monnoye* P. 170.

ARTICLE XL.

*Les Charmes du Tabac à fumer & l'Antipathie d'*Amurat IV. *pour cette Plante.*

LE Sonnet de Mr. *Lombard* ſur le Tabac à fumer eſt connu même des Enfans. Mr. *Conſtantin de Renneville* a fait un Sonnet ſur cette Plante, lequel on pourra voir dans ſon *Inquiſition Françoiſe* ou *Hiſtoire de la Baſtille* T. I. P. 99. Mais voici des Stances irreguliéres ſur le même ſujet dont j'ignore l'Auteur, & leſquelles auront, je crois, les graces de la Nouveauté.

Je n'ai jamais aimé le Vin,
L'Amour chez moi ne bat plus que d'une aile;
Une pipe à mes yeux paroit cent fois plus belle,
Que ni le Clairet ni Catin.

Le furieux Bacchus ne ſauroit me charmer,
De la folle Venus fort peu je m'accommode;
Et j'aime beaucoup mieux la mode,
Qui nous fait aujourd'hui fumer.

Il n'eſt rien de plus agréable,
Qu'une pipe priſe à longs traits;
J'y trouve cent charmes ſecrets;
Je ne vois rien de plus aimable.

J'en fais ma compagne fidéle,
Et froide ou chaude, quand je veux,
Elle répond à tous mes vœux,
Sans jamais ſe montrer rebelle.

Mais ſi dans mon humeur fumante,
Rechargeant toujours de nouveau,

Je veux de ſon charmant fourneau
L'ardeur un peu trop violente.

Alors dans le feu qui l'inſpire,
Elle ſe plaint de ſon tourment,
Et d'un ton tendre & languiſſant.
Semble me reprocher ſa peine & ſon martire.

J'ai même le plaiſir de voir,
Par une petite inconſtance,
Son teint changer en ma préſence,
Et par degrés enfin paſſer du blanc au noir.

En compagnie ou dans l'étude,
Dans le monde ou la ſolitude
On s'en ſert avec grand ſuccès:
Des brouillards, des frimats la maligne influence
N'a jamais rien qui nous offence,
Pourvû-qu'on fume ſans excès.

Oui, tête à tête & ſans témoins,
C'eſt elle ſeule que j'encenſe,
Je lui rens mille petits ſoins,
Et *Honny ſoit qui mal y penſe.*

Je ſai bien que la Gent galante,
Ce Peuple fade & précieux,
Prétend faire procès à ceux
Qui ſe ſervent de notre Plante.

Que les louanges qu'on lui donne,
Sont un abus impertinent,
Qu'on ne doit ſouffrir à perſonne,
Et qui mérite châtiment.

Mais quoi! pour un peu de fumée,

En-

Entrer auſſi fort en courroux?
Eſt-ce qu'un mouvement jaloux,
Vous auroit ainſi dérangée?

Or bien ménageons tout, & la Brune & la Blonde;
Entre la pipe & vous ménageons notre ſoin;
Nous ne ſavons pas dans ce monde,
De qui l'on peut avoir beſoin.

Mais, n'en déplaiſe à mainte Belle,
Je ſoûtiens que la pipe eſt bonne à la ſanté,
Et que de notre Vanité
Elle eſt l'image naturelle.

Si la peſanteur de ma tête
Me rend l'eſprit ſombre & rêveur,
Il ne faut que fumer pipéte,
Me voilà dans ma belle humeur.

Ou ſi quelquefois mes penſées,
Voltigeant d'objet en objet,
Se trouvent toutes diſſipées,
Sans s'attacher à leur ſujet.

Par une vertu ſinguliére,
Ma pipe les fixe en fumant;
Et je me trouve en un moment,
Dans une attention entiére.

Du-moins c'eſt un amuſement
Qui ne fait de tort à perſonne,
Qui nous plaît, qui fait qu'on raiſonne;
En voici la preuve à l'inſtant.

Un Fumeur jamais ne s'ennuïe,
Renfermé dans lui-même & content de ſon ſort,

Il a pour tout le monde un paisible suport;
Il vit sans chagrin, sans envie,
Et dans l'emblême de sa vie,
Il contemple en fumant l'image de sa mort.

Tout ce qui sous les Cieux tient notre Ame occupée,
Gloire, Grandeurs, Plaisirs, tout passe en un moment;
Si ma pipe n'est que fumée,
Le reste n'est rien que du Vent.

Ainsi, dans un doux tête-à-tete,
Je sens avec ma pipe un singulier plaisir,
En méditant tout à loisir,
La vanité des Biens dont le monde s'entête.

Quand je vois son ardent fourneau,
Former à mes yeux un nuage;
Je dis d'abord, voilà l'image
De tout ce que le monde a de grand & de beau.

Ses plus rares plaisirs sujets à l'inconstance,
Ainsi que mon Tabac se reduisent à rien;
Ce n'est qu'une vaine aparence,
Qui nous éloigne du vrai Bien.

Qu'on suive, si l'on veut, leurs funestes apas,
Quant à moi, je m'en tiens à ma pipe alumée;
Et j'aime encor mieux la fumée,
Que le Rien qu'on cherche ici-bas.

Il n'eût pas été bon pour l'Auteur de ces *Stances* d'avoir vêcu du tems, & sous la domination d'*Amurat IV.* qui defendit le Tabac à ses Sujets sous peine de mort; „ Et pour faire voir avec quelle „ exactitude il prétendoit qu'on observât cette Or„ donnance, on scia les bras & les jambes à deux „ mal-

„ malheureux qui furent trouvés, l'un vendant du „ Tabac, & l'autre en prenant. Ensuite, on les „ exposa en cet état à la vuë du Peuple, afin de „ l'intimider par un exemple si terrible. Un Hom- „ me & une Femme furent empalés tout vifs pour „ la même cause, & on leur attacha à chacun un „ rouleau de Tabac autour du Col. (*a*)

ARTICLE XLI.

Cantate à la loüange du Caffé, avec des remarques.

L'AUTEUR du *N. Mercure de Trevoux* (*a*) croit le Caffé digne de toutes les louanges qui lui sont données dans le Poëme que l'on va lire. *C'est*, continuë-t-il, *un Plaisir délicat qui ne coûte rien à la Raison & à la Vertu.*

Caffé, quels Climats inconnus
Ignorent les beaux feux que ta vapeur inspire?
Tu comptes dans ton vaste Empire
Des lieux rebelles à Bacchus.
Favorable liqueur, dont mon ame est ravie,
Par tes enchantemens augmente nos beaux jours.
Nous trompons le sommeil par ton heureux secours.
Tu nous rens les momens qu'il dérobe à la vie.
Favorable liqueur *&c.*
Par tes enchantemens *&c.*

L'Astre dont chaque nuit la clarté vive & pure
Vient du Soleil absent consoler la Nature,

Te

(*a*) Histoire de l'Empire Ottoman par Mr. *Ricaut* T. I. P. 107.
(*b*) Mois de Fevrier 1711. P. 175.

Te doit souvent les regards des Humains:
Les feux rivaux de la lumiére,
Aux yeux savans par toi devenus plus certains
Découvrent leur vaste carriére.
Que Minerve & ses Favoris
De tes divins apas connoissent bien le prix!
Caffé du jus de la bouteille
Tu combats le fatal poison;
Tu ravis au Dieu de la Treille
Le Bûveur que ton charme éveille,
Et tu le rens à la Raison.
Le Sage, s'il s'amuse à boire,
Ne se livre qu'à tes douceurs;
Tu sers les Filles de Mémoire;
Qu'Apollon celébre ta gloire,
La sienne accroît par tes faveurs.
Caffé *&c.*

Quand une habile main t'aprête,
Quel plaisir est égal à celui que tu fais?
Ton odeur seulement te promet la conquête
Des Mortels qui n'ont pas éprouvé tes attraits.

O toi, liqueur que j'aime,
Régne, coule en tous lieux;
Bannis le Nectar même
De la table des Dieux;
Fais sans-cesse la guerre
Au jus séditieux;
Fais goûter à la Terre
Le doux calme des Cieux.
O toi *&c.*

„ A Constantinople les Maris sont obligés de „ fournir du Caffé à leurs Femmes, sinon elles „ peuvent s'en separer légitimement (*a*)". Heureux nos Maris! s'ils en étoient quites avec leurs Femmes pour du simple Caffé : mais elles le veulent prendre encore dans des Vases si précieux & quelquefois avec tant d'accompagnemens, qu'elles ruinent en peu d'années un Mari qui n'est ni assez riche pour soûtenir ces folles dépenses, ni assez ferme pour s'y opposer.

L'Auteur du *Saint-Evremoniana* observe que le „ Caffé est un souverain reméde contre la tristesse; „ & il raporte qu'une Dame, aprenant que son Mari avoit été tué dans une bataille, s'écria, *Ah* „ *malheureuse que je suis! Vîte qu'on m'aporte du* „ *Caffé.* Dès qu'elle l'eût pris, elle fut consolée. " Mais les offres de Service d'un Cavalier de bonne mine consolent sans comparaison bien mieux que le Caffé, les Veuves extérieurement éplorées : Aussi saisissent-elles avidement ce reméde, dès-qu'il leur est presenté. Je copie, du *IV. Entretien des Ombres*, un bon-mot qui servira de preuve à ma Thése. „ Un Bel-Esprit Anglois, quand il aprenoit la „ mort de quelque Gentilhomme de sa Province, „ ne manquoit pas de prendre aussi-tôt la poste, „ pour aller rendre ses hommages à la Veuve du „ Défunt, & lui offrir ses services : & comme on „ le railloit un jour, de ce que depuis plusieurs an- „ nées qu'il se donnoit cette fatigue, ses offres n'a- „ voient été acceptées nulle part, il répondit fort „ plaisamment; *Qu'il avoit trouvé que toutes les* „ *Veuves, auxquelles il s'étoit adressé, étoient déja* „ *retenuës d'avance.*

AR-

(*a*) Voïage de l'Arabie Heureuse par Mr. *De La Roque*. P. 303.

ARTICLE XLII.

Eloge du Thé en Vers Latins par feu Mr. HUET (a), *Evêque d'Avranches. Avec la Traduction en Vers François par Mr. V* E**.*

I, *puer, i, Theam confestim in pocula misce:*
Urget non solitus lumina nostra sopor:
Mens stupet: obtusa languent in corpore vires:
Languorem solvet vivida Thea novum.
Dum loquor, ecce focis infertur sessilis olla:
Apposito infusus æstuat igne latex.
Protinus injicitur contortis Thea capillis.
Explicat implexas fervida lympha comas.
Impletur vacuum cœlesti nectare pectus;
Intima vitalis permeat ossa calor.
Jamque fugit venis ignavi causa veterni;
Marcida jam cæco fomite membra vigent.
Actutum incaluit blando mens icta vapore,
Dum felix agitat percita corda furor.
Non cura est animus, non luctu obnoxius ulli;
Sed jocus, & risus, deliciæque placent;
Urbanique sales, & tinctus sermo lepore;
Et quæ multa solet fundere lingua dicax.
Nunc juvat assiduos intermisisse labores,
Et dulcem studiis inseruisse moram.
Nunc juvat & facili voces inflectere cantu.
Aut digitis resona ducere fila lyræ.
O Thea! O sacro demessa termite frondes!
O stirps magnorum munere nata Deûm!

Quæ

(a) In Commentario de rebus ad se pertinentibus. P. 304.

Quæ te læta tulit regio? quo limite Cœli
Alma salutifero germine turget humus?
Hanc pater Eois Phœbus consevit in hortis,
Aurora adspersit rore benigna suo.
Et, seu materno jussit de nomine dici;
Sive Deûm ex donis, Thea vocata fuit.
Quippe tulere Dei nascenti munera plantæ:
Lætitiam Comus, Mars animosque dedit;
Tuque, Coronide, succos facis esse salubres;
Hebe, fers, rugis, canitieque moram;
Mercurius vegetæ mentis concessit acumen;
Argutum Musæ contribuêre melos.
Ergo non alius in carmina sufficit æstus,
Qui Pimplæa rigat nobilis antra latex.
Hinc Theæ quisquis crebro se proluit haustu,
Tradidit huic artes dexter Apollo suas;
Et caput implicuit lauro, curruque levatum
Sacra coronatis ad juga vexit aquis.
Non ego divini penitùs sum muneris expers,
Thea meo tingit sæpiùs amne comas.
Spumea cumque suis infecit pocula succis,
Et mea jucundus fluxit in ora liquor;
Mens commota novo confestim excanduit œstro,
Venêre ad numeros carmina sponte suos;
Carmina, quæ seri studeant didicisse nepotes,
Cadmeisque canat docta puella jugis;
Et circum recubans avida bibat aure juventus,
Aut agat ad teneros mollia membra modos.
Dicat &, Hac istis cantabat Huetius antris,
Ostendatque mea saxa notata manu.
Livor edax, in me vanis incurris habenis,
Melpomene cedro nomina nostra linet.

Moque

Meque suis addet laudatrix Gallia fastis :
Illum post cineres spondet Apollo diem.

TRADUCTION.

Vîte, Laquais, qu'on prépare du Thé,
Je sens mon esprit hebeté,
Une noire vapeur sur mes sens repanduë ;
Etourdit mon cerveau, trouble, obscurcit ma vuë ;
Dans mes veines le sang paroit s'être arrêté ;
Vite, Garçon, vite du Thé.
Qu'avec zèle tu fais ce que ton Maître ordonne !
Qu'avec empressement tu répons à mes vœux !
Dans l'Airain déja l'eau resonne,
Par ses bouillons impétueux.
Cette aimable Plante grillée,
Dans les lieux que Phœbus desséche par ses feux,
Develope déja sa feuille entortillée,
Et se défait de ses sucs savoureux.
Il semble que la Rose & l'Ambre
Versent leurs parfums dans ma chambre ;
Goûtons de ce Thé précieux,
De ce Nectar délicieux.
Rapide effet d'une liqueur divine !
Une douce chaleur coule dans ma poitrine ;
Je sens que des esprits nouveaux
Penétrent jusques dans mes os ;
Déja la plus vive allegresse
Bannit ma stupide paresse ;
Et par un feu subtil tout mon sang agité,
Dans ses canaux ouverts coule avec liberté.
Mon Ame est arrachée à sa sombre tristesse,
Elle sent les transports d'une agréable ivresse ;

Tous

Tous les objets à mon cerveau
S'offrent dans leur jour le plus beau;
Mille images vives, brillantes,
Entrent en foule en mon eſprit;
A ma Raiſon tout plaît, tout rit;
Mon cœur eſt inondé d'émotions touchantes;
Eh! pourquoi ne pas m'y livrer!
Chaſſe à-préſent, Sageſſe auſtére,
Les rides de ton front ſévére,
Le vrai Sage ſait folatrer.
Vivacité fine, legére,
Badinage ſpirituel,
Traits railleurs ſans venin, mais tout remplis de ſel,
Vous pouvez ſeuls me ſatisfaire:
A-préſent ſans effort mon gozier s'ouvre aux chants
Les plus tendres, les plus touchans.
Sous mes agiles doigts ma Lyre qui reſonne,
Par de rares accords & me charme & m'étonne;
C'eſt au Thé raviſſant que je dois ces accords.
Dans quels heureux Climats, ſur quels aimables bords
Te nourris-tu? Plante ſacrée,
En faveur des Humains par la Terre engendrée,
Digne préſent du Ciel officieux.
Ton nom même, Plante Divine,
Nous garantit ta Céleſte origine.
Je crois même que tous les Dieux
Pour te favoriſer ſe liguent,
Qu'à l'envi tous ils vous prodiguent
Leurs préſens les plus précieux.
Mars, le Dieu ſanglant des alarmes,
Te communique ſa vigueur;
Cômus, Dieu des Feſtins, te munit de ces charmes,
Qui

Qui des ſoucis rongeans ſavent ſauver un cœur ;
Du jeune âge l'aimable Déeſſe,
Hébé, t'accorde le talent,
D'arrêter le cours violent
De la triſte & foible vieilleſſe ;
Du puiſſant Jupiter Fils toujours vigilant,
Chez toi Mercure a placé la ſemence
Du tour délicat & coulant
D'une vive & fine éloquence ;
Bacchus ſur toi repand la quinteſſence
Du plus pur ſuc de ſes Côteaux ;
Par le don de Phœbus, Panacée admirable,
De nos corps engourdis tu bannis tous les maux ;
Des Doctes Sœurs la troupe favorable
Des ſubtiles vapeurs, des Poëtiques eaux,
Arroſe ton germe eſtimable:
De là, qui boit du Thé s'empare d'Apollon
Bien mieux que l'habitant du myſtique Vallon,
Qui puiſe une divine extaze,
Dans le ruiſſeau que produiſit Pegaze.
Je le ſai, je le ſens ; dès-que cette liqueur
M'a gagné l'eſprit & le cœur,
J'ai chez moi toute l'Hippocrène,
Ma fougueuſe Muſe m'entraîne ;
Des mots, qu'on ne ſauroit changer,
D'eux-mêmes dans mes Vers paroiſſent s'arranger.
Témoins ces Chanſons éternelles,
Dont nos Galands & dont nos Belles
Honorent les accords par leurs brillantes voix ;
Et qui juſques au dernier âge
Reveilleront les Echos de nos Bois,
Et feront des Oiſeaux ceſſer le doux ramage.
Alors mon nom par tout vanté,
Quand avec ma fragile vie

Diſ-

Diſparoîtra la noire envie:
Charmera la Poſtérité.
Je vois déja ce nom dans les Faſtes de France,
Sur mille & mille noms avoir la preſéance;
C'eſt là le Deſtin arrêté
Que m'ont promis Apollon & le Thé.

ARTICLE XLIII.

Avanture d'un Cavalier avec ſon Chien, accompagnée d'un Plaidoïer ſuccint pour l'Ame des Bêtes, & ſur la maniére dont il faut les traiter.

UN Cavalier qui aime les Chiens à la paſſion, & qui fait coucher le ſien avec lui, aïant mangé un ſoir à ventre déboutonné d'excellentes figues noires, petites & rondelettes, telles qu'on en voit beaucoup dans le Païs de *Garonne*, trouva le lendemain dans ſon lit quelque choſe de fort aprochant d'une figue. Perſuadé que c'en étoit une, qui pouvoit y être tombée de ſa poche, il la mit goulûment dans la bouche, & y enfonça les dents juſqu'aux gencives : mais ce qu'il prenoit pour ce fruit, n'étoit qu'une figue de la façon de ſon pareſſeux de Chien. Le Cavalier forma, pour la rejetter, la Muſique la plus enragée qui ſe ſoit jamais entenduë. Son Chien, qui ne ſavoit que penſer de tons ſi aigres & ſi diſcordans, ſe jetta dans le moment à terre; par où il évita prudemment d'être puni de ſa maudite pareſſe, comme le Cavalier venoit de l'être de ſon extrême avidité pour les figues. Le Maître revenu enfin de ſes nauſées, & le Chien de ſa peur; cet Animal s'en fut le careſſer, mais d'un air ſi ſoûmis, qu'on eût dit qu'il y en-

tendoit finesse, & qu'il reconnoissoit réellement sa faute. Le Cavalier, qui dans ces entrefaites avoit eû le tems de reciter plus d'une fois son Alphabet, reçut sa Bête à bras ouverts, & lui pardonna d'autant plus aisément son équipée, qu'il ne lui étoit jamais arrivé d'en faire de pareilles. Depuis cette Avanture, le Cavalier n'aime plus tant les figues, mais il aime toujours également son Chien.

Qu'on ne s'étonne pas au reste, de la passion de notre Cavalier pour les Chiens. Le savant *Juste Lipse* n'étoit rien moins qu'indifférent pour la Race Canine. « Il fut si affligé de ce qu'on lui avoit dé-,, robé une Chienne, qu'il pria ses Amis de faire ,, des Vers sur la douleur que cette perte lui avoit ,, causée. Etant à Louvain il avoit trois Chiens, ,, l'un nommé *Mopse*, l'autre *Mopsule*, & le ,, troisiéme *Saphir*. Il les fit même peindre dans un ,, tableau, & mit au bas de cette peinture de beaux ,, Vers Latins, qu'il avoit faits à la loüange de ces ,, trois Animaux. Il fait voir dans une de ses Let-,, tres, que l'inclination qu'il a pour ces Bêtes est ,, très-juste; & il raporte quantité de remarques & ,, d'Histoires curieuses, qui sont des preuves con-,, vainquantes de leur fidélité, & d'un grand nom-,, bre d'autres bonnes qualités, dont la Nature les ,, a pourvuës. (*a*)

Si je m'étois trouvé les Lettres de *Juste Lipse*, j'aurois volontiers traduit quelques exemples de la fidélité des Chiens : mais au défaut de ceux-là, en voici un autre qui seul en vaut mille « Dans un Vil-,, lage situé entre *Caën* & *Vire*, sur la lisiére du ,, Canton qu'on apelle le *Bôcage*, un Païsan de ,, mauvaise humeur maltraitoit souvent sa Femme,

,, en-

(*a*) Additions de Mr. *Teissier* aux Eloges des Hommes savans par Mr. *De Thou* T. 4. P. 530.

„ ensorte que les Voisins étoient quelquefois obli-
„ gés par ses cris à venir mettre entr'eux le holà.
„ Le Mari, las d'une compagne qui lui déplaisoit,
„ reso ut de s'en défaire une bonne fois. Il feignit
„ de se reconcilier avec elle ; il changea de con-
„ duite, & dans les jours de loisir, il lui proposoit
„ des promenades & des parties de plaisir. Un
„ jour d'Eté, après une grande chaleur, il la me-
„ na se reposer sur le bord d'une fontaine, dans
„ un lieu assez sombre & assez écarté. Il fit sem-
„ blant d'être fort altéré. La clarté de la belle
„ eau, qui étoit devant eux, les invitoit à boire.
„ Il se coucha de son long sur le ventre, & se des-
„ altéra à longs traits ; vantant la fraîcheur de
„ l'eau, & exhortant sa Femme à se rafraîchir
„ comme lui. Elle le crut, & fit ce qu'il venoit
„ de faire. Lors-qu'il la vit en cette posture, il se
„ jetta sur elle, & lui plongea la tête dans l'eau,
„ pour la noïer. Elle se debattit violemment, pour
„ sauver sa vie : mais elle n'auroit pas été la plus
„ forte, sans le secours de son Chien, qui l'avoit
„ suivie, qui l'aimoit, & qui ne la quitoit point.
„ Il se jette sur le Mari, le prend à la gorge, lui
„ fait lâcher prise, & sauve la vie de sa Maîtres-
„ se (a)". Si, après cet exemple, les Femmes n'aiment pas les Chiens, je ne sai ce qui pourra les leur faire aimer. Et comme il est sûr que, sans la mauvaise humeur du Païsan, son Chien en eût fait autant pour lui s'il eût été à la place de sa Femme, je soûtiens que les Hommes doivent aussi aimer les Chiens.

Mr. *Cassandre*, n'entendant pas bien un endroit de la *Rhetorique d'Aristote* qu'il a traduite, plûtôt que de laisser du vuide, y supléa par ce Proverbe:

Qu'il

(a) Huetiana, P. 223.

Qu'il est honteux de n'avoir chez soi ni Chien, ni Chat (*a*). D'où je conclus que ce Françòis, & les personnes de sa Nation aiment les Chiens & les Chats. Les Hollandois en sont aussi logés-là. Je suis assez souvent témoin de l'ardeur, avec laquelle ils courent au secours d'un Chien ou d'un Chat qu'on maltraite, ou qui se noïe. Mais ici, comme par tout, il est des Bourreaux de ces Bêtes, & des autres; quoi-que la Raison & la Révélation nous exhortent également à en avoir soin, & à les traiter avec douceur.

Descartes a beau dire, les Bêtes ne sont pas des Automates ou de pures Machines. Je crois au-contraire avec la Niéce de ce Philosophe, auquel, pour le remarquer en passant, on fait trop d'honneur, dirai-je, ou trop de tort que de le croire Auteur de cette Opinion: puis qu'*Aristote*, les *Stoïciens*, & leurs Sectateurs l'ont euë avant lui. Je crois, dis-je, avec Mlle. *Descartes*, que les Bêtes ont aussi du Jugement. Voici comme cette Dame s'en explique au sujet de la Fauvette de *Sapho*.

Voici quel est mon compliment
Pour la plus belle des Fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes.
Ah, m'écriai-je alors avec étonnement,
N'en déplaise à mon Oncle, elle a du jugement!

J'adopte encore le Raisonnement de l'illustre Mlle. *De Scudery*. On sait qu'il est fondé sur deux Automates *Chiens* de différent sexe, & sur deux Automates *Montres*, que cette Dame compare ensemble à certain égard, & d'où elle tire une con-

(*a*) Note sur le Chap. 34. du 2. Liv. de la *Rhétorique d'Aristote*.

conféquence tout-à-fait favorable à l'Ame des Bêtes. Le P. *Daniel* eft à ce fujet de l'avis de nos Dames. L'incomparable *Grotius* étoit fi éloigné de croire, que les Bêtes n'euffent ni connoiffance ni fentiment, qu'il a ofé avancer, *Que Dieu lui-même leur fervoit, en quelque maniére, d'Ame.* Je pourrois pouffer plus loin mon Plaidoïer en faveur de l'Ame des Bêtes; fi je n'étois perfuadé qu'en ceci, comme en bien d'autres chofes, un modefte & fincére aveu de notre ignorance eft préférable à une hardie mais incertaine décifion. Au refte, je ne fuis nullement furpris qu'il fe trouve des Partifans du fentiment oppofé; puifque fans compter les *Turcs*, il y a eû des Auteurs dans notre Occident, qui ont entrepris de démontrer, que les Femmes mêmes n'ont point d'Ame.

Fin de la III. Partie.

LE JE NE SAI QUOI.

QUATRIEME PARTIE.

ARTICLE PREMIER.

Le Célibat recommandé aux gens sages, & aux Personnes Lettrées.

DISONS quelque chose du Célibat avant que de parler du Mariage.
„ Entre tous les états de la vie, la
„ Virginité peut être comptée la pré-
„ miére. La difficulté qu'on a à re-
„ sister à la Nature, est assûrément l'une des cho-
„ ses qui la rend plus recommandable dans le mon-
„ de, où elle est *l'Ornement des mœurs, la sainteté*
„ *des Sexes, le lieu de la Pudeur, la paix des Fa-*
„ *milles, & la source des plus saintes amitiés. C'est*
„ *une belle fleur conservée chérement dans un jardin*
„ *muré de toutes parts.* Mais ce ne sont pas seulement
„ les Chrétiens, qui ont eû la Virginité en véné-
„ ration. Les Païens & les Barbares mêmes ont
„ eû pour elle une estime toute particuliére. Les
„ Romains lui firent bâtir un Temple, & élever
„ une Statuë qu'ils apelloient *Bucca Veritatis.* Cet-
„ te Statuë décidoit de la Virginité ou de l'Infamie
„ des Filles. Témoin la Fille du Roi de *Volaterre,*
„ qui après lui avoir mis le doigt dans la bouche n'en

„ fut

„ fut point morduë ; & ainsi se justifia de l'injure
„ qu'une vieille Femme avoit fait à sa pudicité. Il
„ n'en arriva pas de même, à ce qu'on dit, à l'égard d'une autre, qui étant accusée du même
„ crime, eut le doigt emporté. On sait encore
„ quelle vénération ont eû ces mêmes Peuples pour
„ les Vierges Vestales, & le fameux Edit que
„ l'Empereur *Tibére* fit publier. La Fille de *Sejan*, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté, fut déflorée par le Bourreau, avant que
„ d'être étranglée, pour ne pas deshonorer la Virginité. Les Poëtes nous ont aussi marqué l'estime
„ qu'ils en faisoient ; & leur Fable nous aprend
„ que *Daphné*, changée en Laurier, ne peut aujourd'hui souffrir le feu sans se plaindre, comme
„ autrefois elle ne pouvoit souffrir le feu impudique
„ de la Concupiscence. (a)

Tertullien dit, *Que le Mariage est une chose illicite & infame*. Je renvoïe aux Articles 21 & 22. ce que lui & d'autres Péres Grecs & Latins ont pensé des *Nôces réitérées*.

„ Les *Abéliens* qui ne vouloient pas que les
„ Hommes fûssent seuls, leur ordonnoient de
„ prendre chacun une Femme pour aide, sous la
„ défense expresse pourtant d'avoir avec elle aucun
„ commerce charnel. Quand un Homme & une
„ Femme étoient entrés dans cette espéce de société, ils adoptoient deux Enfans, un Garçon &
„ une Fille, qui héritoient de leurs Biens, & qui
„ dans la suite étoient mariés ensemble ; mais sous
„ la condition, de ne pas songer à la propagation
„ du Genre-Humain, & d'adopter aussi deux Enfans

(a) Tableau de l'Amour consideré dans l'état du Mariage Part. 2. Ch. 1. Art. 1.

„ fans de différent Sexe “ (*a*). Un Bel-Esprit de nos jours a dit de ces Sectaires ; *Qu'ils avoient l'aparence du Mariage, mais qu'ils en avoient rénié la force.*

Le P. *Dubosc* raporte, dans son *Traité de l'Honnête-Femme*, qu'un Saint Personnage dit à sa sœur qui avoit pris le voile, *Qu'elle avoit changé l'eau en vin.*

Mr. *De La Loubére* écrit que chez les *Siamois* le Mariage est un état de peché, & le Célibat un état de perfection : mais comme ils se marient presque tous, ils prétendent que l'exacte Vertu n'est faite que pour leurs Prêtres.

Il est parlé, dans les *Reflexions sérieuses de Robinson Crusoe*, d'un Homme fameux par ses lumiéres qui soûtenoit ; *Que le Commerce qu'un Homme peut avoir avec une Femme est l'action du monde la plus basse, & la plus indigne de sa nature.* Comme le Savant que *Robinson* a en vuë m'est entiérement inconu, je ne saurois décider, si à l'exemple des *Siamois* cet Habile-homme a soûtenu une chose & pratiqué l'autre ; ou s'il a toujours vêcu conséquemment à ses principes.

Palingenius (*a*) s'énonce sur le Mariage en ces termes.

Quamquam aliqui laudant, tamen hoc, me judice, sanctis
Æthereisque viris non convenit. Impedit uxor
Natorumque effrenus amor, divina Sophorum
Ingenia & mentes contemplari alta volentes.

Pa-

(*a*) Pensées Libres sur la Réligion, l'Eglise, & le Bonheur de la Nation. P. 25.

(*b*) *Zodiacus Vita in Capricorno* V. 239.

Paroles qui ſont à-peu-près l'équivalent des ſuivantes, que Mr. *Chevreau* (*a*) fait dire à un Evêque de Chartres. „ Il eſt impoſſible que le Sage „ ſoit occupé, ſans diſtraction & ſans embarras, „ des Livres qu'il aime & de la Femme qu'il doit „ aimer ; Qu'il ſe partage également entre les ha- „ bits, les meubles, les bijoux, & les bagatelles de „ cette derniére, & la Philoſophie qui lui deman- „ de ſon cœur tout entier.

Gaudeat uxorum & natorum amplexibus ille
Qui tantum terrena ſapit, crebroſque hymenæos
Advocat.

„ Que ceux donc qui ne tiennent qu'à la Terre „ & qui ne ſoûpirent que pour les choſes ſenſibles „ & matérielles, ſe marient une & pluſieurs fois; „ qu'ils mettent des Enfans au monde.

——— *At Sapiens lætetur cœlibe vitâ;*
Sit caſtus, puruſque & mente & corpore.

„ Mais que l'Homme qui ſe pique de Sageſſe „ renonce au Mariage, qu'il ſoit pur & chaſte „ d'effet auſſi bien que de penſée.

Le précepte de *Palingenius* ne fut jamais obſervé de perſonne au point qu'il l'a été de *Michel Verin* de Florence, dont nous avons de ſi beaux Diſtiques. Ce Poëte aima mieux ſe laiſſer mourir à l'âge de 17. ans que de prolonger ſa vie par le Mariage.

Promittunt Medici Venerem mihi ferre ſalutem;
Non tanti vitæ ſit mihi certa ſalus.

Auſſi

(*a*) Chevræana, T. 2. P. 416.

Aussi mérita-t-il cette rare & glorieuse Epitaphe, que *Politien* lui fit;

Sola Venus poterat lento succurrere morbo,
Ne se pollueret, maluit ille mori. (*a*)

On conte la même chose d'*Amédée*, Evêque de Lausane, dans un Ouvrage assez curieux de Mr. *Labrune*. (*b*)

J'ajoute encore une autorité à celles que j'ai déja alleguées. L'un des Fréres *Valois* disoit; „ Que „ dès que les Savans ont pris Femme, il leur faut „ renoncer aux Livres; sur tout si c'est une Femme „ comme celle de *Pâquier*, laquelle par ses crie- „ ries continuelles obligeoit son Mari à crier com- „ me elle, & sur le même ton (*c*). Je dis moi, que supposé même que les Savans n'épousent pas des *Xantipes*, leurs Femmes les empêchent cependant par ailleurs de faire des Livres; *Quippe volentes nolentes, plus occupati compositioni liberorum quàm librorum*. Ou s'il y a eû des Savans, qui sur cet Article se sont moqué de leurs Femmes, elles les en ont raillé à leur tour d'une maniére bien sanglante. L'Epouse d'un Savant Arabe disoit à son Mari; *Qu'elle avoit plus de jalousie de ses Livres que de ses Maitresses*. J'ai connu une Dame qui se plaignoit; *Que son Mignon*, qui a beaucoup écrit, *ne savoit faire que des Esprits*. Une autre, dont le Mari lisoit au lit, se fit aporter une quenouille, & fila. Une quatriéme enfin, dont l'Epoux meditoit, quoi-que couché à son côté, lui demanda, *S'il*

(*a*) Biblioth. Choisf. de *Colomiés* P. 171.
(*b*) Mêlanges Historiques P. 45.
(*c*) Mêl. d'Hist. & de Litér. par De *Vigneul-Marville* T. 2. P. 223.

S'il dormoit ou s'il étoit indiſpoſé; ſur quoi aïant répondu, *Qu'il n'étoit ni endormi ni malade;* lui repartit, *Et doncques.*

Concluons de tout cela que le Célibat convient parfaitement aux Gens de Lettres. Un Auteur (*a*) en exclud ſeulement les Médecins. *N'eſt-ce pas une juſtice,* dit-il, *qu'ils rendent à l'Etat quelques Hommes, pour ceux qu'ils lui enlévent à toute heure?*

Complimens d'un Mari à ſa Femme.

Paul, dans Paris chez ſon Maître logé,
D'aller à Rheims voir ſa Femme eut congé;
A ſon départ deux de ſes Camarades,
Nos complimens, Paul, à votre Moitié,
Lui dirent-ils; & pour notre amitié,
En arrivant la nuit deux embraſſades.
Ainſi fut dit, ainſi Paul le promet;
Et ſans tarder en chemin il ſe met.
Dès-qu'il arrive, à ſa Femme il raconte
Les complimens de ſes deux bons amis;
Et la nuit même, en homme de bon compte,
Il ſatisfait à ce qu'il a promis;
Puis ſe rendort. Elle mal endormie,
Mon cœur, dit-elle, au bout de quelque tems,
N'avez-vous point pour amis d'autres gens
Chez votre Maître? Oui, ſans-doute, Mamie,
Tout ſommeillant lui répond ſon Epoux;
Mais je n'ai d'eux nul compliment pour vous. (*b*)

Com-

(*a*) Amuſem. *Sér.* & Comiq. P. 56.
(*b*) Mr. *Regnier Deſmarais,* Poëſ. Franç. T. I. P. 178.

Aussi mérita-t-il cette rare & glorieuse Epitaphe, que *Politien* lui fit;

Sola Venus poterat lento succurrere morbo,
Ne se pollueret, maluit ille mori. (*a*)

On conte la même chose d'*Amédée*, Evêque de Lausane, dans un Ouvrage assez curieux de Mr. *Labrune.* (*b*)

J'ajoute encore une autorité à celles que j'ai déja alleguées. L'un des Fréres *Valois* disoit; „ Que „ dès que les Savans ont pris Femme, il leur faut „ renoncer aux Livres; sur tout si c'est une Femme „ comme celle de *Pâquier*, laquelle par ses crie„ ries continuelles obligeoit son Mari à crier com„ me elle, & sur le même ton (*c*). Je dis moi, que supposé même que les Savans n'épousent pas des *Xantipes*, leurs Femmes les empêchent cependant par ailleurs de faire des Livres; *Quippe volentes nolentes, plus occupati compositioni liberorum quàm librorum.* Ou s'il y a eû des Savans, qui sur cet Article se sont moqué de leurs Femmes, elles les en ont raillé à leur tour d'une maniére bien sanglante. L'Epouse d'un Savant Arabe disoit à son Mari; *Qu'elle avoit plus de jalousie de ses Livres que de ses Maitresses.* J'ai connu une Dame qui se plaignoit; *Que son Mignon*, qui a beaucoup écrit, *ne savoit faire que des Esprits.* Une autre, dont le Mari lisoit au lit, se fit aporter une quenouille, & fila. Une quatriéme enfin, dont l'Epoux meditoit, quoi-que couché à son côté, lui demanda, *S'il*

(*a*) Biblioth. Choif. de *Colomiès* P. 171.
(*b*) Mêlanges Historiques P. 45.
(*c*) Mêl. d'Hist. & de Litér. par De *Vigneul-Marville* T. 2. P. 223.

S'il dormoit ou s'il étoit indispofé; fur quoi aïant répondu, *Qu'il n'étoit ni endormi ni malade;* lui repartit, *Et doncques.*

Concluons de tout cela que le Célibat convient parfaitement aux Gens de Lettres. Un Auteur (*a*) en exclud feulement les Médecins. *N'eft-ce pas une juftice,* dit-il, *qu'ils rendent à l'Etat quelques Hommes, pour ceux qu'ils lui enlévent à toute heure?*

Complimens d'un Mari à fa Femme.

Paul, dans Paris chez fon Maître logé,
D'aller à Rheims voir fa Femme eut congé;
A fon départ deux de fes Camarades,
Nos complimens, Paul, à votre Moitié,
Lui difent-ils; & pour notre amitié,
En arrivant la nuit deux embraffades.
Ainfi fut dit, ainfi Paul le promet;
Et fans tarder en chemin il fe met.
Dès-qu'il arrive, à fa Femme il raconte
Les complimens de fes deux bons amis;
Et la nuit même, en homme de bon compte,
Il fatisfait à ce qu'il a promis;
Puis fe rendort. Elle mal endormie,
Mon cœur, dit-elle, au bout de quelque tems,
N'avez-vous point pour amis d'autres gens
Chez votre Maître? Oui, fans-doute, Mamie,
Tout fommeillant lui répond fon Epoux;
Mais je n'ai d'eux nul compliment pour vous. (*b*)

Com-

(*a*) Amufem. Sér. & Comiq. P. 56.
(*b*) Mr. *Regnier Defmarais,* Poëf. Franç. T. I. P. 178.

Compliment d'une Femme à son Mari.

Un Mari jeune encor, au retour d'un Voïage,
Ne pouvant avec Femme aussi belle que sage
User des droits du mariage,
Quoi-qu'il l'aimât fort tendrement.
Son Epouse lui dit, Mon Cher, sans compliment,
Vous êtes bien avancé pour votre âge. (*a*)

„ Dans les Tribunaux des Etats Luthériens, „ quand l'un des conjoints refuse à l'autre le de- „ voir conjugal sans excuse légitime; on fait d'a- „ bord des injonctions à la partie dont on se plaint, „ on saisit ensuite ses effets mobiliaires; & si ces „ moïens ne produisent point leur effet, on pro- „ nonce le divorce, & on permet à la partie qui „ se plaint de passer à de secondes nôces: dans „ quelques endroits on condamne les refractaires „ au bannissement. (*b*)

ARTICLE II.

Remédes contre les attraits des Brunettes.

I. *Reméde par Mr. De* FONTENELLE.

BRUNETTE fût [illegible] gentille Femelle,
Qui tant charma les yeux de Salomon,
Et renversa cette docte cervelle,
Dont les beaux dits sont cités au Sermon.
Qui dit Brunette, il dit spirituelle;

II.

(*a*) Cour. Polit. & Gal. du Jeudi 2. Mars 1719.
(*b*) Journ. des Sçav. Mai. 1721. P. 572.

Il dit aussi vive comme un Démon :
Or, s'il vous plaît, tous ces jolis visages,
Qui de la Gréce affolérent les Sages,
Et comme Oison les menoient par le bec,
Qui pensez-vous que ce fussent? Brunettes,
Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes
Disoient, Dieu sait! gentillesses en Grec.
Autre Brunette aujourd'hui me tourmente,
Moi Philosophe ou du-moins Raisonneur,
Et qui pensois acquerir tout l'honneur,
Et tout l'ennui d'une ame indifférente.
Or vous, Messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austére Sagesse;
Quand vous voïez Brunettes d'un côté,
Passez de l'autre en toute humilité:
Brunettes sont l'écueil de notre espéce.

II. Reméde par feu Mr. HUET, *Evêque d'Avranches.* (a)

„ L'Amour n'est pas seulement une passion „ de l'Ame, comme la Haine & l'Envie; mais „ c'est aussi une maladie du Corps comme la Fié- „ vre. Elle est dans le sang & dans les esprits, qui „ s'allument & s'agitent extraordinairement; & on „ pourroit la traiter méthodiquement par les ré- „ gles de la Médecine, pour la guerir. Je crois „ que l'on en pourroit venir à bout par de grandes „ sueurs, & de copieuses saignées; qui emportant „ avec l'humeur ces esprits enflammés, purge- „ roient le sang, calmeroient son émotion, & le „ rétabliroient dans son état naturel. Ce n'est pas „ une

(a) Huetiana Art. 103.

,, une ſimple conjecture, c'eſt une opinion fondée
,, ſur l'expérience. Un grand Prince, que nous a-
,, vons connu, atteint d'une amour violente pour
,, une Demoiſelle d'un grand mérite, fut contraint
,, de partir pour l'Armée. Tant que ſon abſence
,, dura, ſa paſſion s'entretint par le ſouvenir, &
,, par un commerce de Lettres fort fréquent & fort
,, regulier, juſqu'à la fin de la campagne, qu'une
,, maladie dangereuſe le reduiſit à l'extremité. On
,, proportionna les remédes au mal, & on mit en
,, uſage tout ce que la Médecine enſeigne de plus
,, efficace. Il reprit ſa ſanté, mais ſans reprendre
,, ſon amour, que de grandes évacuations avoient
,, emporté à ſon inſçu : Car ſe perſuadant d'être
,, toujours amoureux, & ne l'étant plus que de
,, mémoire, il ſe trouva froid & ſans paſſion auprès
,, de celle qu'il croïoit encore aimer. Choſe pa-
,, reille arriva à un de mes Amis intimes, qui aïant
,, été délivré d'une fiévre longue & opiniâtre, par
,, une eſpéce de criſe, qui conſiſta en ſueur, il ſe
,, trouva délivré en même tems d'un amour im-
,, portun & incommode, dont il étoit tourmenté
,, depuis long-tems. De-ſorte-que, lors-qu'après ſa
,, gueriſon il voulut reprendre ſon même train de
,, galanterie, & continuer ſes ſoins amoureux,
,, il ne ſentit plus ſes anciens empreſſemens, &
,, fut étonné de ne reconnoître plus en lui qu'in-
,, différence & que langueur, au lieu de ſa viva-
,, cité & de ſa tendreſſe paſſée.

III. Reméde.

Au raport d'*Oléarius*, les Perſes ſe ſervent du Caffé, afin de modérer leur chaleur pour les Femmes. Ils racontent à ce ſujet qu'un de leurs Rois, *Sultan Mahomet Scaſuin* qui régnoit avant *Tamer-*

lan, s'étoit ſi fort accoutumé à ce brûvage, qu'il en prit une averſion inconcevable pour ſa Femme; & que cette Reine aïant demandé un jour, ce qu'on vouloit faire à un Cheval que l'on avoit lié & jetté par terre, ne l'eût pas plûtôt apris, qu'elle dit que ſi on lui donnoit ſeulement du Caffé, il deviendroit en moins de rien auſſi froid que ſon Mari.

Parmi Bourgeois & Gens de Cour
Le Caffé maintenant eſt ſi fort à la mode,
Que l'on en uſe chaque jour:
Cependant il eſt incommode,
Et rend l'homme moins propre au plaiſir de l'amour;
C'étoit le ſentiment de l'aimable Glycére.
Elle s'aperçut bien qu'Alcidon ſon Mari,
Depuis qu'il en faiſoit ſon regal ordinaire,
Paroiſſoit de glace paîtri,
Et n'avoit plus d'ardeur pour l'amoureux myſtére;
Il avoit un Cheval entier & vigoureux,
Qui lui faiſoit beaucoup de peine.
L'aſpect d'une Jument le mettoit hors d'haleine,
On n'en pouvoit jouïr, tant il étoit fougueux.
Il faut qu'il ſoit hongré, dit-il, c'eſt une affaire,
Que je ne veux plus qu'on diffère,
Dès-qu'il voit des Jumens il eſt trop échauffé.
Sans le martyriſer, mon Epoux, dit Glycére,
Faites lui prendre du Caffé. (*a*)

AR-

(*a*) Poëſ. Div. du Sr. *Baraton.* P. 196.

ARTICLE III.

Eloge du Mariage.

LEs Juifs, qui font du *Célibat* une condition maudite, se marient avant l'âge de vingt ans. „ Quelques Rabbins ont cru que le Juif sans „ Femme ne peut être appellé Homme; parce que „ dans le I. Chap. de la Genése, *Dieu créa l'Homme* „ *à son image & qu'il les créa Mâle & Femelle.* „ Qu'il ne peut être béni de Dieu; parce que „ dans le même Chapitre, *Il les bénit.* Qu'il est sans „ joïe; parce qu'il est marqué dans le IX. Chapitre „ de l'Ecclesiaste; *Sois, tous les jours de ta vie en joïe* „ *avec la Femme que tu as aimée.* Qu'il est sans „ bien; parce qu'on lit au XXII. des Proverbes, „ *Que celui qui trouve une Femme, trouve un Bien:* „ & qu'avant que Dieu eût créé la Femme, il dit: „ *Il n'est pas bon que l'Homme soit seul, faisons lui* „ *une aide* (*a*).

Les Romains privoient des Legs Testamentaires tous ceux qui ne se marioient point. Ils décernoient des Honneurs Publics aux Femmes qui avoient eû huit enfans, & leur faisoient une pension qui répondoit à la gloire de leur Empire. Ils donnoient même à leur Statuë une place dans le Capitole. *Louïs XIV.* qui aimoit le *Grand* jusques dans son Nom, voulut en 1667. accorder des priviléges & des pensions à ceux de ses Sujets qui auroient eû douze Enfans; mais par malheur pour les Gens Politiques qui peut-être s'étoient déja mis en fraix, la Déclaration du Monarque de France ne fut pas executée.

Les

(*a*) Chevræana, T. 2. P. 376.

Les Habitans de *Corinthe* refusoient la sepulture, à ceux qui avoient vêcu dans le Célibat.

Les *Athéniens* les fustigeoient devant leurs Autels, les jours de leurs Fêtes solemnelles.

Dans la République de *Platon*, celui qui passoit les 35. ans, & qui ne se marioit pas, devoit paier chaque année une amende, selon le revenu de son Bien : mais si cette peine n'étoit pas capable de le porter au Mariage, il étoit regardé comme un infame, la jeunesse le méprisoit, il parloit sans être écouté ni obéï, & si le ressentiment l'obligeoit à maltraiter quelcun de ceux qui l'insultoient comme un mauvais Citoïen, tous généralement se devoient jetter sur lui, & donner du secours à l'autre.

Il y a des *Tartares* à qui le Mariage semble une chose si nécessaire, que si leurs Enfans meurent avant que d'avoir été mariés, ils celébrent pourtant leurs Nôces, en brûlant sur leurs Buchers les Contracts de leur Mariage, & la Dot même en peinture.

Toute personne, a dit quelqu'un, qui se sent de l'éloignement pour le Mariage, est ou un Ange ou une Buche. *Qui abhorret à Societate conjugali vel Angelus est vel Stipes.* Sur ce pied-là, que penser de ce Gentilhomme ? qui, formé uniquement pour les travaux de Mars, disoit; qu'il haïssoit dans le Sexe, *Usque ad illam corporis fœminei partem undè in lucem prodierat.*

Moliere (*a*) fait tenir ce discours à *Celie* par sa Suivante.

Quoi ! refuser, Madame, avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur?

A

(*a*) Comédie de *Sganarelle.*

A dès offres d'Hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un *Oui* si plein de charmes?
Helas! que ne veut-on aussi me marier?
Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier:
Et loin qu'un pareil *Oui* me donnât de la peine,
Croïez que j'en dirois bien vîte une douzaine.
Le Précepteur, qui fait repeter la leçon
A notre jeune Maitre, a fort bonne raison;
Lorsque nous discourant des choses de la terre,
Il dit que la Femelle est ainsi que le Lierre,
Qui croît beau tant qu'à l'Arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point, s'il en est séparé.
Il n'est rien de plus vrai, ma très-chére Maitresse,
Et je le trouve en moi chetive péchéresse.
Le Bon-Dieu fasse paix à mon pauvre Martin;
Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un Cherubin,
L'embonpoint merveilleux, l'œuil gai, l'ame contente,
Et je suis maintenant ma Commére dolente.
Pendant cet heureux tems, passe comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'Hiver:
Sécher même les draps me sembloit ridicule,
Et je tremble à-présent dedans la Canicule.
Enfin il n'est rien tel, Madame, croïez-moi,
Que d'avoir un Mari la nuit auprès de soi;
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous saluë,
D'un *Dieu vous soit en aide*, alors qu'on éternuë.

Mr. (a) *Desyreaux* met dans la bouche d'un Mari l'exclamation que voici.

Quelle joie en-effet! quelle douceur extrême!
De se voir caressé d'une Epouse qu'on aime;
De s'entendre apeller *Petit Cœur* ou *Mon Bon*;
De voir autour de soi croître dans sa Maison,

Sous

(a) Sat. X. 9.

Sous les paisibles Loix d'une agréable Mére,
De petits Citoïens dont on croit être Pére.
Quel charme ! au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussi-tôt acourir, s'empresser,
S'effraïer d'un péril qui n'a point d'aparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance.

ARTICLE IV.

Avis communs aux deux Sexes sur le Mariage.

SENE'QUE compare le Mariage à une Urne, où avec de l'Or il y a aussi une Vipére. *In eâdem urnâ aurum est & vipera.* Pensée que Mr. *Lebrun* a mise en œuvre dans cette Epigramme qu'il adresse aux Amans.

Aimer une Beauté Chef-d'œuvre de Nature,
Amans, pardonnez-moi cette comparaison,
C'est d'un poignard doré se faire une blessure,
Ou dans un riche Vase avaler du poison.

„ Le Mariage, *selon Theodecte*, & la Vieillesse „ ont ceci de commun, que les Hommes desirent „ également de parvenir à l'un & à l'autre ; mais „ ils n'y sont pas plûtôt arrivés, qu'ils commencent „ à s'en repentir ". Ou, comme l'a dit Mr. *Du Fresny*, „ Le Païs de Mariage a cela de particu- „ lier, que les Etrangers ont envie de l'habiter, „ & les Habitans naturels voudroient en être exi- „ lés ". Idée qu'un Auteur, qui a écrit depuis, a mise ainsi en Vers.

Le Païs du Mariage
Est un drôle de Païs,

Quoi-

Quoi-que pour l'habiter l'Etranger fasse rage ;
Les Habitans voudroient qu'ils en fussent bannis.

Un Ancien, à qui l'on demandoit s'il faloit se marier vieux ou jeune, répondit : „ Quand tu es „ jeune, dis que le tems de te marier n'est pas „ encore venu ; & quand tu seras vieux, dis que „ le tems en est passé.

J'aime autant voir un boiteux
Danser avec ses bequilles,
Qu'un Vieillard, fade amoureux,
Cajoler de jeunes Filles. *Mr. Lebrun.*

Mr *De la Rochefoucault* assûre, „ Qu'il y a peu „ de Mariages délicieux.

Robin vient d'épouser Climene ;
Comme ils s'aiment beaucoup tous deux,
Ils ont fait un accord entr'eux,
De ne se quereller que trois fois la semaine. *Idem.*

L'Abbé *Regnier Desmarais* apelle un simplement bon Mariage, la *Pierre Philosophale.*

Quand un Mari, quand une Femme,
Vivent de telle sorte entr'eux,
Que ce n'est qu'un cœur & qu'une ame,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais, si l'on s'en raporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale,
C'est la *Pierre Philosophale*
De n'être qu'un, quand on est deux.

Le Sr. *Du Commun* que j'ai déja cité, & dont on a mis les Poësies à la suite du *Traité des*

Ter-

Tetons, s'exprime, comme il suit, sur le Mariage.

L'Hymen est un chatouilleux cas,
Avant qu'on s'y soûmette il faut bien s'en instruire.
Il n'est rien à mon sens de meilleur ni de pire,
Et c'est le Paradis ou l'Enfer d'ici-bas,

Mr. *Lebrun*, dont les fréquentes citations que j'en fais, déplairont d'autant moins, qu'on ne le connoit guéres dans ce Païs, dit:

L'Hymen a ses apas, l'Hymen est un lien,
Qui peut unir un cœur à l'objet qu'il adore;
Mariez-vous, vous ferez bien;
Ne vous mariez pas, vous ferez mieux encore.

Enfin que ne doit pas avoir crû Mr. *Thibaut* du Mariage? lui qui a avancé de l'Amour,

C'est le Lutin qui fait qu'on ne dort pas,
Qu'on ne vit qu'à demi, qu'à toute heure on expire,
Qui dès le grand matin tourne & hâte nos pas,
Vers un Objet qui fait notre martyre.
C'est ce charmant accord qui nous force d'aimer,
C'est ce je ne sai quoi qu'on ne peut exprimer.
En un mot, c'est ce feu toujours insatiable,
Qui nous dévore & nous suit en tout lieu,
Plusieurs disent que c'est un Dieu,
Pour moi je crois que c'est un Diable.

ARTICLE V.

Prévention des Amans pour leurs Maîtresses, & des Maîtresses pour leurs Amans.

Les Amans.

L'On voit les Amans vanter toujours leur choix :
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La Pâle est aux Jasmins en blancheur comparable ;
La Noire à faire peur une Brune adorable ;
La Maigre a de la taille & de la liberté ;
La Grasse est dans son port pleine de majesté ;
La Mal-propre sur soi de peu d'attraits chargée ;
Est mise sous le nom de Beauté negligée ;
La Géante paroît une Déesse aux yeux ;
La Naine un abregé des merveilles des Cieux ;
L'Orgueilleuse a le cœur digne d'une Couronne ;
La Fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne,
La trop grande Parleuse est d'agréable humeur ;
Et la Muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un Amant, dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Ces Vers de *Moliére*, tirés de sa Comédie du Misantrope sont une Imitation de ceux qu'on lit dans *Lucréce* Liv. 4. V. 1155. &c.

Les Maîtresses.

De fades complimens *Alcidas* nous assomme,
Au gré de sa *Philis* c'est un fort galant-homme.

L'em-

L'emportement d'*Arcas* & sa farouche humeur
Sont dans l'esprit d'*Ismene* une noble candeur.
La noire hypocrisie a le nom de prudence,
On donne au vain babil le titre d'éloquence.
On nomme généreux les sentimens altiers;
Le prodigue indiscret a l'ame liberale;
L'impertinent bouffon est d'humeur joviale;
L'esprit de bagatelle est un esprit joli;
L'adulateur infame est un Homme poli;
L'effronté patineur aime le badinage;
L'étourdi devient vif; le niais devient sage.
Enfin si les attraits sont cause de l'amour,
L'Amour fait prodiguer des charmes à son tour.

Mr. V E** dans son Misantrope du Lundi 8. Juin* 1711.

ARTICLE VI.

De l'Enlevement en Amour.

Balade par Mr. SARRASIN.

CE gentil joli jeu d'Amours
Chacun le pratique à sa guise;
Qui par Rondeaux & beaux discours,
Chapeaux de fleurs, gente cointise,
Tournoy, bal, festin, ou devise,
Pense les Belles captiver:
Mais je pense, quoi-qu'on en dise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

C'est bien des plus merveilleux tours
La passe-route & la maîtrise:

Au

Au mal d'aimer c'eſt bien toujours
Une prompte & ſouëve criſe :
C'eſt au gâteau de friandiſe
De Vénus la fêve trouver.
L'Amant eſt fol qui ne s'aviſe,
Qu'il n'eſt rien tel que d'enlever.

Je ſai bien que les premiers jours
Que Becaſſe eſt bridée & priſe,
Elle invoque Dieu au ſecours,
Et ſes Parens à barbe griſe :
Mais ſi l'Amant, qui l'a conquiſe,
Sait bien la Roſe cultiver,
Elle chante en face d'Egliſe,
Qu'il n'eſt rien tel que d'enlever.

C'étoit là auſſi le ſentiment de *Lycurgue* ,, Il ,, vouloit par ſes Loix (*a*) que le Mari enlevât la ,, Femme qui lui étoit deſtinée ,, qu'il l'allât trou- ,, ver en ſécret pour lui donner des marques de ,, ſon amour, & pour recevoir des preuves de ſa ,, tendreſſe; & puis qu'il s'en retournât coucher ,, dans les dortoirs publics de *Sparte*; qu'il tint ſou- ,, vent la même conduite; que leur ardeur mutuel- ,, le conſpirât à leur faire trouver l'occaſion de ſe ,, voir ſans être ſurpris; & que tous les plaiſirs ,, qu'ils goûtoient fûſſent dérobés. Autrement il ,, y auroit eu de la honte pour eux, s'ils avoient ,, été découverts: de maniére qu'ils n'avoient point ,, une pleine liberté, qu'ils n'eûſſent pluſieurs an- ,, nées de Mariage, & pluſieurs Enfans.

AR-

(*a*) Je copie La *Morale Universelle du Sr.* des Couſtures P. 59.

ARTICLE VII.

A quel âge il faut se marier, avec des remarques sur l'éducation des Enfans, & une Déclaration d'Amour Normande.

Les Enfans étant, ou devant être (*a*) la principale fin qu'on se propose dans le Mariage; *Plutarque* disoit : *Que pour les avoir forts & robustes, il ne faloit pas les marier trop jeunes.* Car, ajoute le Savant Couple (*b*) qui en 1694. commença à donner en François avec des Notes *Les Hommes illustres de Plutarque*, „il en est des Hommes comme des Arbres. Les fruits des plus jeunes sont „ ordinairement imparfaits & inutiles : & c'est par „ cette raison qu'un Oracle, (qui fut donné aux „ *Trezéniens*, dont le sens étoit qu'ils mouroient, „ parce-qu'ils mangeoient leurs fruits trop verds) „ fut expliqué, comme si l'Oracle eût dit, qu'ils „ mouroient, parce-qu'ils prenoient des Femmes „ trop jeunes.

S'il ne faloit pas dans la société des Soldats, des Laquais, & des Artisans de tous les genres, comme il y faut des Maîtres, des Princes, & des Généraux d'Armée; je serois sur cet Article bien moins indulgent que *Plutarque*, envers les Personnes qui seroient de ma dépendance, & je voudrois qu'avec un âge mûr, elles eûssent encore assez de fortune & de capacité, pour entretenir & pour bien élever leur Famille. Ce dernier point sur

(*a*) S'il en faut croire *Juvenal* Sat. V. 140. les Hommes ne se proposent pas toujours cette fin.
Jucundum & charum sterilis facit uxor amicum.

(*b*) Mr. & Mme. Dacier.

sur tout est si important pour la Jeunesse ignorante, & par cela même encline à imiter les mauvais exemples, que *Quintilien* vouloit que jusqu'aux Nourrices parlâssent bien leur Langue, & que *Chrysippe* les souhaittoit Savantes. Mais comme les Hommes ne recherchent point ces qualités dans les Femmes, celles-ci ne s'apliquent ni au Savoir, ni à parler purement la Langue qu'elles ont sucée avec le lait. Les Péres n'exigent pas même ces qualités, dans les Précepteurs qu'ils destinent à leurs Enfans. Quoi-qu'ils disent, ils se déterminent dans le fond pour les Précepteurs qui leur coûtent le moins. *Plutarque* raporte à ce sujet un excellent Mot d'*Aristipe*. Celui-ci avoit demandé mille deniers pour enseigner un Enfant. *Mille deniers*, dit le Pére, *avec cet argent j'achetterois un Esclave*. *Soit*, reprit Aristipe, *vous en aurez même deux, votre Fils & l'Esclave que vous aurez achetté*. Qu'un Homme de mérite & de meilleure extraction souvent que ceux à qui son peu de fortune l'oblige en quelque sorte à se vendre, demande de même à la plûpart de nos Péres cent pistoles pour l'emploi de tous le plus pénible, le plus ingrat, & le plus ennuïeux, ils lui diront aussi : *Quoi cent pistoles! Avec cette somme reïtérée un certain nombre de fois, j'augmenterai considérablement mes Terres, mon Negoce; ou j'achetterai à mon Fils une Charge lucrative, ou tout au moins honorable*. Remarquez bien ces derniéres paroles. Car dans les lieux de Commerce sur tout, cette Charge ici plaît infiniment moins que celle-là. Accoûtumé qu'on y est à ne manier que des Espéces, *Il n'est rien de si nécessaire que d'amasser du Bien* „ C'est le langage de „ tous les Péres à leurs Enfans, la Maxime la plus „ débitée & généralement la mieux reçuë. Elle „ anime l'indolence, elle excite le paresseux, elle „ adou-

„ adoucit l'esclavage, elle fait perdre aux humilia-
„ tions ce qu'elles ont de rebutant, & même par
„ elle les bassesses tiennent du nécessaire. Funeste
„ Maxime! Honteuse avidité! Peut-on ne s'oc-
„ cuper que de richesses, lors-qu'on connoît l'i-
„ nutilité du superflu, pour vivre en Honnête-
„ homme"? A ce Passage tiré d'un Livret intitu-
lé *Les Hommes P. 6*, j'ajoute ce qui est dit au
même égard dans le *Traité de l'Education des En-
fans par Mr. de Crousaz T. II. P.* 186. „ La Con-
„ versation tombe-t-elle sur le sujet d'un Homme,
„ on laisse à part son mérite & ses qualités person-
„ nelles; ou si l'on en parle, c'est très-foiblement.
„ C'est l'étenduë de ses rentes, qui régle le ton
„ sur lequel on en parle. S'entretient-t-on d'un au-
„ tre qui a fait fortune, l'admiration & l'envie
„ sont également peintes sur les visages, on soûpire,
„ on s'écrie: *Quand aurai-je aussi quelque bonheur?
„ Ne trouverons-nous jamais de ressource?* Vient-on
„ d'une maison où le luxe est étalé, on regarde la
„ sienne d'un œuil d'ennui & de pitié; on parle,
„ en présence de ses Enfans, de ce qu'on vient de
„ voir, comme l'on parleroit du Paradis même,
„ si l'on y avoit été ravi; & pour couronner tout
„ cela, on croit faire merveille en ajoutant: *Il
„ faut être ménager, il faut remuer Ciel & Terre
„ pour devenir quelque chose.* Il y a même plusieurs
„ Peres assez foux; lors-que, dans les entretiens
„ qu'ils ont avec leurs Enfans, ils leur demandent
„ ce qu'ils veulent devenir un jour, & que chacun
„ d'eux répond suivant son inclination, il y a, dis-
„ je, des Péres assez foux pour louër comme les
„ plus sages & les plus judicieux, ceux de leurs En-
„ fans qui se destinent à se procurer le plus de ri-
„ chesses. Si quelqu'un d'eux s'obstine pour le par-
„ ti qu'il a pris, & paroît entêté de la gloire & des

„ plois brillans, on lui dira : *Tu es bien loin de ton* „ *compte, & tu te repais de chiméres : tu auras* „ *un rang & des titres, mais ton Frére se verra des* „ *tas de pistoles : il pourra pousser sa fortune à des* „ *millions : en bonne chére & en meubles, il ira du* „ *pair avec les Princes.* N'est-ce pas leur apren- „ dre à adorer *Mammon*, & les dévouër à *Moloch?* „ c'est-à-dire, les former à devenir des victimes „ des flames éternelles ". Si ceux qui ont en main les rênes des Empires ou des Républiques, suivoient les Maximes que *Mentor* (*a*) donne à *Idoménée*, pour régler l'état & la dépense de chaque condition, les Particuliers ne se mettroient guéres en peine de pousser si loin leur fortune. Ils en seroient dans le fonds plus heureux. Mais *je reviens à mes Chévres* (*b*), je veux dire à mon premier sujet.

„ On lit, *dans les Essais de Montagne*, qu'*A-* „ *ristote* ne vouloit pas qu'on se mariât avant l'âge „ de 35. ans. Chez les anciens Gaulois, on étoit „ noté d'infamie, si l'on se marioit avant les 20. „ Dans certaines Contrées des Iles Espagnolles, „ on ne permettoit aux Hommes de se marier qu'a- „ près les 40, mais les Filles pouvoient le faire à „ 10 ". Beau sujet de triomphe pour les Filles! Car sans entrer dans les raisons politiques de ces Peuples, cette permission pouvoit encore être fondée sur ce que chez eux, de même qu'ailleurs, les Filles sont plûtôt faites que les Hom-

(*a*) Avantures de Télémaque, Livre 12.

(*b*) Cette expression (qui étoit passée en Proverbe chez les Romains pour dire, *Revenir au fait dont on s'étoit écarté*) tire son origine de ce qu'un Avocat de ce tems-là, plaidant pour trois Chevres, fit entrer dans son Plaidoïer les Histoires de la bataille de *Cannes*, de la guerre contre *Mithridate*, de la Conjuration de *Catilina*, & du *Triumvirat*; en un mot perdit tellement de vuë ses Chevres, qu'on le somma d'y revenir.

Th

Hommes : mais si les Filles ont cet avantage sur les Hommes, elles passent aussi plûtôt qu'eux, du-moins à l'égard du corps. *Platon* ne „ veut pas qu'on se marie avant les 30 ans : il se „ moquoit de ceux qui se marioient après les „ 55 ; & il jugeoit indignes d'alimens & de vie, „ les Enfans qui provenoient de ces Unions “. Quel dommage que ce Philosophe, qui pensoit si bien sur les deux premiers Points, aît si mal rencontré sur le troisiéme.

Le Baron *de la Hontan* nous aprend „ que chez „ les Américains, les Femmes ne trouvent plus à „ se marier après les 50 ans ; Car les Hommes „ de même âge disent ; *Que ne pouvant plus avoir* „ *d'Enfans, ils feroient une haute folie de prendre* „ *ces Femmes* : & les jeunes-Hommes ne veulent „ pas des Femmes quinquagénaires ; *parce-que leur* „ *beauté flétrie n'a pas assez de pouvoir pour les char*„*mer* “. Le sentiment de nos jeunes Américains sur l'âge & sur la beauté des Femmes, ne vaut-il pas bien celui que les *Stoïciens* avoient sur le même sujet? Ces Philosophes préféroient la laideur & la vieillesse, à la jeunesse & à la beauté ; & ils soûtenoient qu'il n'y avoit que les premiéres d'aimable. *Quel goût ! Aussi ce Paradoxe leur attira-t-il la raillerie des Honnêtes-gens, qui les comparoient à des moucherons, qui fuïent le bon vin, & qui n'aiment que le vinai-*

Tu Cannas, Mithridaticumque bellum,
Et prejuria Punici furoris,
Et Syllas, Mariosque, Mutiosque,
Magnâ voce sonas, manque totâ.
Jam dic, Postume, *de tribus Capellis.* Mart. Lib. VI. Ep. XI.

vinaigre (*a*). Copions ici une remarque très-curieuse de Mr. *Chauvin* (*b*), pour invalider un peu la prétension de nos Hommes quinquagénaires touchant les Femmes de leur âge. *On raporte l'exemple d'une Femme, qui à l'âge de 62. ans fit un Enfant fort sain, n'en aïant point eû auparavant, & n'aïant même jamais été grosse. Je puis bien ajouter ici, que j'ai vû naître à Orange, il y a plus de 40. ans, le nommé* Saussine, *que je crois encore vivant à Nimes, d'une Mére âgée d'environ* 70. *ans; son Pére étoit à-peu-près aussi vieux.*

J'ai lû, *dans une Relation d'Hongrie* „ Que les „ Filles de ce Païs se marient d'ordinaire à 12. ans; „ parce que les Hommes croïent s'assûrer par là „ des prémices de leurs faveurs, desquelles prémices „ les *Hongrois* sont si avides, qu'ils ne font aucun „ cas des Veuves, quelque jeunes qu'elles soïent, „ ou quelque mérite qu'elles aïent d'ailleurs. D'où „ vient que les Femmes, qui soûpirent en *Hongrie* „ après de secondes Nôces; sont obligées de soû- „ pirer envain, ou de prendre des Epoux infini- „ ment au-dessous de leur condition : ce qui fait „ qu'on y voit très-souvent des Veuves du premier „ rang épouser des Cabaretiers, des Baigneurs, & „ d'autres gens de pareille ou de bien moindre étof- „ fe encore ". Il seroit à souhaitter pour ces Veuves, que les Hommes leurs Compatriotes tinssent du naturel des *Scythes* des environs du Thibet; lesquels, *selon Herodote*, cedoient avec plaisir à d'autres les droits, dont les Hommes sont si jaloux en *Hongrie*. La même coûtume se pratiquoit aussi chez les Habitans de *Nicaragua*.

Mr.

(*a*) Mr. & Mme. *Dacier* sur les Reflex. Mor. de *Marc Antonin* Liv. 3. Reflex. 3.

(*b*) Nouv. Journ. des Sçav. Janv. & Févr. 1694. P. 57.

Mr. *de Bellerive* raporte, dans son *Voïage d'Espagne à Bender*, „ Qué quand un Tartare veut se „ marier, il n'en est point détourné par la jeunesse „ d'une Fille; pourvû qu'elle puisse suporter, sans „ tomber, le coup de son bonnet, qu'il lui jette „ de toute sa force par le dos. S'il n'étoit question que de cet essai dans le mariage, nos ruës se trouveroient pavées de Filles plus que nubiles. Nous avons aussi nombre de Garçons, qui suivent exactement le précepte d'*Aristote*, ou plûtôt qui ne se marient point du tout. Je dirai hardiment que la Vanité de la plûpart des Filles en est en grande partie la cause. Vanité au-reste, qu'elles tiennent souvent de leurs Péres & Méres, ou de leurs Supérieurs quels qu'ils soient.

J'ai ouï dire à un Officier, qu'en tout païs, quand une Fille est assez âgée quoi-que petite, ou qu'elle est d'une bonne taille quoi-que fort jeune, elle peut se marier, sans courir d'autre danger, que celui de perdre ce dont elle est charmée d'être défaite.

Le Sr. *Pomet*, qui a fait une *Histoire générale des Drogues*, remarque, „ Que dans une Ile d'A- „ sie, apellée *Icarie* ou *Nicarie*, les Garçons ne „ s'y marient point, qu'ils ne sachent ramasser des „ éponges du fond de la Mer: de-sorte-que lors- „ qu'un Pére veut marier sa Fille, une troupe de „ Garçons, après s'être mis tout nuds, font les plon- „ geons dans la Mer. Celui qui y demeure le plus „ long-tems, & qui raporte le plus d'éponges, ob- „ tient la Fille ". La raison pourquoi les Mariages se font ainsi dans la *Nicarie*, c'est qu'on paie les tributs au Grand-Seigneur en éponges.

„ Chez les *Ostiackes*, on marie assez souvent les „ Filles à l'âge de 7. ou 8. ans; *afin*, disent-ils, „ *qu'elles puissent mieux s'accoûtumer à l'humeur de*

„ *leurs Maris.* Chaque *Ostiacke* a d'ordinaire deux „ Femmes; l'une âgée, qui a soin du ménage; & „ l'autre jeune, qui est sa Compagne de lit. Chez „ ce même Peuple, quand un Homme recherche „ une Fille en mariage, il la fait demander à son „ Pére, qui la donne rarement à moins de cent „ écus. Le Pére ne livre sa Fille qu'au bout d'un „ certain tems; & jusqu'à ce tems-là; le Galant n'o- „ seroit rendre visite à sa Maîtresse (*c*) ". Le moïen d'aimer tendrement une Fille, de qui l'on est aimé de même, & s'en voir cependant éloigné pour un si longtems! Cela ne se peut, selon moi, à moins que d'être né *Ostiacke.*

La longue absence en amour ne vaut rien:
Mais, si tu veux que ton feu s'éternise,
Il faut se voir & quiter par reprise,
Un peu d'absence fait grand bien. (*b*)

A-propos de la premiére pratique des *Ostiackes*, voici un fait assez singulier. „ L'An 1297. il se „ fit, dans le Comté d'*Armagnac*, un Mariage „ pour sept ans entre deux personnes bien nobles, „ qui se reservoient la liberté de le prolonger au bout „ de sept années, s'ils s'accommodoient l'un de „ l'autre. Deplus, il étoit porté dans leur Contract, „ qu'en cas qu'ils vinssent, ce terme expiré, à se sépa- „ rer l'un de l'autre, ils partageroient également & „ moitié par moitié, les Enfans mâles & femelles, „ qui seroient provenus de leur Mariage, pendant le „ dit espace de tems; & que, si par hazard le nom- „ bre s'en trouvoit impair, ils tireroient au sort à „ qui des deux le surnuméraire écherroit. Ce „ Contract de Mariage *ad tempus* est dans la Biblio- „ théque du Roi. (*c*)

(*a*) Biblioth. German. T. 2. P. 164.
(*b*) Le Comte de *Bussy.*
(*c*) Valesiana P. 97.

DECLARATION D'AMOUR NORMANDE.
STANCES par Mr. SARRASIN.

Je meure, c'est trop marchander,
Pour vous dire ma peine extrême;
Enfin, il se faut hazarder,
Socratine, hé bien je vous aime.

Mon cœur très-amoureux consent
De se ranger sous votre empire;
En un mot, autant comme en cent,
C'est ce que j'avois à vous dire,

Maintenant, c'est à vous de voir,
Si j'ai dequoi vous satisfaire;
Car j'irois ailleurs me pourvoir,
Si je n'étois pas votre affaire.

Tout Honnête-homme est mon rival;
Je sai qu'on vous tient inhumaine,
Que je me prépare un grand mal;
Mais vous en valez bien la peine.

Vous me direz que les Amans
D'aujourd'hui ne font que se rire;
Et que je suis de ces Normans,
Qui promettent pour se dédire.

Il est vrai, notre Nation
Donne souvent la gabatine;
Mais je donnerai caution
De ne tromper point *Socratine*.

Pour rendre votre esprit certain,
Et pour assûrer nos affaires,
Je vous passerai dès demain
Un bail d'Amour devant Notaires.

Pour neuf ans, pour six, ou pour trois,
Et si vous en êtes contente,
Avec la clause de six mois,
Afin que nul ne s'en repente.

Adieu, la nuit porte conseil,
Songez à ce que je propose,
Et demain, à votre reveil,
Nous resoudrons de toute chose.

ARTICLE VIII.

Avis aux Filles touchant les Hommes.

OU peut-on trouver des Amans,
Qui nous soient à jamais fidèles?
Il n'en est que dans les Romans,
Ou dans les nids des Tourterelles.

Ce Quatrain de Mr. *Pelisson* peut servir d'explication au mot suivant de Térence. *Fidelem haud fermè mulieri invenies virum.* Vérité qui a fait dire à je ne sai quel ancien Poëte François,

Sers ton Mari comme ton Maître,
Et t'en garde comme d'un Traître.

Le Sr. *Chaussé de la Terriere* remarque, dans son *Eloge du Mariage*, qu'on a expliqué de notre Sexe ces paroles d'un Pére de l'Eglise. *Præ omnibus malis homo*

homo est pessimum malum. Quælibet bestia unum habet & proprium malum : homo autem omnia. „ Entre tous les maux qu'on connoît, l'Homme est
„ sans-contredit le pire. Chaque Bête n'est entachée
„ que d'un Vice, mais l'Homme seul a tous les
„ Vices ensemble.

On lit dans un Bouquin, fait il y a plus de cent ans, que les Hommes ressemblent à *Mandrabulus*, qui aïant trouvé un tresor promit à *Junon* de lui offrir tous les ans un Mouton d'or. Il tint parole la premiére année ; mais il n'offrit qu'un Mouton d'argent la seconde, & la bonne Déesse n'en eut qu'un de cuivre la troisiéme : Aparemment que les années suivantes *Mandrabulus* n'offrit plus rien. Il en est de même, *ajoute Poulain* (*a*), de la plûpart des Maris. Avant que de l'être, ils promettent des Monts d'or à leurs Déesses. Ils jurent mille & mille fois par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'ils brûleront pour elles d'un Amour qui ne finira qu'avec leur vie. Sont-ils une fois mariés, l'amour de ces langoureux se soûtient peut-être assez bien pendant une année ; mais cette année n'est pas plûtôt écoulée, qu'ils deviennent avares, dissimulés, hargneux : & pour tout dire en un mot, ils verroient de bon cœur partir pour l'autre monde, ces Femmes qu'ils avoient cheriés, & même adorées dans les commencemens.

Selon *Gilbert* (*b*), à qui je ne puis aussi que donner raison,

La plus rare Beauté, quand elle est possedée,
Efface de l'esprit son agréable idée.

Des

(*a*) *Anthologie Françoise*, au verso du feuillet 228. J'ai tourné à notre maniére les termes de ce vieux Auteur.
(*b*) Tragédie d'*Arrie* & de *Petus* P. 162.

Des Femmes les Maris sont rarement charmés,
Leurs attraits sont sans force, & leurs yeux desarmés,
Celle qui commandoit, après les Nôces prie.
Il n'est plus de tournois, ni de galanterie,
De flames, de soûpirs, de respects, ni de cour;
Et le lit d'Hyménée est le tombeau d'amour.

Lyzette (*a*) lâche au même sujet un Mot, qui, dans plus d'un sens n'est pas si mauvais ni si faux. *Le jour des Nôces*, dit-elle, *le Thermomètre de la tendresse est à son plus haut degré, mais le lendemain il descend bien bas.*

ARTICLE IX.

Lequel vaut mieux d'un Mari vieux, mais riche, ou d'un Mari jeune, mais pauvre. L'Heureux Songe. Et le souhait d'un Amant.

SI vous épousez le Grand-pére,
Savez-vous ce que vous ferez?
Tous les jours vous ferez grand' chére,
Toute la nuit vous dormirez.

Vous aurez un bon équipage,
Tous les jours vous ferez *Flores*,
N'en demandez pas davantage;
Car la nuit n'est qu'*ad honores*.

Tous les soirs vous serez servie
D'un vieux conte, ou d'un vieux rebus;

Bon

(*a*) Comédie de Mr. *Regnard* intitulée, *Attendez-moi sous l'Orme* T. 1. P. 354.

Bon soir & bonne nuit, Silvie,
Allez-vous coucher là-dessus.

Heureuse! si de doux mensonges,
En dormant, vous font quelque bien;
Hors le bénéfice des songes,
Il ne faudra s'attendre à rien.

Mais, si vous choisissez pour Maître
Un Mari plus jeune & plus dru,
Le jour vous jeûnerez peut-être,
Mais la nuit, bouche que veux-tu?

Choisissez, pendant qu'on vous laisse
Le tems de choisir vos amours;
Et songez que dans la jeunesse,
Les bonnes nuits font les beaux jours. (*a*)

L'Abbé *Regnier Desmarais* Auteur de cette Piéce, me fait ressouvenir d'une Epigramme de Mr. *Lebrun* intitulée *l'Heureux Songe.*

Iris, je suis heureux en songe,
La derniére nuit j'ai goûté,
Par les charmes d'un doux mensonge;
Les plaisirs de la Vérité.
J'étois à vos genoux dans le prochain bôcage,
De mes tendres soûpirs vous receviez l'hommage,
Votre cœur adouci démentoit sa fierté;
Tircis, me dites-vous, vous m'aimez, je vous aime:
A ces mots, je donnai l'essor à mon amour,
Je voudrois dormir nuit & jour,
Si je dormois toujours de même.

Le

(*a*) Poëf. Franc. T. I. P. 77.

Le *Zodiaque* eſt un des ſix Cercles de la Sphére, dans lequel le Soleil & les autres Planétes ſe meuvent. Ceci a fait dire à un Amant, que ſi ſa Maîtreſſe vouloit ſe changer en *Zodiaque*, il voudroit devenir *Soleil*, & fournir une fois par jour ſa carriére; au lieu que le Soleil ne fournit la ſienne qu'une fois dans un an.

Si tu Zodiacus fieri, mea Lesbia, velles;
Hâc ego Sol fieri conditione velim.
Zodiacum in toto percurrit Sol ſemel anno,
Aſt ego te quâvis, Lesbia, nocte ſemel. Owen.

ARTICLE X.

Avis aux Belles pour ne pas rebutter leurs Amans.

JE ne pretens point qu'Amarille
Recompenſe d'abord ma peine & mes langueurs;
Je fais peu de cas des faveurs
Dont la conquête eſt ſi facile.
Je veux qu'elle reſiſte à mes empreſſemens,
Afin d'éprouver ma conſtance:
Mais je veux que ſa reſiſtance,
De peur de me laſſer, ne dure pas long-tems. (*a*)

Voici de quelle humeur je veux une Maîtreſſe,
Et quelle humeur me déplaîroit.
Je n'en veux pas, Cléon, qui, ſans que je la preſſe,
Sans ſe faire prier & ſans délicateſſe,
A mes premiers tranſports ſoudain accorderoit
Tout ce que d'elle exigeroit

Mon

(*a*) Nouveau Choix de Piéces de Poëſies. T. 1. P. 46.

Mon impatiente tendresse.
Je n'en veux pas aussi qui farouche & Tigresse,
Par une importune sagesse,
Incessamment refuseroit
De compâtir à ma foiblesse;
Que jamais douceur ni caresse,
Ni mes efforts ni mon adresse,
Que rien enfin n'ébranleroit.
Trop de facilité tôt après me dégoûte,
Trop de difficulté fait que le plaisir coûte;
Et l'Amour après tout ne doit être qu'un Jeu.
Beautez, qui sur mon cœur formez quelque entreprise,
Fuïez ces deux excès, chacun aime à sa guise,
Pour moi, je vous le dis, il me faut le Milieu. (*a*)

Il faloit aussi le Milieu à *Martial* (*b*). Bien d'autres que lui s'en accomoderoient encore.

Qualem, Flacce, velim quæris, nolimve puellam?
Nolo nimis facilem, difficilemque nimis.
Illud quod medium est atque inter utrumque probamus.
Nec volo quod cruciat; nec volo quod satiat.

ARTICLE XI.

Avis aux Hommes touchant les Filles.

PHILOXENE interrogé, pourquoi il n'introduisoit dans ses Tragédies que de bonnes Femmes, & que *Sophocle* n'en faisoit voir dans les siennes que de très-méchantes, répondit: *C'est qu'il les introduit*

(*a*) Rome, Paris, & Madrid ridicules P. 155.
(*b*) Lib. 1. Epigr. 58.

duit telles qu'elles sont, & moi telles qu'elles devroient être.

Hipponax assûre : *Qu'il n'y a pour un Mari que deux bons jours dans le Mariage ; celui des Nôces, & celui où il voit porter sa Femme en terre.*

Pythagore, aïant donné sa Fille en mariage à l'un de ses plus grands Ennemis ; répondit à ceux qui lui en demandoient la raison ; *Qu'il ne pouvoit faire plus de mal à cet Homme, ni lui donner rien de pire qu'une Femme.*

Plaute dit, qu'ue Femme a chez elle tout ce qu'il faut pour perdre un Mari. *Domi habet hortum & condimenta ad omnes mores maleficos.*

Agesilaüs prit pour Femme la plus petite de la Ville ; *Parce* ; disoit-il, *que des plus grands maux il faut toujours choisir le moindre.*

Dorante a été à cet égard du goût d'*Agesilaus*.

Dorante las du Célibat,
Las de passer ses jours dans le libertinage,
Crut qu'il devoit changer d'état,
Et se soûmettre enfin au joug du Mariage.
On lui proposa deux partis,
Une Femme grosse & doduë,
Une autre petite & menuë,
C'est dequoi contenter les divers apetits.
Toutes deux étoient fort de mise;
Il choisit la petite, & dit d'un ton railleur,
Ma foi de telle Marchandise,
Le moins qu'on en peut prendre est toujours le meilleur. (a)

Ou

(a) Mr. Baraton.

Ou comme on le fait dire à un Rustaud, dans le *Théatre Italien*;

De méchantes denrées, & de mince valeur,
Tant moins que l'on en prend, tant plus c'est le meilleur.

Fausse régle! Vrai prejugé dans le fait en question! Le Philosophe *Léon*, se voïant raillé des *Atheniens* sur la petitesse de sa taille, il leur répondit: „ Que sa Femme étoit beaucoup plus petite „ que lui; & que néanmoins ils se querelloient „ quelquefois avec tant de fureur, que toute la „ Ville de *Byzance* auroit eû bien de la peine à les „ mettre d'accord. Je ne vois guéres qu'un avantage essentiel dans les petites tailles. Le Chevalier de *Cailly* l'a compris dans cette Epigramme.

Si vous eûtes en partage
Un corps du plus bas étage,
Il faut bien vous en passer:
Encore est-ce un avantage,
Que presque, sans vous baisser,
Vous puissiez tout ramasser.

Quelqu'un voïant un Gentilhomme Anglois à cheval avec sa Femme en croupe, il lui apliqua ce Vers d'*Horace*,

Post equitem sedet atra cura.

Vers que Mr. *Despreaux* a rendu si heureusement par celui-ci.

Le Chagrin monte en croupe, & galope avec lui.

Mr. de *Maucroix*, à qui l'on propoſoit un établiſſement, répondit :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe:
Mais toutefois ne preſſons rien,
Prendre Femme eſt étrange choſe.
Il y faut penſer mûrement.
Sages gens, en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment.
Que d'y ſonger toute ſa vie,

La Fontaine.

Homme qui Femme prend ſe met en un état,
Que de tous à bon droit on doit nommer le pire.
Fol étoit le ſecond qui fit un tel contract;
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.

Mr. *Lebrun.*

Hymen, ſous tes ſevéres Loix
Qui s'engage plus d'une fois,
Reſſemble au Voïageur qui s'expoſe au naufrage,
Après être échapé de la fureur des Mers;
Ou bien au Malheureux, qui ſorti d'eſclavage,
Veut rentrer encor dans les fers.

Le P. *Du Cerceau.*

„ *Mariage eſt un mauvais lien,*
„ *Par Dieu & par Saint Julien,*

Dit

Dit quelque part l'Auteur du Roman de la Rose.
Savoir s'il dit mal, s'il dit bien,
Je n'entreprendrai point de décider la chose.
Il est vrai que c'est un discours,
Que l'on tient à toute rencontre:
Mais l'Hymen pour cela n'en a pas moins de cours.
Si tous les jours on peste contre,
On prend Femme aussi tous les jours.

Il est nombre de Maris qui sauroient bien qu'en dire. Tels sont entr'autres les deux que Mr. *Lebrun* va faire parler.

Monstre né du sang de Megère,
Ou sorti des flancs du Cerbère:
Hélas! pour être ton Epoux,
De quel crime étois-je complice?
Pour les plus grands forfaits, les Dieux dans leur courroux,
Peuvent-ils inventer un plus cruel suplice?

La IV. Furie.

Vous ne comptez que trois Furies,
Qui sur nous exerçant toutes leurs barbaries,
Font sentir aux Mortels les plus funestes coups,
Tisiphone, *Alecton*, *Megère*.
Vous en oubliez une: hé qui donc? C'est *Glycère*,
De qui pour mes pechés le Ciel me fit Epoux.

Madrigal par *Quinault* sur les suites du Mariage.

Ce n'est point l'Opera que je fais pour le Roi
Qui m'empêche d'être tranquille,

Tout

Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile.
La grande peine où je me voi,
C'eſt d'avoir cinq Filles chez moi,
Dont la moins âgée eſt nubile.
Je dois les établir, je voudrois les pourvoir;
Mais à ſuivre Apollon on ne s'enrichit guére;
C'eſt avec peu de bien un terrible devoir
De ſe ſentir preſſé d'être cinq fois Beaupére.
Quoi! cinq Actes devant Notaire,
Pour cinq Filles qu'il faut pourvoir.
O Ciel! peut-on jamais avoir
Opera plus fâcheux à faire?

ARTICLE XII.

S'il faut prendre une Femme jeune ou vieille.

JUSQU'A quarante ans certain Fat,
Avoit paſſé ſa vie, & ſans Femme & ſans trouble;
Mais enfin las du Célibat,
Pour prendre ſes deux coups, il fit emplette double;
Et quoique pour remplir ſes vœux,
La moitié d'une pût ſuffire,
Quelque choſe qu'on lui pût dire,
Il voulut ſe charger de deux.
L'une avoit cheveux gris, au front plus d'une ride,
Le teint fané, l'œil affoibli,
Le bras ſec, & le nez humide,
Et de ſon propre aveu demi-ſiécle accompli.
L'autre étoit un tendron à la lévre de roſe,
L'œil brillant, la dent blanche, & le teint auſſi fraix
Qu'une fleur qui vient d'être écloſe,
Et n'avoit pas vingt ans complets.
Chacun ſe diſoit à l'oreille,

Voïant

Voïant tout l'embarras où le Fat s'étoit mis,
Le Compére sans-doute a pris pour lui la Vieille,
Et la Jeune pour ses Amis.
On se trompoit; car au-contraire
Toutes deux s'efforçoient de gagner son amour,
Et le caressant tour à tour,
Tout leur but étoit de lui plaire.
Un certain amour-propre avec nous toujours naît,
Qui fait que tel qu'on soit, on se plait à soi-même,
Et qu'on voudroit que ce qu'on aime
Fût semblable à ce que l'on est.
L'une & l autre étoit enrichie
De ce que la Nature inspire sur ce cas,
Et si la Jeune étoit fâchée,
L'autre n'étoit pas moins touchée.
De voir que son Epoux ne lui ressembloit pas.
La plus jeune cherchant plus fréquente caresse,
Le trouvoit à son gré trop vieux,
Et la vieille au nez roupieux,
A son gré lui trouvoit un peu trop de jeunesse:
Nulle n'avoit l'esprit content,
De voir de blanc, & noir sa criniere amphibie,
Qu'un cheveu blanc est dégoûtant!
Disoit la Brunette jolie ;
Et du crin noir dans sa folie,
La Vieille en disoit tout autant.
Tous les jours dans cette pensée,
En feignant de petits devoirs,
Toutes deux lui tiroient d'une main empressée,
L'une ses cheveux blancs, l'autre ses cheveux noirs;
Et tant fut procédé sur sa tête mêlée,
Qu'arrachant & soir & matin,
De tous ses cheveux depouillée,
On la vit devenir enfin

D'une

D'une tête grisonne, une tête pelée.
Mais quand le crane degarni,
Le Fat parut dans son visage
Ce fut une leçon, que quand par mariage,
Avec sa Femme on veut être uni,
L'union n'est jamais sortable,
Que l'on n'épouse son semblable. (*a*)

ARTICLE XIII.

S'il la faut prendre plus riche ou plus noble que soi.

„ UN Sage interrogé, s'il faloit prendre une Fem„ me pauvre ou riche, répondit : *Qu'il ne fa„ loit faire ni l'un ni l'autre ; parce que la premiére „ seroit à charge par sa pauvreté, & la seconde par „ son orgueil.* Les Hébreux disent à ce sujet: *Qu'il „ faut descendre un degré pour prendre une Femme, „ & en monter un pour faire un Ami ; afin que ce„ lui-ci nous protége, & que l'autre nous obéisse.* (*b*)

Lycurgue, qui avoit fait une Loi par laquelle il ordonnoit que les Filles se marieroient sans dot, avoit peut-être autant en vûë le repos des Hommes; que l'établissement des Filles ; qui à la faveur de cette Loi portoient rarement leur virginité jusqu'au tombeau, pourvû qu'elles eussent de la vertu. Quoi qu'il en soit, on pratique encore la même chose dans le *Japon*.

Martial (*c*) connoissoit aussi parfaitement le danger où on s'expose, en prenant une Femme à grosse dot.

Uxo-

(*a*) Ecole du Monde par Mr. *Le Noble*, Entretien XV.
(*b*) Elite des Bons-mots. T. 2. P. 339.
(*c*) Lib. 8. Epigr. 12.

Uxorem quare locupletem ducere nolim
Quæritis ? Uxori nubere nolo meæ.
Inferior matrona suo sit , Prisce , *marito :*
Non aliter fuerint fœmina virque pares.

TRADUCTION.

Veut-on savoir pourquoi je ne veux point de Femme,
Qui porte par sa dot l'opulence chez moi?
C'est qu'elle prétendroit être Maîtresse & Dame;
Et moi , je ne veux point qu'on me donne la loi.
Il faut que le Mari soit Maître en son ménage;
Que tout y soit conduit suivant sa volonté :
C'est ainsi seulement que, dans le Mariage ,
Se pourra rencontrer l'heureuse égalité. (*a*)

Arnolphe en demandoit antant d'*Agnès* , dont il vouloit faire sa Femme.

Le Mariage , *Agnès* , n'est pas un Badinage ,
A d'austéres devoirs le rang de Femme engage:
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétens,
Pour être libertine & prendre du bon tems.
Votre Sexe n'est là que pour la dépendance ,
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux Moitiés de la Societé ,
Ces deux Moitiés pourtant n'ont point d'égalité:
L'une est Moitié suprême ; & l'autre subalterne ;
L'une en tout est soûmise à l'autre qui gouverne;
Et ce que le Soldat, en son devoir instruit,
Montre d'obéïssance au Chef qui le conduit;

Le

(*a*) Rome, Paris, & Madrid ridicules P. 190.

Le Valet à ſon Maître, un Enfant à ſon Pére,
A ſon Supérieur le moindre petit Frére,
N'aproche point encor de la docilité,
Et de l'obéïſſance, & de l'humilité,
Et du profond reſpect, où la Femme doit être
Pour ſon Mari, ſon Chef, ſon Seigneur, & ſon Maître:
Lors qu'il jette ſur elle un regard ſérieux,
Son devoir auſſi-tôt eſt de baiſſer les yeux,
Et de n'oſer jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace:
C'eſt ce qu'entendent mal les Femmes d'aujourd'hui,
Mais ne vous gâtez pas ſur l'exemple d'autrui. (a)

Si ce dernier point eſt vrai des Femmes en général, il l'eſt à plus forte raiſon des Femmes opulentes. Tout Homme donc qui voudra ſe marier, & n'être pas inceſſamment en butte aux airs fiers & hautains d'une Epouſe plus riche ou plus noble que ſoi, doit, ſuivant le précepte d'Ovide (b), prendre autant qu'il ſe peut, ſon ſemblable à l'un & à l'autre égard.

Si qua voles aptè nubere, nube pari;

Car ce que dit *Juvenal* (c)

Intolerabilius nihil eſt quam Fœmina dives;

„ Qu'il n'y a rien de plus inſupportable qu'une „ Femme riche „ convient auſſi aux Femmes qui ſe croïent, ou qui ſont réellement de meilleure extraction que leurs Maris.

Vignier,

(a) *Moliére* dans l'Ecole des Femmes Act. 3. Sc. 2.
(b) Epiſt. Héroid. Epiſt. IX. 31.
(c) Sat. VI. 459.

Vignier, Président de Metz, mais Homme de naissance bourgeoise, eût été bien malheureux, si en épousant *Catherine Chabot* (Fille du Marquis de *Mirebeau*, & Veuve d'un Grand Ecuïer de France (*a*)) il eût rencontré en elle un esprit de la trempe de celui de M.lle *du Tillet*. « Cette Dame „ demandant un jour à l'autre, par quelle raison „ elle avoit pû se resoudre à épouser ce Présiden- „ teau? C'est que j'étois grosse, *répondit Catheri- „ ne Chabot*. Ah Madame, *repartit la Demoiselle*, „ six Bâtards vous auroient moins deshonorée, que „ ne fera un Enfant légitime venu d'un tel Maria- „ ge! Mlle. *du Tillet*, que le vieux Duc d'*Epernon* aimoit tant pour son esprit, en donna une bien sotte marque dans cette rencontre. Peut-être que le motif qui engagea notre Veuve à épouser en secondes nôces un *Présidenteau*, la rendit plus traitable sur le chapitre de sa Noblesse. Je ne voudrois pourtant pas en répondre. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'Hymen est sans comparaison plus heureux, quand l'Extraction & le Bien sont à peu près égaux des deux côtés: ou lors-que la Supériorité, s'il y en a à ces égards, vient de la part du Mari; moins enclin pour l'ordinaire à la reprocher à son Epouse, que celle-ci ne l'est à s'en faire valoir auprès de son Epoux.

(*a*) Cesar Auguste de St. Lary, *dit* De Termes.
(*b*) Mém. Hist. &c. du Sr. *Amelot de la Houssaie*. T. 2. P. 67

ARTI-

ARTICLE XIV.

S'il la faut prendre belle ou laide.

PRemiérement, il n'y a rien de plus fragile, ni de plus courte durée que la Beauté d'une Femme.

> *Res est forma fugax. Quis sapiens bono*
> *Confidat fragili?* (*a*)

L'Age & les Maladies la font passer nécessairement & bien-tôt. *Formæ dignitas morbo deflorescit, aut vetustate.* Ce sont les termes du Pére de l'Eloquence Romaine, & c'est ce dont nous voïons tous les jours des exemples.

En second lieu les Femmes, qui ne sont que Belles, s'en font furieusement accroire sur cet Article.

> *Fastus inest pulchris, sequiturque superbia formam.* (*b*)

L'aimable *Flore* & la belle M.[me] *Deshouliéres* font néanmoins exception à la régle.

Flore.

> Flore, jeune, bien-faite, & jolie,
> Pleine d'esprit, pleine d'attraits,

N'a

(*a*) *Seneca* Hippolyti Actu 2. in Choro.
(*b*) Poëf. Franç. de Mr. *Regnier Desmarais* T. 2. P. 193.

N'a qu'un défaut, c'eſt que jamais
Elle n'eſt ſatisfaite d'elle.
Mais l'aimable & rare défaut,
Que celui de la jeune Flore. (c).

M.me *Deshouliéres.*

Pourquoi s'aplaudir d'être belle ?
Quelle erreur fait compter la Beauté pour un Bien ?
A l'examiner, il n'eſt rien
Qui cauſe tant de chagrin qu'elle.
Je ſai que ſur les cœurs ſes droits ſont abſolus ;
Que tant qu'on eſt belle, on fait naître
Des deſirs, des tranſports, & des ſoins aſſidus:
Mais on a peu de tems à l'être,
Et long-tems à ne l'être plus.

Voila ce que c'eſt que d'avoir l'eſprit bien tourné: mais les Femmes, de même que les Poëtes, ont rarement de leur mérite des ſentimens ſi modeſtes. Croïons-en ſur ce dernier point le Chevalier *de Cailly*, qui étoit lui-même un Maître Poëte, je veux dire un excellent Poëte.

Rien ne te ſemble bon, rien ne ſauroit te plaire,
Veux-tu de ce chagrin te guerir deſormais ?
Fais des Vers, tu pourras ainſi te ſatisfaire ;
Jamais Homme n'en fit, qu'il ait trouvé mauvais.

Mais les Belles n'en ſeront pas quites avec moi à ſi bon marché. Démocrite diſoit ; *Qu'un beau viſage n'eſt ſouvent que l'étui d'une cervelle démontée.* Et un Auteur (*a*) qui ſe fait lire tous les mois avec plai-

(*a*) IX. Entretien des Ombres &c. P. 299.

plaiſir, fait reſſembler les Belles Femmes, *à une Montre à répétition, dont la boëte ſeroit d'or enrichie de diamans ; mais qui ſonneroit les heures à toutes les minutes, ſans aucune regularité.* Ce langage eſt bien éloigné de celui que tint autrefois le ſevere Caton. *Ce n'eſt pas un moindre crime*, diſoit-il, *d'offenſer une Beauté que de piller un Temple.* S'il y avoit aujourd'hui des *Catons* qui voulûſſent me punir comme Sacrilége ; je me ferois fort d'échapper à la peine, pour peu qu'ils écoutâſſent raiſon. Je paſſe à un troiſiéme inconvenient qu'il y a à prendre une Femme trop belle.

La Beauté d'une Femme n'eſt pas toûjours ſuivie de toute la vertu du monde.

——— *Rara eſt adeò concordia formæ*
Atque pudicitiæ. (a)

A en croire quelqu'un, dont je ne ſaurois me rappeller le nom, *Caſta quæ nunquam rogata*; il s'enſuit que, *Si utcunque rogetur*, adieu paniers, vandanges ſont faites. Ce qui a fait dire au Sr. *Baraton*, (*b*)

N'allons point, *dit Daphnis*, diſputer ſur les goûts,
Et laiſſons marier les Foux.
Jamais Homme ſenſé de l'Hymen ne s'entête.
Pour moi dans la Beauté, comme dans la Laideur,
Je ne vois que ſujets de chagrin & d'horreur.
La Belle fait mal à la tête,
Et la Laide fait mal au cœur.

On

(a) Juven. Sat. X. 297.

On n'eſt pas même à l'abri avec celle-ci du Mal (*a*) que celle-là fait à la tête.

I. PREUVE.

J'avois pris Femme laide,
Pour n'être point Cocu:
Mais c'eſt un vain remede,
Et j'en ſuis convaincu. (*b*)

II. PREUVE.

Jean, qui craint de porter les Cornes,
Epouſe pour ſa ſureté
Lize, dont la difformité
Eſt au delà de toutes bornes.
Elle eſt noire comme un fuzil,
Maigre & ſéche comme Brézil,
Et riche en rhumes & catherres.
Elle lui fait voir toutefois,
Que dans les plus mauvaiſes terres,
On recueille le plus de bois. (*c*)

ARTICLE XV.

S'il la faut prendre ſavante ou ignorante.

Arnolphe à Chriſalde. (*d*)

JE crois, en bon Chrétien, votre Moitié fort ſage;
Mais une Femme habile eſt un mauvais préſage,

(*a*) Poëſ. Div. P. 135.
(*b*) Cour. Polit. & Gal. du Lundi 1. Déc. 1721.
(*c*) Poëſies de *Furétiere*, Epigr. 34.
(*d*) *Moliére*, Ecole des Femmes Act. 1. Sc. 1.

Et je ſai ce qu'il coûte à de certaines gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moi j'irois me charger d'une Spirituelle,
Qui ne parleroit rien que Cercle & que Ruelle?
Qui de Proſe & de Vers feroit de doux écrits,
Et que viſiteroient Marquis & Beaux-Eſprits;
Tandis-que, ſous le nom du Mari de Madame,
Je ſerois comme un Saint que pas un ne reclame?
Non, non, je ne veux point d'un Eſprit qui ſoit haut,
Et Femme qui compoſe, en ſait plus qu'il ne faut.
Je prétens que la mienne, en clartés peu ſublime,
Même ne ſache pas ce que c'eſt qu'une Rime;
Et s'il faut qu'avec elle on jouë au Corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire, à ſon tour, qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crême;
En un mot, qu'elle ſoit d'une ignorance extrême;
Et c'eſt aſſez pour elle, à vous en bien parler,
De ſavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

Arnolphe eſt ſi entêté d'une Femme de ce caractére, qu'il dit encore dans la *Scene III. de l'Acte III.* de la même Piéce.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma Femme,
Ainſi que je voudrai, je tournerai cette Ame,
Comme un morceau de cire entre mes mains elle eſt,
Et je lui puis donner la forme qui me plait.
Il s'en eſt peu falu que durant mon abſence,
On ne m'aït atrapé par ſon trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la Femme qu'on a péche de ce côté.
De ces ſortes d'erreurs le reméde eſt facile.
Toute perſonne ſimple aux leçons eſt docile;
Et ſi du bon chemin on l'a fait écarter,

Deux

Deux mots incontinent l'y peuvent rejetter.
Mais une Femme habile eſt bien une autre Bête.
Notre ſort ne dépend que de ſa ſeule tête;
De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir,
Et nos enſeignemens ne font là que blanchir.
Son bel-eſprit lui ſert à railler nos Maximes,
A ſe faire ſouvent des Vertus de ſes Crimes,
Et trouver, pour venir à ſes coupables fins,
Des détours à duper l'adreſſe des plus fins.
Pour ſe parer d'un coup en vain on ſe fatigue;
Une Femme d'eſprit eſt un Diable en intrigue,
Et dès-que ſon caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut paſſer le pas.

ARTCLE XVI.

Des Conditions d'un bon Mariage.

LIVIE, s'étant par ſa complaiſance renduë Maîtreſſe de l'eſprit d'*Auguſte*, diſoit, *Que le vrai moïen de commander, c'eſt d'obéïr; & que c'eſt en ce point que les Femmes font voir, ſi elles ont de l'eſprit ou de l'affection pour leurs Maris.* Mais comme les Femmes n'ont pas toûjours pour leurs Maris la complaiſance requiſe; & que les Maris manquent auſſi très-ſouvent dans les égards qu'ils devroient avoir pour leurs Femmes; Alphonſe le Sage, Roi d'Arragon, diſoit: *Que pour rendre un Mariage heureux, il faloit que le Mari fût ſourd, & la Femme aveugle.*

Veut-on que la paix s'entretienne;
(Car on ne parle plus d'amour,
Dans une union ſi Chrétienne)

Que leur tache de chaque jour
Soit de ſuporter tour à tour,
Lui ſon humeur, elle la ſienne.
Enfin, pour vivre à peu près bien,
Qu'ils tiennent tous deux pour Maxime,
Qu'il faut dans le ſacré lien,
Que l'un ſouffre tout, hors le crime.
L'autre tout, ſans excepter rien. (a)

C'étoit là auſſi la prétention de Martial. (*b*)

Uxor vade foras, aut moribus utere noſtris.
Non ego ſum Curius, *non* Numa, *non* Tatius.

„ Je ne ſuis point de la ſageſſe d'un *Curius*, d'un „ *Numa*, ou d'un *Tatius*, ſortez donc de chez „ moi, ma Femme, ou faites-vous à mes ma- „ niéres. „ Mais il y a dans l'Antiquité un exemple, qui n'eſt nullement favorable à cette injuſte prétention des Hommes. « Une Femme ayant apris „ que ſon Mari infidéle étoit à ſa Maiſon de Cam- „ pagne avec une Femme qu'il aimoit, s'arma d'un „ poignard, & en fit prendre à des Domeſtiques „ qu'elle avoit ſu gagner, reſoluë d'aller poignar- „ der ſon Mari, & celle qui étoit la cauſe de ſon „ crime. Après avoir executé ce qu'elle avoit pro- „ jetté, elle courut à la Ville où ſe tenoit le Roi, „ & lui demanda, s'il n'eût pas fait grace à un „ Mari, qui, aïant trouvé ſa Femme entre les bras „ de ſon Amant, les eût tué tous deux? Le Prince „ répondit que c'étoit une action graciable, & „ qu'on

(*a*) Poëſ. Franç. de Mr. *Regnier Deſmarais* T. 2. P. 476.
(*b*) Lib. XI. Epigr. 105.

„ qu'on pouvoit avoir recours à lui en de pareilles „ occasions. *Je vous supplie donc*, dit-elle, *de me* „ *faire expédier ma grace; car aïant su que mon* „ *Mari étoit à sa Maison de Campagne avec une per-* „ *sonne qui lui faisoit manquer à la fidélité qu'il me* „ *doit, j'y ai été, & je les ai tué tous deux.* (a) Si ce Prince n'eût pas cru que la fidélité dût être égale des deux côtés, eût-il fait grace à cette Femme, dont il ne desaprouva pas même l'action? Mr. *Pavillon* adresse aux Maris débauchés un Avis qui a certainement son mérite.

Ne divertissez point les fonds
Destinez pour le Mariage:
Encore aurez-vous peine, usant de ce ménage,
A païer toutes les façons,
Que demande un si grand ouvrage.

Mais une chose encore qui devroit bien les retenir dans le devoir, c'est le langage que Mr. *du Fresny* fait tenir à leur sujet à son Siamois. *Il faut bien que les Hommes se sentent plus foibles que les Femmes; puis-qu'ils veulent qu'elles leur pardonnent tout, lors-qu'ils ne leur pardonnent rien.* (b) Je reviens sur mes pas.

Pour faire un bon Mariage, *Theodecte* vouloit que la Femme fût *belle*, *bonne* & *noble*; & que le Mari fût *sain*, *riche* & *sage*.

Henri IV. disoit à un de ses Favoris, que s'il ne tenoit qu'à souhaitter, il voudroit que la Princesse qu'il épouseroit, eût entr'autres qualités celles-ci. „ Beauté en la personne, pudicité en la vie, com-

(a) Amusem. Sér. & Comiq. P. 121.
(b) Ibid. P. 34.

„ plaisance en l'humeur, habileté en l'esprit, fé-
„ condité en génération, éminence en extractions
„ & grands Etats en possession. Mais je crois, *a-*
„ *joutoit-il*, que cette Femme est morte, même
„ peut-être n'est pas encore née, ni prête à naî-
„ tre. (*a*)

Le P. *Dubosc* raporte que quelqu'un a dit: *que le Mariage, pour être heureux, doit être accompagné des Muses, de Mercure, & des Graces.* J'éclaircirai ceci par un Commentaire.

Des *Muses*. Afin que le Mari & la Femme, ressemblans par là à ces Déesses, qui présidoient aux Beaux-Arts, ils pûssent s'entretenir l'un & l'autre agréablement & utilement.

Quand une Beauté que l'on aime,
N'a point d'enjoûment ni d'esprit;
L'amour qu'on a, fût-il extrême,
En peu de tems s'évanouït.
Le cœur est bien-tôt infidéle,
Il sent le dégoût & l'ennui;
Et la Raison brise avec lui
Les nœuds qu'il a formez sans elle. (*b*)

De *Mercure*. Afin d'être mieux en état de pourvoir à leurs besoins, & à ceux de leur Famille, car si chez les Payens, *Mercure* fut le Dieu des Larrons, il le fut aussi du Négoce, qui est un Pérou presque sûr pour ceux qui s'y adonnent avec soin, & avec prudence.

Et

(*a*) Dictionaire de Mr. Bayle, à l'Article de *Henri IV.* in Notis.

(*b*) Epigrammes &c. de Mr. *Lebrun* P. 363.

Et enfin des *Graces*. C'est-à-dire, 1°. de la Beauté : car outre que les Graces étoient de la suite de *Venus*, on les peignoit encore toutes nuës ; pour montrer que ces Déesses brillant par leurs propres charmes, n'avoient aucun besoin de ceux qu'on emprunte de l'Art. Les *Graces* qui se tenoient toûjours par la main, supposent 2°. la bonne amitié & la forte union, qui doivent régner entre les personnes que le Ciel a fait naître pour le lien de tous le plus étroit, & par cela même le plus desagréable ; si on n'y fait entrer pour rien les *Muses*, *Mercure*, & les *Graces*.

ARTICLE XVII.

L'Amour & l'Hymen reconciliés.

EPITHALAME *par Mr.* V* E**.

Les Personnes, pour qui cette Epithalame a été faite, vivent si agréablement ensemble, que je n'ai pû la mieux placer, qu'à la suite de mon Article sur les Conditions d'un bon Mariage.

L'Hymen, le triste *Hymen* des Mortels méprisé,
Joüet de son volage Frére,
Dans un Antre à l'écart de ses pleurs arrosé,
Regrette vainement le séjour de *Cythére*.
Loin de cet Antre obscur les Graces & les Ris,
L'Herbe séche à l'entour, & les Myrthes flêtris,
Augmentent l'horreur ténébreuse
De cette Solitude affreuse.
Compagnons de ce Dieu, l'on voit autour de lui
Le Repentir, le Dégoût, & l'Ennui,
La Jalousie ingénieuse,

A nourrir ſon chagrin d'un injuſte ſoupçon;
Avec l'eſprit de contradiction,
La Chicane capricieuſe,
La Diſcorde & la Haine y verſent leur poiſon.
Un chagrin morne, une douleur muette
Régnent dans ces ſtériles champs:
La ſeule Diſcorde indiſcrette,
Qu'anime par ſes cris la Chicane inquiette,
Auprès du pâle *Hymen*, fait ſiffler ſes Serpens,
Auxquels certain Oiſeau de malheureux augure,
Dont le nom ſeul eſt une injure,
Répond par ſes lugubres chants.
Dans la main de ce Dieu la Torche nuptiale
D'une ſombre lueur remplit ces triſtes lieux:
Souvent en allumant cette Torche fatale,
De ſon propre flambeau *l'Amour* éteint les feux,
Auſſi depuis long-tems d'une conſtante fuite
Le délicat *Amour* évite
De ce Frére bourru le dégoutant ſejour:
Sans qu'il implore ſon ſecours,
Tout tend les bras à ſes aimables chaînes;
Il ſoûmet à ſes Loix les plus farouches Cœurs,
Et leur fait de *l'Hymen* prodiguer les faveurs,
Sans qu'ils en reſſentent les peines.
Orgueilleuſe Divinité,
Modéré un peu ta vanité:
Lucréce reſiſte à tes charmes;
Sa ſolide Raiſon, & ſa noble fierté;
Eludent ta fineſſe, & mépriſent tes Armes.
Si ſon Ame à la fin reconnoît un Vainqueur,
Sa Raiſon plus que toi deſarme ſa rigueur;
Elle ſait aimer ſans foibleſſe,
Et dans le tems que tu domptes ſon cœur,

Tu

Tu ſuccombes ſous ſa ſageſſe.
Sur elle en vain *l'Amour* décoche mille traits,
(Ce Dieu de nature mutine
Plus on reſiſte, plus s'obſtine)
Il voit qu'il ne ſauroit jamais,
Sans l'aide de *l'Hymen*, aſſûrer ſes projets;
Qu'avec ce Frére une guerre inteſtine
De ſes deſſeins traverſe le ſuccès;
Et contraint de fixer ſon humeur libertine,
Il court lui demander la Paix.
L'Arc débandé, le Carquois vuide,
Il arrive bien-tôt dans cette Plaine aride,
Où *l'Hymen* tient ſa ſombre Cour.
Auſſi-tôt que ſurpris, il contemple l'*Amour*,
Dont il gardoit à peine une imparfaite image,
Un air plus gai déride ſon viſage.
Son Frére changeant à ſon tour,
Devient plus modéré, plus ſage.
La commune néceſſité
(C'eſt de la Paix le motif ordinaire)
Fit que l'accord entr'eux fût bien-tôt arrêté.
L'Amour promit de ſon côté,
Qu'uni pour toujours à ſon Frére,
En ſa faveur il alloit ſe défaire
De ſon aveuglement, de ſa legereté;
Que par un examen ſevère,
Il s'ouvriroit un chemin ſalutaire
A l'exacte Fidélité.
Quant à *l'Hymen*, à ſon tour il s'engage,
De bannir de ſa Diction
L'Interêt & l'Ambition,
Entre qui juſqu'ici ſa faveur ſe partage;
Le Mérite affranchi d'un indigne Eſclavage,

Le Mérite & *l'Amour* feroient fes favoris :
Rigide obfervateur de leurs fages avis,
Il auroit foin fur tout que l'indigne foibleffe
D'un Cœur, efclave né d'un Métal féduifant,
Ne fit un vil trafic d'argent,
D'un doux commerce de Tendreffe.
Dès qu'une ferme Paix eut réüni nos Dieux,
Un aimable Printems fe fixa dans ces lieux;
L'air s'épure, la Haine avec fa fuite affreufe
Fuit de ce nouveau jour la lumiére odieufe;
De mille & mille Fleurs le coloris brillant
Etale fur les Prez fon defordre riant;
Des Myrthes ranimés la verdure éternelle
Cache en fon fein obfcur la tendre tourterelle :
Son murmure, autrefois témoin de fa douleur,
Auprès de fa compagne exprime fon bonheur :
Comme elle de *l'Amour* tout reconnoit l'Empire,
Un doux poifon fe mêle à l'Air que l'on refpire;
Si la *Nayade* encor fuit l'agile *Silvain*,
Et fes piez & fon cœur trahiffent fon deffein:
Le fidéle Berger, & la fimple Bergère,
Foulent d'un pied leger la naiffante fougère;
Et les Jeux & les Ris voltigeant dans les Airs,
Font entendre ces doux concerts.
Pour ces beaux Lieux quitte *Cythère*,
De *l'Hymen*, de *l'Amour* defcens, charmante Mère,
De tes Enfans cheris viens célébrer la Paix,
Jouïs de ton Empire établi pour jamais.
Et vous, bienheureufe *Lucréce*,
Dont l'Efprit, la Beauté, la Vertu, la Jeuneffe,
Dans le cœur d'un Amant aimable & vertueux,
Ont allumé les premiers feux;
Et vous, fon digne Epoux, qui par un choix fi fage
Tra-

Tracez de vos Vertus une fidèle image :
Aimable Couple, dont les cœurs
De cette douce Paix sont les heureux Auteurs;
Puissiez-vous à jamais jouïr de votre ouvrage!
Puisse en l'Esprit des Fils
De la Reine des Ris,
Une vive reconnoissance,
De vos bienfaits le digne prix;
Entretenir l'intelligence!
Que tous trois s'unissant pour vous,
Vous prodiguent la Quintessence
De ce que leurs plaisirs ont de tendre & de doux!
Chaque jour, s'il se peut, devenez plus aimables,
Sans-cesse plus aimés, toûjours plus amoureux!
Que vos cœurs soient inépuisables
En sentimens tendres & généreux!
Toujours d'attraits nouveaux tirez de nouveaux feux!
Que de vos cœurs la Discorde bannie,
Exerce ailleurs sa tyrannie;
Que seulement ce Trouble heureux;
D'une Ame délicate aimable caractére,
Stratagème prudent de l'Enfant de *Cythère*,
Pour garantir les cœurs d'un calme dangereux;
Que cette inquiétude en qui l'Amour s'épure,
Dont il tire sa nourriture,
De tems en tems vienne attiser vos feux!
Pour serrer vos liens déja *l'Hymen* s'avance,
Mille plaisirs badins folâtrent sur ses pas;
Cerès féconde en solides apas,
Répand sur son chemin une riche abondance.
Doux Arbitre d'heureuses nuits,

Hymen, charmant *Hymen*, que le tendre *Amour* guide,
Pour ces jeunes Epoux rens ton vol plus rapide;
Prodigue-leur tes Fleurs, & dans neuf mois tes Fruits.

ARTICLE XVIII.

LA BELLE HOLLANDOISE.

CANTATE.

PAR MR. DE LA GRANGE.

CHez un Peuple rival des Rois,
A qui le desir d'être libre
A coûté d'aussi longs explois,
Qu'aux premiers Habitans des rivages du Tibre;
Iris, la jeune Iris, surpasse les attraits
De la Déesse de Cythére;
Celle, pour qui l'Amour se blessa de ses traits,
Etoit moins digne de lui plaire.
L'on compteroit plûtôt les habitans des Airs,
Les nocturnes flambeaux de la Voute azurée,
Et les épis dorés dont Cerès est parée,
Que le nombre des Cœurs qu'Iris tient dans ses fers.

L'Empire de Flore
Céde à ses apas;
L'on voit plus éclôre
De Fleurs sous ses pas:
La saison nouvelle
A moins de beaux jours,
Qu'on ne voit d'Amours
Voler autour d'elle.

Pour

Pour soûmettre Iris, à leurs Loix,
Et rendre son cœur moins sévére,
Bacchus & l'Enfant de Cythére
Se sont unis plus d'une fois:
Mais, dans ce combat agréable,
Ils sont tous deux humiliés;
Bacchus Amant tombe à ses pieds;
Et l'Amour yvre sous la table.

Jadis les Lis victorieux
Exercérent sur ces Rivages
Les violens & courts ravages,
Que fait un Torrent furieux,
C'est à Vous, jeune Iris, de vanger ces outrages;
La Seine sur ses bords Vous rendra les hommages,
Qu'on lui refusa dans ces lieux.
Vous verrez ses plus nobles têtes
Ceder au pouvoir de vos yeux:
Vous y ferez plus de conquêtes,
Et vous les conserverez mieux.

Beautez, que l'Art pare
De tous les apas
Que le Ciel avare
Ne vous donne pas,
Par des Lis sincéres
Vos Lis téméraires
Vont être flêtris.
Vos couleurs trop vives
Aux Roses naïves
Vont ceder le prix.
L'Amour sur vos Rives
Va conduire Iris.

Bien-tôt la Renommée à la Troupe rivale
Porte cette atteinte fatale.
Quelle horreur les saisit ! Quelle sombre douleur
D'un éclat emprunté dérange l'artifice !
Et, pour commencer leur suplice,
Sur le front démasqué raméne la pâleur !
Ne souffrons pas que dans nos Plaines
On ose venir nous braver !
Perçons plûtôt les Cœurs qu'on nous veut enlever,
Que de les voir briser nos chaînes !

Arrêtez ! calmez le courroux
Qu'excitent dans vos cœurs jaloux
Des charmes plus forts que les vôtres :
Contente du Cœur d'un Epoux,
Elle vous laisse tous les autres.
L'innocence & la paix, dans ces lieux pleins d'apas,
Epurent l'air qu'Iris respire.
Elle n'a pas dessein d'en détourner ses pas ;
Ses yeux ne veulent point d'Empire
Où la Vertu ne régne pas.

Heureux un Objet qui rassemble,
Par une extrême nouveauté,
Et la Sagesse & la Beauté,
Qui vont si rarement ensemble !
Plus heureux mille fois encor
Celui qui posséde un tresor,
A qui nul autre ne ressemble !

Le Peintre (*a*) n'a ni outré, ni même achevé son Portrait.

AR-

(*a*) M. de la Grange.

ARTICLE XIX.

*L'Epithalamiste mal recompensé de ses peines. Piéce nouvelle par Mr. L**. D.*. T**,*

DAns un Païs jadis peuplé par des Pêcheurs,
Où sont gens que l'on dit prudens, de bonnes mœurs,
Fut un savant Faiseur d'Epithalames,
Flateur de son métier (quand il s'agit des Dames
Conviendroit-il de citer leurs défauts?
Et combien d'hommes vrais nigauds,
Avec du Bien sur-tout se plaisent qu'on les flatte?)
Ce Poëte indulgent pour qui graisse la patte,
Fut instruit que l'Hymen devoit au premier jour
Resserrer des nœuds que l'Amour
Avoit formez long-tems d'avance.
Esperant bonne recompense
Du Couple riche des Parens,
Qui possedoient les premiers rangs,
Il chanta l'Amant & l'Amante.
Une Epithalame brillante,
Vantoit leurs belles qualités,
Souhaits heureux de tous côtés.
Les Dieux des Eaux, les Tritons, les Nayades,
Nymphes, Sirénes, & Dryades
Venoient tous sur la Scéne, & faisoient galamment,
Au Couple heureux leur compliment.
L'Auteur s'en aplaudit, & fait mettre sous presse
L'Ouvrage plein de politesse:
On prend un exemplaire, & l'aiant honoré
D'un couvert de papier doré,
S'empresse d'en faire l'offrande.
Mais que sa surprise fut grande!
Bien loin de recevoir un sac d'argent ou d'or,

Et

Et des remercimens encor,
L'encens fut rejetté. Qu'eſt-ce que l'on veut dire ?
Dirent nos Amoureux. Eſt-on dans le délire ?
L'Auteur qui fait parler Nayades & Tritons
N'a qu'à porter ailleurs ſes tons :
Son encens nous paroît inutile à la fête,
Chacun les mêmes mots repète,
L'Ecrit eſt promené de l'un à l'autre bout,
On n'y trouve ni ſel, ni goût.
On le berne. Il n'eſt pas juſqu'à la Chambriére
Qui ne le liſe avec la Cuiſiniére,
Et puis de s'en moquer. Je conclus de ceci
Deux points évidens, les voici.
Que tout Auteur qui rend Apollon mercénaire
Mérite ce ſalaire.
Pourquoi vouloir flatter les gens,
Et, ſans les conſulter, les barbouiller d'encens?
J'ajoute qu'on ne peut trop louër la ſageſſe
De cet Amant & de cette Maîtreſſe :
C'eſt aux Auteurs une belle leçon,
Batave rarement ſe prit à l'hameçon,
Et ne troqua ſon or pour de belles paroles,
Encor moins pour des fariboles.
Avez-vous des effets? Comment eſt le cours? Tant.
Hé bien tout auſſi-tôt vous aurez du comptant,
Argent de caiſſe, ou bien Argent de Banque :
Pour des Ecrits flateurs ce n'eſt pas ce qui manque,
On en a fait ſouvent pour un morceau de pain.
Allez, Monſieur l'Auteur, chez quelque Souverain,
Par vos vers empoulés illuſtrer tous ſes crimes,
Flater ſa tyrannie, & louër ſes maximes,
D'un Scélérat faire un Héros, un Dieu;
Partez & diſtinguez & les gens & le lieu.

AR-

ARTICLE XX.

Des Causes des mauvais Mariages. Conduite des Orientaux *& des anciens* Allemands *envers leurs Femmes.*

UN des plus Beaux-Esprits (*a*) d'une des Isles Britanniques pretend, que la raison, pourquoi il y a si peu de Mariages heureux c'est; *Que la plûpart des jeunes Dames, s'apliquent plus à faire des filets que des Cages.* Si donc par la raison des Contraires, les jeunes Dames laissoient là leurs *Filets*, & qu'elles ne s'apliquassent qu'à faire des *Cages*; qui doute que le Mariage qu'elles contracteroient dans la suite ne fût plus heureux, & que leurs Maris ne les en aimâssent incomparablement davantage?

„ Le Mariage, *dit Bocace* (*b*) est une des plus „ importantes actions de la vie: mais c'est peut-„ être celle de toutes, où l'on examine le moins „ les convenances. On se fait une affaire, & mê-„ me un devoir, d'avoir un ménage bien assorti, „ & où toutes les piéces quadrent les unes aux au-„ tres. On regarde comme un défaut d'avoir deux „ Chevaux de carosse de different poil, & de dif-„ férent âge: mais quand il s'agit de se marier, on „ n'a que l'intérêt en vuë; & quelque différence qu'il „ y aît entre les parties, soit pour l'âge ou pour „ l'humeur, pourvû-qu'il y aît du du Bien on n'en „ demande pas davantage.

Developons ce Passage de *Bocace*, & faisons-en aplication aux deux Sexes; voici pour les Hommes.

„ Quelle différence de notre tems à celui de *Ly-*

„ *curgue!*

(*a*) Le Dr. *Swift*, Conte du Tonneau T. 2. Art. 4.
(*b*) Nouvelle 20.

„ *curgue*! On ne faisoit cas alors que de la Vertu ; „ on la compte à présent pour rien. L'Argent seul „ fait les Mariages, & quels Mariages ? Quel est le „ rang, quel est le grand nom, quelle est la vertu „ que l'on respecte plus, que de gros amas d'or & „ d'argent ? Si une Fille n'est riche, fût-elle de la „ plus noble naissance; eût-elle le merite personel „ le plus accompli ; elle ne trouve point de Mari. „ Les Anciens disoient, que c'étoit une bonne dot „ pour une Fille que la Vertu. Ces Maximes ne sont „ plus de notre goût. L'Argent a pris dans notre „ estime la place qu'y occupoient autrefois la Pro- „ bité, l'Honneur, la Pudeur. (*a*)

J'ai promis à Babet la foi de Mariage:
Ce parti, dites-vous, n'est point avantageux,
Placez mieux votre choix. Il est vrai que des Dieux
Babet n'a point reçu l'opulence en partage:
Mais elle m'aime, elle est belle, elle est sage.
Peu riches, mais contens, sous une douce Loi
Nous passerons nos jours dans une paix profonde.
Son Amour, sa Beauté, sa Vertu, sont pour moi
La dot la plus riche du monde. (*b*)

L'Auteur du *Misantrope* (*c*) dit : „ Que quand „ on est Honnête-homme & laborieux, on ne „ court pas facilement le risque de manquer du „ nécessaire ; & que quand on a le nécessaire, de „ la Raison, & une Femme de mérite, on peut „ avoir un bonheur parfait. C'est ce que Mr. V*. E** explique joliment dans ces Vers, que chacun peut s'apliquer suivant sa condition.

Ce

(*a*) Dialogues sur les plaisirs, les passions, & le mérite des Femmes par Mr. *Du Puy* P. 251.
(*b*) Epigrammes &c. de Mr. *Lebrun* P. 307.
(*c*) Du Lundi 2. Nov. 1711.

Ce Savetier matineux,
Quoi-qu'aux bords de la disette,
Ne se croit pas malheureux;
Il est Epoux de Lysette.

S'il travaille nuit & jour,
Son ame en est satisfaite;
Quand il songe plein d'amour,
Qu'il travaille pour Lysette.

Son habit deguenillé
Nullement ne l'inquiette;
Quoi-qu'il soit mal habillé,
Il est aimé de Lysette.

Assez grande est à son gré
Sa petite Maisonnette;
Peut-il être trop serré
Avec sa chère Lysette?

Son ordinaire est petit,
Mais il fait chére parfaite;
Car il a bon apetit,
Et soupe avec sa Lysette.

Sans des draps bien savonnés,
Il se plaît en sa couchette;
Trouvant tous lits bien ornés,
Où l'on couche avec Lysette.

Un Poëte Grec dit de même: „ Quelle douceur „ d'être aimé d'une personne que l'on aime! Quel „ plaisir, quand la Raison confirme le choix de „ notre cœur! Et quel comble de satisfaction, „ quand

„ quand la Vertu aide à former les nœuds, dont „ l'Amour ou l'Amitié nous lient! (*a*)

Mais certe indigne *Philargyrie* (*b*) ne domine pas seulement les Hommes. „ Le seul intérêt gou- „ verne les Femmes. Ce n'est rien auprès d'elles „ qu'un mérite denué de fortune; il leur faut des „ gens portés à la dépense, & en état de la faire. „ Soïez bossu, caduc, estropié, nain, demi- „ homme; ne soïez même rien moins qu'Homme; „ sur tout aïez carosse pour vous, carosse pour „ Madame, titre qui lui donne le droit de se repo- „ ser à l'Eglise sur un Carreau, on vous apelle un „ aimable Epoux. Manquez de dessein de vous „ ruiner pour une Femme, vous êtes perdu dans „ son estime. Elle se plaint du sort qui l'a jointe à „ vous; elle vous accuse d'être fâcheux, brutal; „ son ambition vous insulte, & va mettre la divi- „ sion dans les deux Familles (*c*).

N. *Bouthillier* (Fille de *Léon Bouthillier de Cha-* „ *vigny* Secretaire d'Etat, veuve de Messire *Brulart* „ Premier Président du Parlement de Bourgogne, „ & Mére de plusieurs Enfans) épousa en Secondes „ Nôces le Duc de *Choiseul*, pour avoir le tabou- „ ret en Cour, & pour morguer la Maréchale de „ *Clerembault* sa sœur. Lors-qu'elle consulta le Pre- „ mier Président de *Harlay* sur ce Mariage, auquel „ elle étoit déja engagée de parole, contre l'avis „ de tous ses Parens, ce grand Magistrat lui dit: „ *Madame, quant à Mr. le Duc de* Choiseul, *il n'y a* „ *rien à redire; mais quant à vous, qui avez des* „ *Enfans, & qui êtes avancée en âge, je vous di-* „ *rai franchement, qu'à votre Fils-aîné la tête a* „ *em-*

(*a*) *Phocylide*, Précepte 29.
(*b*) Amour excessif des Richesses.
(*c*) Le Théophraste Moderne, Article du Mariage. P. 385.

„ *emporté le Cul* (Il s'étoit tué en tombant d'un „ balcon dans une Cour) *& qu'à vous le cul va em-* „ *porter la tête* (*a*) ". Voilà pour le Rang dont les Femmes sont si jalouses : disons un mot de la Parure, qu'elles n'aiment pas moins.

„ *Philippe le Bel* étant allé en Flandres avec la „ Reine *Jeanne* son Epouse, l'an 1391, ils ne purent assez s'étonner de voir à Bruges le luxe de „ ses Hab tans. La Reine sur tout, prenant garde „ aux Joïaux des Dames de cette Ville, en conçut „ un tel dépit, qu'elle s'écria : *Qu'est ceci ? Je* „ *croïois être seule Reine, & j'en trouve ici par cen-* „ *taines* " (*b*). Si l'on ne voit pas partout des Femmes succombant presque sous le faix des joïaux, nos yeux ne sont que trop souvent frapés de celles qui se mettent d'un air qui ne convient ni au Bien qu'elles ont, ni au genre de vie qu'on leur destine ou auquel elles s'apliquent actuellement. Je propose à ces Femmes l'exemple de la noble & de la Savante *Cornélie*, Mére des *Gracques*. Un Auteur, Contemporain de *Tibére* (*c*), raporte que cette illustre Romaine, après avoir regardé tranquilement de fort beaux joïaux qu'une Dame de ses Amies étaloit en sa présence, elle fit venir ses Enfans; donnant à entendre par là à son Amie, qu'une Famille bien élevée étoit le plus grand ornement que pût avoir une Dame.

Pour moi, si j'étois né Fille, & qu'un Cavalier qui me convînt me fit l'honneur de me rechercher en mariage, je ne voudrois d'aucune de ces somptueuses superfluïtés, que les Femmes recherchent avec

(*a*) Mém. Hist. &c. du Sr. *Amelot de la Houssaie* T. 1. P. 541.
(*b*) Délices des Païs-Bas P. 144.
(*c*) Valerius Maximus L. 4. C. 4.

vec tant de passion : Ou je consulterois tout-au-moins avec mon Amant, si ces dépenses ne dérangeroient en rien ses Affaires. Prendre d'abord un certain vol, & donner ensuite du nez en terre, c'est ce que je ne saurois soûtenir, ni pour moi, ni pour mon Epoux, que je voudrois aimer, & non pas ruiner.

Ne chargez donc jamais vos oreilles captives
De ces pierres de prix que l'Inde a sur ses rives.
Ne vous accablez point de ces pesans habits,
Où l'or de toutes parts brille avec les rubis.
Quelle horrible fureur! Quelle rage effrenée,
De mettre en un habit les rentes d'une année?
Evitez cet excès si commun aujourd'hui,
Il traine bien souvent de grands maux avec lui.
La simple propreté d'une jupe ordinaire,
Plus que cet attirail est capable de plaire. (*a*)

Je reviens aux Hommes. A mon avis, le mauvais succès des Mariages vient encore très-souvent, de ce que nous nous laissons prendre à la seule beauté des Femmes : sans considérer si elles ont d'ailleurs des qualités propres à nous dédommager de la perte d'un si frêle avantage, lorsqu'elles s'en verront privées. D'où il arrive, que si nous ne haïssons pas alors nos Femmes, nous les méprisons du-moins souverainement. Le *Maitre de l'Art d'Aimer* (*b*) compare à juste titre les Femmes qui ne sont que belles à un Rosier, dont la vuë nous plaît & nous réjouït, pendant qu'il est chargé de fleurs; mais dont nous ne faisons aucun cas, dès-que les fleurs en sont tombées.

Con-

(*a*) Oeuv. Div. du Sr. D** Chant V. de l'Art d'Aimer.
(*b*) Ovid Fast. Lib. 5.

Contemnunt ſpinam cùm cecidêre roſæ.

Heureux encore ! Si, comme le Roſier, nos Femmes recouvroient leur premiere beauté, mais c'eſt ce qu'on ne doit pas attendre. Et à demeurer dans l'idée de notre Poëte, je ne ferai pas difficulté de dire qu'à cet égard, j'aimerois ſans comparaiſon mieux un Roſier qu'une Femme. En voici les principales raiſons. 1. Un Roſier reverdit tous les ans, mais une Femme, dont la beauté eſt fanée une fois ne reverdit jamais. 2. On ſe défait d'un Roſier quand on veut, mais on ne ſauroit ſe débaraſſer d'une Femme. Enfin, un Roſier ne coute preſque rien d'entretien ; mais une Femme qui ne ſait, ou qui ne veut pas borner ſes deſirs, peut perdre ſon Mari de Corps & de Biens tout enſemble.

Mr. de *Tournefort*, qui a parcouru en perſonne quelques Païs du Levant, raporte (*a*) que chez les *Turcs* ; „ Quand un Mari païe honnêtement à ſa „ Femme le tribut la nuit du Jeudi au Vendredi, „ laquelle eſt conſacrée aux devoirs du Mariage ; & „ qu'il lui fournit du pain, du beurre, du ris, du „ bois, du Caffé, du cotton, & de la ſoïe pour „ filer des habits ; elle en eſt parfaitement contente, „ & ne demande point à s'en ſeparer.

Un Abbé (*b*) (que je cite à ce ſujet, non comme Voiageur, mais comme aſſez bon Philoſophe) après avoir remarqué ; que les Femmes chez les Orientaux font une partie de leur Equipage & de leurs Biens meubles, dont ils ne prennent grand ſoin, & qu'ils gardent avec empreſſement pour leurs beſoins ; continue ainſi : „ Nous prétendons „ qu'il

(*a*) Voyage du Levant T. 2. P. 50. de l'Edit. Amſt.
(*b*) Mr. de *St. Réal* dans ſes Oeuvres T. 5. P. 47.

„ qu'il n'y a chez eux à cet égard, ni douceur,
„ ni politesse, ni galanterie. Ils prétendent qu'il n'y
„ a chez nous que fureur, que passion, que sottise,
„ & qu'extravagance. Peut-être que des Juges des-
„ intéressés auroient de la peine à décider en notre
„ faveur; Car, si l'on examine toutes les folies,
„ dont une fois dans la vie tous nos plus Honnêtes-
„ gens font l'épreuve sur cet Article, si l'on fait
„ attention à toutes les affaires cruelles, & à toutes
„ les quérelles sanglantes & meurtriéres, qu'elles
„ causent; on trouvera que ceux qui se sont mis
„ hors de portée de tous ces malheurs doivent pas-
„ ser pour plus sages que les autres. On trouve de
„ la barbarie dans la Servitude, où les Orientaux tien-
„ nent leurs Femmes: mais si ce sont des Créatures
„ plus cruelles & plus dangereuses que les Tigres &
„ les Lions, il n'est pas extraordinaire de les enchaî-
„ ner. J'ai oui dire à un habile Homme; que,
„ pour être civilisées & familiarisées, elles n'étoient
„ pas moins feroces, ni moins sanguinaires.

Les Anciens *Allemands* ne donnoient le jour des Nôces à leurs Femmes, que des Bœufs, un Cheval bridé, une Hache, & un Sabre: pour marquer qu'elles devoient partager avec eux les douceurs de la Paix, & les perils de la Guerre. De là vient aparemment qu'on voit encore tant de Femmes dans les Armées des Descendans de ce Peuple. Chez les *Perses*, les Femmes accompagnoient aussi leurs Maris dans les Combats. Les Hommes d'aujourd'hui entendent bien mieux les régles de la belle galanterie. Ils donnent souvent à leurs Epouses ce qu'ils ont, & ce qu'ils n'ont pas. Il s'en trouve même, & ceci, dit-on, est particulier aux Commerçans, qui reconnoissent par Contract de Mariage à leurs Femmes une plus grosse dot qu'elles n'ont euë en-effet; afin que cette poire, que les Loix mettent

à

à couvert de la pourſuite des Créanciers, ſerve à étancher la ſoif, qui pourroit les brûler dans la ſuite. Je ne porte pas de jugement ſur ces Loix. Elles ont ſans-doute été faites à bonne intention, mais on en abuſe groſſiérement.

ARTICLE XXI.

Avis aux Péres qui ont des Enfans à marier, & principalement des Filles belles & riches.

LA GARDE DIFFICILE.

VITE un Contract, vîte un Notaire,
Agnès eſt déja grande, il lui faut un Epoux;
Terminez au plûtôt l'affaire,
Cher *Arnolphe*, dépêchez-vous.
Votre eſprit là-deſſus peut-il être tranquile,
Quand maint Galand convoite un ſi friand morceau?
Qu'une Fille belle & nubile
Eſt un incommode fardeau !
En Pilote prudent prévenez donc l'orage,
Prenez un Gendre dès ce jour;
Ou ſur les côtes de l'Amour
Agnès fera bien-tôt naufrage. (*a*)

Thémiſtocle, fameux par cent faits éclatans,
Avoit une Fille aſſez belle.
Il la voulut pourvoir, & deux Partis pour elle
Vinrent s'offrir en même tems.

L'un

(*a*) Mr. *Lebrun* Epigrammes &c. P. 259.

L'un d'eux Homme d'esprit, & d'un rare mérite,
Des Biens de la Fortune étoit mal partagé.
L'autre tout au rebours de richesses chargé,
Etoit un étourdi, sans esprit ni conduite.
Thémistocle avisé, rejettant ce dernier,
Accorda sa Fille au premier,
Et lui donna pour dot une fort grosse somme.
Sans merite, dit-il, les tresors ne sont rien,
Et j'aime mieux un Homme aïant besoin de Bien,
Que du Bien aïant besoin d'Homme. (*b*)

„ Le Président *Jeannin* n'étant encore qu'Avo-„ cat, un Particulier fort riche, qui l'avoit ouï dis-„ courir touchant la préseance que Beaune pré-„ tendoit sur Autun dans les Etats, fut tellement „ charmé de la solidité de ses raisons & de la force „ de son discours, qu'il résolut de l'avoir pour Gen-„ dre, s'il se trouvoit quelque proportion dans leurs „ fortunes. Etant allé le voir à ce dessein, & lui „ aïant demandé en quoi consistoit principalement „ le Bien qu'il possedoit, *Jeannin* porta la main à „ la tête, & lui montrant ensuite quelques Livres „ sur des Tablettes: *Voilà*, lui dit-il, *tout mon Bien* „ *& toute ma Fortune*. La suite de la vie de *Jean-„ nin* prouva manifestement à ce Particulier, qu'il „ lui avoit montré plus de Bien que s'il lui eût fait „ voir un grand nombre de Contracts d'acquisition, „ & plusieurs coffres pleins de richesses „ (a). En effet, son seul mérite le fit monter aux plus hautes Charges de la Robe, & devenir Ministre d'un des plus grands Rois que la France aït eu. Mais que les Avocats comme *Jeannin* sont rares! Et qu'il est peu

(*a*) Mr. *Baraton* Oeuvr. Div. P. 41.
(*b*) *Perrault*, Hommes Illustres qui ont paru en France, dans le Siecle passé T. 1. P. 96.

peu de Monarques, qui recompensent aussi noblement le mérite, que le fit alors Henri IV. qui, de quelque bien qu'il eût comblé *Jeannin*, se reprocha néanmoins toute sa vie de ne lui en avoir pas assez fait.

Fable du Coq & de la Poulette.

UN jeune Coq des mieux hupés,
En rodant par son voisinage,
D'une jeune Poulette aussi belle que sage
Eut les yeux & le cœur également frapés.
Ce Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle;
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux blessez,
Et tous deux pénétrés de la même tendresse,
Du matin jusqu'au soir ils se voïoient sans-cesse,
Et ne se voïoient pas assez.
Pendant que l'un & l'autre à l'Amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement,
Leurs sevéres Parens autrement en ordonnent.
Le Pére du Coq le contraint
A quitter sa chére Poulette:
En vain de sa rigueur il gemit & se plaint,
Il faut qu'il obéïsse ou qu'il fasse retraite.
D'abord sur le toit le plus haut
Il se refugie & se guinde:
Mais n'y pouvant trouver l'aliment qu'il lui faut;
Pour contenter son Pére, il lui falut bien-tôt
Epouser une Poule d'Inde.
Ces Epoux dès le premier jour,
Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés sans amour

Se traitérent ſans complaiſance.
Outre qu'ils négligeoient le ſoin,
De ſe dire des yeux quelque choſe de tendre ;
Leur langage à tous deux étoit un baragouin,
Qu'eux-mêmes ne pouvoient entendre.
Quand le Coq chantoit ou parloit,
La Dinde auroit juré que c'étoient des murmures:
Et quand la Dinde l'apelloit,
Il croïoit oüir des injures.
En un mot, leur deſtin ne fit point d'envieux,
Il faut que, pour bien vivre enſemble,
L'Amour ait ſoin d'unir ce que l'Hymen aſſemble,
Il eſt ſûr qu'on s'entend bien mieux. (*a*)

ARTICLE XXII.

Les Nôces rëitérées défenduës anciennement aux deux Sexes.

TERTULLIEN ſoûtient que les ſecondes Nôces ſont déteſtables; il les apelle même un *Oprobre*, une *honteuſe Volupté*, une *Paillardiſe*.

St. *Chryſoſtome* eſt de l'avis de *Tertullien*, quoiqu'il s'exprime là-deſſus en termes moins forts & plus délicats.

(*b*) *Grégoire de Nazianze*, plus indulgent ſur cet Article, dit; Que les 2mes Nôces peuvent ſe permettre; mais que les 3mes ſont un peché; & que de s'engager dans de 4mes c'eſt mener une vie de pourceau. *Tant il eſt vrai*, dit à ce ſujet un ſavant Journaliſte (*c*), *que pour être Pere de l'Egliſe, on n'en ſait pas mieux pour cela diſtinguer une action morale-* *ment*

(*a*) Mr. *Bourſault* Lettres T. 1. P. 170.
(*b*) Biblioth. German. T. 3. P. 33.
(*c*) Mr. *Bernard*, Nouv. de la Rép. des Lettr. Juin 1700. P. 668.

vient bonne, d'une action indifférente ou mauvaise. L'Eglise en Corps ne l'a pas mieux distingué, que les Particuliers qui la composoient.

Selon le P. *Martene*, l'ancienne Eglise regardoit les 2[des] Nôces comme des preuves certaines d'Incontinence, & elle ne les permettoit qu'aux conditions suivantes. „ 1. Les Veuves ne pouvoient „ se remarier qu'un an après la mort de leur pre- „ mier Mari. 2. Le Prêtre & le Peuple devoient y „ consentir. 3. Les Mariés ne recevoient pas la „ Bénédiction Nuptiale. 4. On privoit des Aumô- „ nes de l'Eglise ceux d'entr'eux qui étoient dans le „ besoin. Enfin, on assujettissoit généralement tous „ ceux qui se remarioient à une Pénitence publi- „ que, & on les éloignoit pendant quelque tems de „ la Communion.

La même Eglise s'arrogeoit encore de plus grands droits. « Elle ordonnoit à tous ceux qui se marioient „ pour la premiére fois, la continence les deux ou „ trois premiers jours de leur Mariage, ou du „ moins la premiére nuit (*a*) Elle l'ordonnoit aussi „ tous les Dimanches aux Mariés, qui devoient en- „ core observer les veilles des grandes Fêtes, & ce- „ la pendant plusieurs jours Il en étoit de même „ du Carême. *C'est*, dit St. Augustin dans un de „ ses Sermons, *C'est ici le tems que les Epoux s'é- „ loignent de leurs Epouses, & les Epouses de leurs „ Epoux, pour vaquer à la priére; quoi-que ce soit „ aussi ce q'ils doivent faire toute l'année, dans de „ certains jours. Plus ils s'abstiennent l'une de l'au- „ tre, mieux ils font; car celui qui desire sans modé-*

(*a*) Pour justifier cette maxime, le P. *Marténe* remarque qu'elle a été observée par des Païens mêmes.

„ *ration les choses permises, offense celui qui les lui*
„ *a permises.* On gardoit sur tout la continence la
„ semaine qui précédoit la Fête de Pâques, com-
„ me aussi une semaine après la Pentecôte, & à
„ l'Avent. (*a*)

J'aurois été trop long, si j'avois voulu recueillir ce que d'autres Evêques & des Conciles entiers ont ordonné au même égard. Ceux d'entre mes Lecteurs qui voudront en savoir davantage, pourront consulter, outre le livre du P. Marténe *De Antiquæ Ecclesiæ Ritibus*, les Auteurs qui ont écrit là-dessus. Il n'auroit tenu qu'à moi de m'en faire donner la liste par un Habile-homme, & de m'en parer ici: mais je ne suis pas assez Charlatan pour cela. J'avoüerai plûtôt que la lecture des Péres & des Conciles n'étant pas mon fait, ce que j'en ai debité dans cet Article & ailleurs, est tiré du *Polyanthea* ou de divers Journaux.

Concluons de la conduite de l'Ancienne Eglise, que si *Mélin de St. Gelais* eût vêcu dans ces tems-là, il eût aparemment païé bien cher sa prophanation, qu'il ne proféra pas seulement de bouche, mais qu'il eût même l'insolence de mettre au Calendrier des Heures de Mlle *de St. Leger*, l'une des Filles de la Reine.

S'il vous plaisoit marquer en tête
Un jour ordonné pour m'aimer :
Je l'aurois pour une grand' Fête,
Mais point ne voudrois la chômer.

Mr. *Ricaut* écrit que les *Armeniens* d'à-présent permettent les secondes Nôces, mais qu'ils tiennent les troisiémes pour abominables. Parmi eux en-

(*a*) Nouv. de la Rép. des Lettr. Juill. 1700. P. 3. &c.

encore une Veuve ne peut épouser qu'un Veuf; & une personne qui n'a pas été mariée, ne peut se joindre qu'à une personne qui soit estimée Vierge.

ARTICLE XXIII.

Les Nôces réitérées défenduës principalement aux Femmes.

„ MR. *Chevreau* (*a*) remarque après *Valére Maxime*, que les Anciens honoroient de la „ Couronne de chasteté les Femmes qui ne s'étoient mariées qu'une seule fois. Ce témoignage „ de leur continence étoit ordinairement marqué „ dans les Inscriptions sur leurs tombeaux. Celles „ qui se marioient en deuxiémes Nôces, n'étoient „ point conduites en cérémonie dans la maison du „ Mari; & il n'y avoit dans leurs épousailles ni „ chant, ni fête, ni rejouïssance. Il leur étoit même défendu de toucher la Statuë de la Chasteté, „ ou de la Fortune Féminine. *Pausanias* dit que *Gorgone* fut la premiére de toute la Gréce, qui eût osé „ se remarier contre la coutume, qui vouloit qu'après la mort du Mari la Femme demeurât Veuve pour toute sa vie.

Les Romains avoient une idée bien étrange de la Vertu des Femmes, qui délivrées de leur premier lien se rengageoient dans un second. Qu'on en juge par cette fin d'Epigramme de *Martial* (*b*) à *Thélesine*.

Quæ nubit toties, non nubit; adultera lege est.
Offendar mœchâ simplicitate minùs.

Tra-

(*a*) Chevræana T. 1. P. 304.
(*b*) Lib. 6. Epigr. 7.

Traduction par le Comte de *Bussy*.

Une Maîtresse, cher Adraste,
Qui tient à son Amant tout ce qu'elle a promis,
Est bien plus honnête & plus chaste,
Que la Femme de sept Maris.

Cornelie n'en faisoit pas un jugement plus avantageux; puis-qu'étant recherchée en mariage par *Ptolomée*, après la mort de *Tibére Gracque* son premier Mari, elle préféra, au raport de *Plutarque*, le titre obscur de Veuve au titre pompeux de Reine.

St. Jérôme croit (*a*) que *St. Paul* exclud des charités de l'Eglise les Veuves qui ont eû deux Maris; & il ne tient pas à ce Pére que *J. Christ* n'excluë aussi ces Veuves de la Vie éternelle. *Considérez bien*, dit-il, *que la Veuve, qui a eû deux Maris, bien qu'elle soit vieille, décrépite, denuée de tout, n'est pourtant pas digne de recevoir aucune assistance de l'Eglise. Or si on la prive du pain d'Aumône, combien plus doit-elle être privée du pain qui est descendu du Ciel?* Pour moi, qui suis & qui me juges même très-sincérement indigne de chausser les Savattes de *St. Jérôme*, je ne voudrois pourtant exclurre des Charités de l'Eglise que les jeunes Veuves qui se remarieroient. En-effet, les Femmes, qui (généralement parlant) sont plus industrieuses & mieux instruites du prix de tout ce qui est nécessaire à la vie, n'ont pas besoin de secours si elles sont saines, & n'en peuvent donner aucun si elles ne possédent point de santé. Il n'en est pas de même des Hommes, qui quand ils ne se remarieroient pas pour l'*Opus*, doivent nécessairement le faire pour l'*Opem*, c'est-à-dire, pour avoir une Aide qui ménage en même tems leurs finances.

Quand

(*a*) Biblioth. German. T. 3. p. 34.

Quand ma Servante est au marché,
Pour avoir à bon compte elle prend de la peine;
Mais que m'importe qu'elle en prenne,
Quand elle est au logis rien n'est à bon marché. (*a*)

Théodore de Beze peut nous servir de régle à cet égard. Voici comme *Pasquier* le fait parler.

Uxores ego tres vario sum tempore nactus,
Cum juvenis, cum vir, factus & inde senex.
Propter Opus *prima est validis mihi juncta sub annis,*
Altera propter Opes, *tertia propter* Opem.

Sur ce principe, je ne donnerois pas gain de cause à *Wiclef* qui croioit que ceux qui étoient hors d'âge de mettre des Enfans au monde ne pouvoient se marier sans crime; mais je suis fort tenté de penser avec lui, qu'un Jeune-homme ne doit point se marier à une Vieille pour avoir son Bien.

ARTICLE XXIV.

Du Cocuage.

LE faut du Mariage au Cocüage n'est pas inouï: mais peu de gens, je m'assûre, se sont fait de l'état des *Cocus* (*b*) une aussi belle idée, que celle qu'on

(*a*) Le Chevalier de *Cailly*.

(*b*) Je m'étonne que dans le *Dictionnaire de Furetiére*, où entre plusieurs Etymologies du mot *Cocu*, on y donne entr'autres celle-ci, tirée du *Moïen de parvenir* : Cocus *vient de* Coq-usé; *parce-que cette disgrace arrive ordinairement aux Vieillards &c.* Je m'étonne, dis-je, que dans le Dictionnaire en question, on n'y trouve pas du mot *Cocus* l'Etymologie suivante, tirée des *Conférences du Bureau d'Adresse sur toutes sortes de Matiéres par les plus Beaux-Esprits de ce tems T. 1. P. 274.* Cocus *vient du mot Latin* Coquus, *qui signifie un* Cuisinier; *parce-que les Cocus nourrissant leurs Femmes sont comme les Cuisiniers, qui retirent & qui apretent la viande pour les autres.*

qu'on en voit dans les *Privileges du Cocuage* imprimés en 1662. dans une Ville dont on auroit de la peine à trouver le nom & la situation, à-moins que de les aller chercher dans des Descriptions Anatomiques de l'un & de l'autre Petit-Monde. L'Auteur des *Privileges du Cocuage* ne se contente pas de dire comme d'autres : „ Que le Cocuage est „ un bien petit mal pour les Maris qui savent les „ galanteries de leurs Femmes, & que ce n'est „ rien pour ceux qui les ignorent ". Il va bien plus loin vraîment, & il soûtient par de longs, & d'assez spécieux raisonnemens. „ Que le Cocua- „ ge est un lien d'Amour, l'alliance du monde, „ la conservation des Hommes, la consolation des „ affligés, le secours des impuissans, le soûtien des „ Etats, le bonheur des Particuliers, la conserva- „ tion des riches, le retablissement des pauvres Fa- „ milles, l'avancement des Péres & des Méres, le „ plus sûr & le plus infaillible moïen de faire for- „ tune, la source des honneurs & des dignités, le „ Pére des délices, le chasse-ennui des misérables, „ le donne-au-cœur-joïe des Femmes, le plus beau „ titre de noblesse qu'on puisse avoir, la multipli- „ cation des Amis, & la garde fidéle des Maris.

Comme je ne connois ici que des *Lucréces*, je ne suis guéres à portée de consulter là-dessus les Experts en cette Matiére. Je crois même que je n'en serois pas mieux instruit, quand bien je connoîtrois parmi nous des Savans de cet Ordre, & que je les consulterois. Car selon l'idée qu'on s'est faite jusqu'ici du Cocuage, où est l'Actéon qui voulût avouër ingénûment la dette, & me découvrir en Honnête-homme le fort & le foible de son état? Mais, s'il m'étoit permis de donner quelque chose à la conjecture, je serois assez tenté de croire, que s'il y a beaucoup de faux dans le *Tableau* qu'on vient

vient de voir; il y a aussi bien du vrai. Je renvoïe à une autre occasion la preuve de ma conjecture; voici en attendant le *Caractére d'un Jaloux* que j'ai tiré du *Passe-tems Agréable*, dont on prépare au Public une quatriéme Edition.

ARTICLE XXV.

De la Jalousie des Maris & des Amans.

„ ETANT derniérement avec ma Femme de-
„ vant un miroir je la caressois, & je l'em-
„ brassois tendrement: mais venant à regarder dans
„ le miroir, je fus si fâché d'y voir un Homme
„ qui caressoit & qui embrassoit ma Femme, que
„ je cassai sur le champ le miroir“. J'observe à cette occasion, que si cet Homme, au lieu de jetter les yeux sur son miroir, les eût jettés plûtôt sur le *Tableau du Cocuage*, sans-doute qu'il n'eût pas pris si-tôt feu; & qu'il eût laissé dans son entier le miroir, qui dans le fonds ne lui representoit que ce qu'il faisoit lui-même. Mais à quoi ne porte pas la fureur, & sur tout celle de la Jalousie? Tout fait ombrage à un Homme qui en est possédé. Les personnes de tout âge, de toute condition, & même de tout Sexe, lui sont suspectes. Il ne distingue pas le Vertueux d'avec le Débauché. Il regarde du même œuil ses Amis & ses Ennemis. Il craint quelquefois jusqu'à ses propres Enfans. Souvent même, il va jusqu'à cet excès d'extravagance, que de redouter les Animaux, les Plantes, & tout ce qu'il y a au monde de plus brute & de plus insensible. Tant il est vrai, qu'un Jaloux s'aprête à lui-même des croix, & s'expose, autant qu'en lui est, aux discours du Public toujours malin & impitoïable!

Formons ici avec Mr. *Lebrun* un argument auquel les Maris jaloux feront bien de prêter attention. Ou leur Jalousie est fondée, Ou elle ne l'est pas. Si c'est le premier,

Suis mon conseil, cesse de t'agiter:
Ce noir chagrin vainement te posséde.
Pourquoi te plaindre, & tant te tourmenter?
Le Cocuage est un mal sans remede.

Et si c'est le second.

Veux-tu que ta Femme soit sage?
Ne prens point de jaloux ombrage:
Qu'une heureuse crédulité
Te fasse bien vivre avec elle;
Un soupçon d'infidélité
Fait quelquefois une infidéle.

Mais si la Jalousie messied à un Homme marié, elle ne messied pas de même à un Amant. „ Comme une pincée de *Coquetterie* bien délicate reléve „ les charmes d'une Femme; une petite pincée „ de *Jalousie* bien menagée donne un grand relief „ à l'Amour. Un Homme, qui n'en a point du „ tout, ne doit pas tant sa sécurité à la profon- „ de estime qu'il a pour sa Maîtresse, qu'à une „ sotte stupidité, ou bien à une extravagante opi- „ nion qu'il a de son propre mérite. Il est natu- „ rel de craindre la perte d'un Bien, qu'on croit „ d'une grande valeur; & c'est estimer réelle- „ ment, que d'être jaloux avec sobrieté. D'ail- „ leurs, l'Amour trouve d'ordinaire son tombeau „ dans un repos trop suivi; & il ne subsiste long- „ tems, que lors-qu'il est nourri, pour ainsi dire, „ par certains troubles, par de petites inquietudes, „ qui

„ qui font paroître plus agréable & plus touchant
„ le calme qui leur ſuccéde. (*a*).

De l'Amant au Mari voici la différence,
Dans leur jalouſe extravagance,
L'un eſt jaloux de ſon honneur,
L'autre eſt jaloux des droits du cœur. *M. P***.

ARTICLE XXVI.

Exemples d'un Ancien Droit Seigneurial aboli, accompagné de l'exemple d'un autre Droit Seigneurial qui ſubſiſte encore en France.

„ LA Coutume par laquelle le Seigneur du Lieu
„ avoit le Droit de coucher avec les Epouſes,
„ le jour de leur Mariage, a ſubſiſté en *Ecoſſe*,
„ depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme dans ce
„ Roïaume, & même juſqu'à l'onziéme Siécle.
„ Le Roi *Malcolme II.* Prince pieux & zèlé pour
„ l'avancement de la Rèligion Chrétienne, eut
„ beaucoup de peine à abolir cette Coutume; &
„ il ne put obliger les Gentilshommes à renoncer
„ à leur Droit, qu'en leur aſſignant un certain dé-
„ dommagement; je veux dire, en ordonnant que
„ les Epouſes païeroient au Seigneur du Lieu une
„ certaine ſomme d'argent. S'il en faut croire *Ca-*
„ *millus Borellus*, Juriſconſulte du Quatorziéme
„ ſiécle, non ſeulement les Gentilshommes des
„ Duchez de *Savoïe* & de *Bourgogne*; mais auſſi
„ les Chanoines de l'Egliſe Cathedrale de *Lyon*,
„ ont joüi long-tems du même Droit. (*b*).

J'ai

(*a*) La Bagatelle T. 3. P. 31.
(*b*) Biblioth. Germ. T. I. p. 188.

J'ai oui parler d'un autre Droit Seigneurial, qui est aussi bien singulier. Quelque part en *France*, quand la Dame du Lieu est en couche, les Païsans sont obligés de remüer l'eau du Fossé qui entoure son Château ; afin d'empêcher les Grenouilles d'ôter par leur coassement le repos à cette Dame. Sans parler ici des autres inconveniens que j'entrevois dans cette coutume, je croirois fort que le bruit d'une Eau agitée par un nombre de Païsans indiscrets & robustes l'emporteroit de beaucoup sur la Musique des Grenouilles. Mais à quoi ne se resout-on pas, plûtôt que de renoncer à un Droit, & à un Droit Seigneurial?

A-propos de Grenouilles. „ Vous me faites souvenir, *dit Mr. de Bellegarde* (*a*), d'un Homme „ dont parle *Pétrarque*, qui avoit le goût si depravé, qu'il ne pouvoit souffrir le chant des Rossignols, & qui étoit charmé du bruit des Grenouilles. Pour avoir toujours du plaisir, & pour entendre nuit & jour une Musique si divertissante, il fit bâtir une belle maison sur le bord d'un Etang, dans un lieu fort éloigné des Bois, de peur que les Oiseaux y vinssent chanter “.

ARTICLE XXV.

Priviléges des Nobles chez certains Peuples des Indes.

Les Voïageurs disent unanimement que chez certains Peuples des *Indes*, les Hommes ont droit d'aller voir les Femmes d'autrui ; pourvû qu'ils laissent leur bouclier & leur épée à la porte. Dès que le Mari voit ces Armes devant sa Maison, il passe outre, & laisse le Noble joüir tranquilement de ses

(*a*) Reflexions sur ce qui peut plaire ou déplaire dans le Commerce du Monde T. I. P. 191.

ſes priviléges. L'Auteur du *Miſantrope* (*a*) fait ſur cette Coutume une Reflexion fort ſenſée. „ Il ne „ ſe peut rien de plus extravagant que de reſtreindre „ à la Nobleſſe ſeule un droit, qui ſeroit ſi agréa- „ ble aux Hommes de tous les états. Quelle con- „ trainte ne ſeroit-ce pas en *Europe*, s'il faloit pro- „ duire ſes quartiers, pour être en droit d'en con- „ ter à la Femme de ſon Voiſin. La Qualité en „ rencheriroit de la moitié, & nombre de Bour- „ geois donneroient juſqu'à leur dernier ſou, pour „ ſe dépouiller au-plûtôt de leur roture Les Prin- „ ces gagneroient ſeuls à cette affaire; & ſelon „ toutes les apparences, ce ſeroit une ſource inta- „ riſſable pour leurs treſors publics. Nous avons „ une Coutume, qui aproche aſſez de celle dont „ je viens de parler; mais qui eſt bien autrement „ ſenſée. Tout le monde ſait que d'ordinaire un „ Mari, qui voit devant ſa porte le Caroſſe d'un „ Financier, paſſe ſon chemin; & qu'il ne rentre „ chez lui, que lors que ce brillant Equipage eſt „ diſparu: Mais la richeſſe d'un Homme d'Affai- „ res a de grandes influences ſur le bonheur de „ l'Epoux de ſa Maîtreſſe; au lieu qu'un pauvre „ Mari ne s'engraiſſe pas de la qualité des Galands „ de ſa Femme.

ARTICLE XXVIII.

Pratiques des Anciens Bretons, *& des* Ceylanois *d'aujourd'hui, dans le Mariage, avec un beau trait de l'*Hoſpitalité *de ceux-ci.*

„ SELON le Capitaine *Ribeyró*, Quand une Fille „ ſe marie dans l'Ile de *Ceylan*, la I. nuit des „ Nô-

(*a*) Du Jeudi 13. de Juin 1712.

„ Nôces eſt pour l'Epoux, la II. pour le Frére de „ l'Epoux ; & s'il y a un III. ou un IV. Frére, „ juſqu'au VII. ils ont chacun leur nuit : mais s'il „ y a plus de ſept Fréres, le ſeptiéme, & ceux „ qui ſont après n'ont pas le même droit que les „ ſix autres. Les premiers jours paſſés, le Mari „ n'a pas plus de privilége que ſes Fréres. Lors „ que ſa Femme eſt ſeule, il peut la prendre; mais „ ſi l'un des Fréres eſt avec elle, il ne peut pas en- „ trer. Ils aportent à la maiſon ce qu'ils gagnent, „ & les Enfans ne ſont pas plus au Mari qu'à ſes „ Freres; auſſi les apellent-ils tous leur Pére ". On dit qu'à *Veniſe* un Frére ſe marie ordinairement pour toute la Famille.

Un Auteur (*a*), dont Mr. l'Abbé de *Vayrac* a relevé un grand nombre de fautes ſur la ſeule *Eſpagne*, raporte, „ Que les Anciens *Brétons* avoient „ accoutumé de ne prendre qu'une Femme, qui „ ſervoit au Pére & aux Enfans. Les Enfans qui „ naiſſoient de ce Commerce inceſtueux ne recon- „ noiſſoient pour Pére que celui qui avoit la qua- „ lité de Mari.

S'il en faut croire *Robert Knox*, „ Quand des „ Amis ou quelque Grand-Seigneur, vont loger „ chez les *Ceylanois*, ceux-ci ne croiroient pas a- „ voir fait un bon accueil à leurs Hôtes, ſi en- „ tr'autres rafraichiſſemens ils ne leur avoient offert „ leurs Femmes ou leurs Filles; dont ils ne croient „ pas qu'elles ſe proſtituënt, pourvû qu'elles ne „ couchent qu'avec des Hommes d'auſſi bonne, „ ou de plus grande Maiſon qu'elles ; ſans cela, el- „ les ſeroient punies de mort ". Que n'a-t-on par tout la même idée du bon accueil ? On en verroit ſes

(*a*) Voyages Hiſtoriques de l'Europe T. 4. P. 62.

ſes Amis plus ſouvent, & avec moins de façon.

„ Ces mêmes Inſulaires tenoient leurs Femmes „ dans une ſi grande ſujettion, que dès le lende- „ main de leurs Nôces ils s'en faiſoient ſuivre, „ comme nous ferions d'un Laquais : mais depuis „ qu'on enleva la Femme à un nouveau-marié, ils „ ont établi la coutume de les faire marcher de- „ vant “. Voïlà qui s'apelle changer par raiſon de maniéres. Nos Maris mettoient autrefois leurs Femmes à la gauche; mais je ne ſai ſur quoi fondé ils les mettent préſentement à la droite. Courent-elles moins riſque d'être enlevées de ce côté ici que de l'autre ? Ou les Maris leur rendent-ils plus pour cela les honneurs, qu'on a attachés à cette place ? Je l'ignore.

ARTICLE XXIX.

Le Bourgeois Cornard.

UN Profeſſeur en Hiſtoire, qui eſt mort Garçon, avoit toujours à ſon ſervice de jeunes & de jolies ſervantes : mais non content des fruits qu'il recueilloit à foiſon de ſes propres Terres, il alloit encore glaner dans le champ d'un de ſes plus proches Voiſins. Cet Homme ici, que ſes affaires apelloient ſouvent ailleurs, ſe doutant bien que le Profeſſeur montroit autre choſe à ſa Femme que la Carte du Grand-Monde, ſouhaittoit avec ardeur de lui défendre ſa maiſon; mais n'oſant le faire qu'à bonnes enſeignes, il le fit donner dans le paneau que voici. Un ſoir des courts jours de l'Hiver, qu'il étoit au logis avec ſa Femme & le Profeſſeur, en mouchant la chandelle, il l'éteignit. Se levant enſuite pour l'aller rallumer dans la cuiſine, il ſe noircit les doigts du cotton des mouchettes, & les

apliqua en passant sur le visage de sa Femme. Une chandelle éteinte en la mouchant, quoi de plus ordinaire pour un mal-adroit ? Des doigts apliqués sur un visage, quand on marche dans les tenebres & à tâtons, quoi de plus naturel ? Aussi la Dame & son Galand prirent-ils tout cela, comme si le seul hazard l'eût produit. Le Bourgeois sorti de la chambre, le Professeur baisa la Dame, mais avec un goût que relevoient son amour & le peu de tems qu'il avoit à le faire. L'autre voïant à son retour le Professeur marqué au même coin que sa Femme, le pria de se retirer sans bruit de chez lui, & de n'y remettre de sa vie les pieds. Le Professeur se le tint pour dit ; mais il ne garda pas le secret, quoi-qu'il y fût intéressé par honneur, de même que Mr. le Bourgeois & Madame sa Femme.

ARTICLE XXX.

Vengeance Gasconne.

UN Gascon l'autre jour, jour pour lui de guignon,
Revenant plûtôt de Campagne
Qu'il n'avoit dit, trouva que sa chére Compagne
Etoit avec un Compagnon.
Ce n'étoit grand malheur ; mais qui pis est, me semble,
C'est qu'ils étoient ensemble
Couchés entre deux draps,
Ah, cadedis, voleur, tu me le païeras !
Dit le Gascon ; puis courut de ce pas,
Sans dire plus, au logis de la Dame
Qui du Ribaut étoit la Femme.
Après-qu'il eût conté le cas ;
Accordez-moi, dit-il, pour que je le pardonne,
Ce que ma Femme à votre Mari donne ;
Ou, par la mort, je retourne à l'instant,

Pour

Pour vanger mon honneur, d'un coup à bout portant
Lui faire ſauter la cervelle.
Attendez, s'il vous plaît, lui répondit la Belle,
Je perdrois un Mari que j'aime tendrement,
Et par ma faute? Non, je ne ſuis pas ſi Bête,
Je dois, pour le ſauver, faire tous mes efforts;
Et puis, à mon avis, être parmi les Morts
Lui ſiéroit beaucoup moins que cornes à la tête.

M. P** Auteur de la *Vengeance Gaſconne*, a fait une Imitation de *L'Amoureuſe Attente* de *Poot*, Païſan & excellent Poëte Hollandois. Si, au goût de certains Connoiſſeurs, la Copie n'aproche pas tout-à-fait de la délicateſſe de l'Original, je m'aſſûre cependant, qu'elle ſera trouvée bonne: ſur tout, ſi l'on conſidére que cette Copie eſt preſque un *Impromptu*, qui fut donné en gros à l'Imitateur, qui ne ſait pas un mot de Hollandois.

L'Amoureuſe Attente.

Riant Aſtre du jour, Pére de la lumiére,
Qui dans ta pénible Carriére
Repans ſur les Humains tes bienfaits éclatans;
Répons à mes deſirs, daignes à ma priére
Précipiter un cours qui dure trop long-tems,
Et dont mon tendre cœur compte tous les inſtans.
Oui, tu m'offres envain le plus brillant ſpectacle,
Lors-que tu mets obſtacle
Au bonheur que j'attens.
Cours, il eſt déja tard, *Thétis* t'attend chez elle,
Va te repoſer dans ſon ſein;
Et moi (qu'impatiente un amoureux deſſein)
J'irai me repoſer ſur celui de ma Bélle.

AR-

ARTICLE XXXI.

L'Impromtu d'un Abbé sur une Bouteille d'Hypocras cassée.

„ UNE Demoiselle voulant regaler un jeune Abbé „ d'une bouteille d'hypocras, elle fut surprise tout „ d'un coup par une compagnie, à laquelle elle n'avoit „ pas envie de faire part de cette liqueur. Elle fourra „ la bouteille entre ses deux jupes; mais s'étant levée „ quelque tems après sans songer à ce dépôt fragile, le „ flacon tomba, & l'on vit naître sous les pas de la Bel„ le une source de vin, qui inonda toute la chambre. „ Sur cette avanture le jeune Abbé fit le Rondeau sui„ vant.

Sous votre jupe, est-il possible, *Ismene*,
Que vous aïez une telle fontaine?
Ah! puis-qu'ainsi l'hypocras naît chez vous,
Que mon bonheur me feroit de jaloux,
Si cette source étoit de mon domaine!
Hazard d'être ivre, ou d'avoir la migraine,
Que j'en boirois mainte bouteille pleine!
Et que souvent j'irois pour de bons coups
Sous votre jupe!
Mais quoi! déja je sens enfler ma veine,
Votre hypocras fait l'effet d'*Hipocrene*.
O Jus divin! que j'aime tes gloux, gloux!
Que *Jupiter* à son Nectar se tienne,
Je le lui laisse, & j'en trouve un plus doux,
Sous votre jupe.

C'est par cette plaisante Avanture, qui m'a été donnée en manuscrit, que je finis la quatriéme & derniére Partie de mon *Je ne sai quoi.*

FIN de la IV. & derniere Partie.

TABLE

DES ARTICLES,

Contenus dans les IV. Parties de cet Ouvrage.

TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

XIII. Re-

XXXI. *Bon-*

SECONDE PARTIE.

IX. *Con-*

* Ces quatre Avis de Mr. *De la Placette* n'ont jamais été imprimés.

Fin de la Table de la II. Partie & du Tome I.

TOME SECOND.

TROISIEME PARTIE.

QUATRIEME & DERNIERE PARTIE.

FIN.

